

**Compte rendu du séminaire A.**  
**La vision romantique du travail ouvrier dans la**  
**littérature du XIXème siècle et son inscription dans la**  
**réflexion politique de l'époque**

Céline Escolan, Véronique Fabbri, Anne Sobiecki

<b>Introduction : reformulation du problème</b>	<b>6</b>
<b>Éléments de réponses proposés par les intervenantes</b>	<b>8</b>
<b><u>I. Donner la parole à l'ouvrier en littérature dans les années qui précèdent la révolution de 1848 : enjeux et limites de l'exercice chez Sand et Sue</u></b>	<b><u>8</u></b>
<b>S'adresser à l'ouvrier, lui donner la parole.</b>	<b>9</b>
La prise de conscience d'une nécessité sociale	9
Pallier l'absence de représentation du peuple dans la sphère publique.	9
<b>Une médiation nécessaire</b>	<b>10</b>
Blaise Bonnin, un avatar de George Sand	10
Traduire la parole du peuple	10
La question de l'argot dans Les Mystères de Paris d'Eugène Sue	11
<b>L'idéalisation de l'ouvrier et la célébration du travail</b>	<b>13</b>
Une idéalisation consciente	13
Des hymnes au peuple et à l'ouvrier	13
Les Mystères de Paris, un roman qui tourne au plaidoyer :	14
<b><u>II. Le travail ouvrier à l'aune du romantisme social, fantasme ou porte-voix ?</u></b>	<b><u>16</u></b>
<b>Ouvrier réel, ouvrier idéal ?</b>	<b>16</b>
E.Sue, du dandy à l'intellectuel socialiste	16
George Sand, construire des personnages	16
Le geste ouvrier (la répétition du geste aliénant et le geste créateur)	17
<b>Transfiguration vertueuse et ingénuité ouvrière</b>	<b>18</b>
Instruction, invention, aventure : un travail rédimé	18
<b>Réception des écrits socialistes en Allemagne</b>	<b>18</b>
Heine	18
Marx	19
Engels	20
<b><u>III. « Votre usine est impossible »</u></b>	<b><u>22</u></b>
<b>la littérature romantique comme partage d'une expérience historique</b>	<b>22</b>
Le cas de George Sand, Le péché de Monsieur Antoine (1845)	22
L'idée de fraternité	24
<b>L'expérience de la fraternité, les associations de 1848</b>	<b>25</b>
La Communauté de Boussac	25
Les associations — 1848	26
<b>La rhapsodie</b>	<b>27</b>
Fraternisation de l'artiste et du prolétaire, temporalité du travail et de l'œuvre	27
Rythmes, passages, rhapsodie	28

<b>Synthèse des échanges, nouvelles questions, pistes ouvertes</b>	<b>30</b>
I. Questions sur l'enjeu du séminaire et les limites de la littérature romantique	30
II. Idéologie et pratique de la transformation	31
III. Repenser la dialectique maîtrise servitude	33
IV. Questions sur la rhapsodie et l'art post romantique, sur l'industrie culturelle, la culture ouvrière	33
<b>Bibliographie</b>	<b>35</b>
<b>Exemplier</b>	<b>38</b>
<b>I</b>	<b>38</b>
<i>Extrait 1.</i>	38
<i>Extrait 2.</i>	38
<i>Extrait 3.</i>	38
<i>Extrait 4.</i>	38
<i>Extrait 5.</i>	39
<i>Extrait 6.</i>	39
<i>Extrait 7.</i>	39
<i>Extrait 8.</i>	40
<i>Extrait 9.</i>	40
<i>Extrait 10.</i>	41
<i>Extrait 11.</i>	41
<i>Extrait 12.</i>	41
<i>Extrait 13.</i>	41
<i>Extrait 14.</i>	41
<i>Extrait 15.</i>	42
<i>Extrait 16.</i>	42
<i>Extrait 17.</i>	42
<i>Extrait 18.</i>	43
<i>Extrait 19.</i>	44
<i>Extrait 20.</i>	44
<i>Extrait 21.</i>	45
<i>Extrait 22.</i>	45
<i>Extrait 23.</i>	45
<i>Extrait 24.</i>	45
<i>Extrait 25.</i>	46
<i>Extrait 26.</i>	46
<i>Extrait 27.</i>	46
<i>Extrait 28.</i>	46
<i>Extrait 29.</i>	47
<i>Extrait 30.</i>	47
<i>Extrait 31.</i>	47
<i>Extrait 32.</i>	47
<i>Extrait 33.</i>	47
<i>Extrait 34.</i>	48
<i>Extrait 35.</i>	48

Extrait 36.	48
-------------	----

<b>II</b>	<b>50</b>
-----------	-----------

Extrait 37.	50
-------------	----

Extrait 38.	50
-------------	----

Extrait 39.	50
-------------	----

Extrait 40.	50
-------------	----

Extrait 41.	51
-------------	----

Extrait 42.	51
-------------	----

Extrait 43.	51
-------------	----

Extrait 44.	51
-------------	----

Extrait 45.	52
-------------	----

Extrait 46.	52
-------------	----

Extrait 47.	52
-------------	----

Extrait 48.	53
-------------	----

Extrait 49.	53
-------------	----

Extrait 50.	53
-------------	----

Extrait 51.	53
-------------	----

Extrait 52.	54
-------------	----

Extrait 53.	54
-------------	----

Extrait 54.	55
-------------	----

Extrait 55.	55
-------------	----

Extrait 56.	56
-------------	----

Extrait 57.	56
-------------	----

Extrait 58.	57
-------------	----

Extrait 59.	57
-------------	----

Extrait 60.	57
-------------	----

Extrait 61.	58
-------------	----

Extrait 62.	58
-------------	----

Extrait 63.	58
-------------	----

Extrait 64.	58
-------------	----

<b>III</b>	<b>60</b>
------------	-----------

Extrait 65.	60
-------------	----

Extrait 66.	60
-------------	----

Extrait 67	61
------------	----

Extrait 68.	62
-------------	----

Extrait 68	62
------------	----

Extrait 69	63
------------	----

Extrait 70.	64
-------------	----

Extrait 71.	64
-------------	----

Extrait 72.	64
-------------	----

Extrait 73.	65
-------------	----

Extrait 74.	65
-------------	----

Extrait 75.	67
-------------	----

Extrait 76.	68
-------------	----

<i>Extrait 77.</i>	68
<i>Extrait 78.</i>	68
<i>Extrait 79.</i>	68
<i>Extrait 80.</i>	69
<i>Extrait 81.</i>	69
<i>Extrait 82.</i>	69
<i>Extrait 83.</i>	70

<b>ANNEXE</b>	<b>72</b>
---------------	-----------

<b>Enjeux et organisation du séminaire A: la vision romantique du travail ouvrier</b>	<b>72</b>
---	-----------

## Introduction : reformulation du problème

Peut-on parler du travail ? Qui faut-il être pour parler du travail ? Telles sont les questions qui émergent du séminaire A tel qu'il a été mené, comme expérience d'un dialogue entre praticiens de la littérature et praticiens de la philosophie<sup>1</sup>.

Partant de l'idée, proposée par Céline Escolan, d'explorer les œuvres de Sue et de Sand, consacrées au travail ouvrier, écrites en relation avec leur public, nous avons eu le plaisir de découvrir en relisant ces œuvres, l'existence d'une littérature ouvrière souvent méconnue, étroitement liée au romantisme social, poétique et théorique à la fois. C'est ce point que nous soulignons dans un premier temps car il engage directement la question du sujet de la parole dans les discours sur le travail.

Les ouvriers semblent s'exprimer beaucoup en ce début de siècle et de façon diserte, si l'on en croit ces quelques titres tirés de la bibliographie :

*La Ruche populaire* [Texte imprimé] : journal des ouvriers rédigé et publié par eux-mêmes 1839-1849

*L'Atelier*, Organe spécial de la classe laborieuse rédigé par des ouvriers exclusivement, 1840

La Fraternité de 1845, « organe des intérêts du peuple, journal de réorganisation sociale et de politique générale » puis « organe du communisme » janvier 1845 à février 1848

*Revue sociale* ou solution pacifique du problème du prolétariat. [s.l.], [s.n.], 1850

J.-P. Gilland, *Les Conteurs ouvriers*. Paris, 1849, préface de George Sand

J.-P. Gilland, *Revue anecdotique des associations ouvrières*, Paris, 1850

Savinien Lapointe, *Les Echos de la rue*, poésie complète (1863) catalogue BNF Gallica

Savinien Lapointe, *Une voix d'en bas*. Poésies par ouvrier cordonnier, Paris, Adolphe Blondeau, 1844, préface d'Eugène Sue.

C'est en tant qu'ouvriers, mais aussi en tant que prolétaires, que les travailleurs prennent la parole — plus volontiers en tant qu'ouvriers que prolétaires. La distinction est importante et mérite d'être précisée.

Dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle apparaît le terme de « prolétaire », lorsqu'il s'agit de théoriser la condition sociale des ouvriers. Les « prolétaires » modernes sont volontiers comparés aux esclaves : le terme emprunté au lexique romain apparaît dès 1789 chez Dupont de Nemours (TLFI). La comparaison est justifiée par le statut économique des uns et des autres : dépourvus de toute propriété, en particulier celle de leurs instruments de production, ils sont eux-mêmes des instruments de production, même si ce statut relève du salariat. Elle semble justifiée également par le caractère pénible du travail exécuté, par la misère physique et morale des ouvriers dans leur ensemble, par leur absence du champ politique et délibératif. « La comparaison du prolétariat avec l'esclavage antique et le servage, comparaison qui n'avait pas échappé à plusieurs des écrivains du dernier siècle, a été mise dans tout son jour. »<sup>2</sup>. Que vaut cette comparaison au regard de notre problème ? On sait qu'Aristote s'interrogeait longuement dans la politique sur les capacités et qualités de l'esclave : être humain doté de raison, mais seulement « celle qui est impliquée dans la sensation »<sup>3</sup>, dépourvu de « la partie délibérative »<sup>4</sup>, à la différence du maître qui délibère et organise le travail à des fins économiques. On peut discuter ajoutait-il sur la question de savoir si c'est leur brutalité qui justifie leur condition ou à l'inverse si c'est le travail qui cause cette brutalité.

Un tel homme peut-il s'exprimer raisonnablement au sujet de son travail ? Que peut-il en dire s'il ne conçoit pas lui-même l'organisation de son travail ?

Aristote souligne qu'il y a probablement une science de l'esclave, des sciences qui lui sont propres, art de la cuisine et autres branches analogues<sup>5</sup> et que par ailleurs il est préférable de commander à de bons ouvriers<sup>6</sup>. Mais que nous dit —ou nous dirait — le bon ouvrier de son travail ? Lorsqu'il interroge les

<sup>1</sup> On trouvera en annexe la formulation initiale de la problématique dans la présentation du séminaire

<sup>2</sup> Pierre Leroux in Viard p. 127

<sup>3</sup> Aristote, *La politique*, trad. Tricot, Vrin, p. 41

<sup>4</sup> Ibid. p. 77

<sup>5</sup> Ibid., p. 48

<sup>6</sup> Ibid., p. 37

hommes de métier, dans l'*Apologie*, Socrate affirme qu'ils connaissent « quantité de belles choses », « des choses que je ne connaissais point ». Toutefois, la différence établie ailleurs entre technique et savoir empirique laisse peu de place à l'idée que l'on pourrait tenir un discours précis sur le travail des domestiques.

Si le savoir du maître est celui de l'économie — de la chrématistique, il s'agit d'une science différente de celle du travail lui-même. Qui peut alors parler du travail de l'ouvrier ?

En réalité, c'est le plus souvent en tant qu'« ouvriers » que les prolétaires modernes prennent la parole, au nom du « peuple ». Si le concept de prolétariat est clairement défini comme concept issu de l'économie politique, en relation à la propriété, le terme « ouvrier » est beaucoup plus ambigu et susceptible d'être valorisé.

Les deux sont en général associés comme le montre l'usage premier du terme recensé par le TLFI

OUVRIER :

« Définition 1

a) Travailleur, travailleuse qui exécute pour le compte d'autrui, moyennant salaire, un travail manuel (dans un atelier, une mine, une manufacture, une usine, une exploitation agricole) »

Le fait d'associer au salariat le travail manuel tendrait à renforcer la légitimité d'une comparaison des ouvriers modernes aux esclaves. Non seulement soumis, mais dépourvus d'intellectualité. Pourtant, comme le montre la partie « étymologie et histoire » du TLFI, « ouvrier » peut signifier aussi et successivement : « celui qui fait avec habileté un travail », ou bien, plus tard : « personne qui ne possède qu'une habileté pratique, sans véritable talent ». L'ouvrier est aussi par la force d'une étymologie persistante, l'auteur d'une œuvre, fût-elle principalement matérielle et utilitaire.

En prenant la parole publiquement dans l'écriture, journalistique, romanesque, quelques ouvriers mémorables, se constituent ainsi non seulement en représentants politiques d'un groupe social protéiforme, mais en interlocuteurs possible d'une classe d'intellectuels, utopistes, romanciers, artistes plus généralement. C'est la force du romantisme social, traversé par les idées socialistes, communistes, utopistes généralement, républicaines, que d'avoir su accueillir et recueillir cette parole dans leurs propres œuvres et donner une forme d'audience à des écrits restés mineurs. George Sand et Eugène Sue, entretenant une correspondance abondante avec leurs lecteurs, en transcrivent la parole et la voix, le parler populaire parfois, non sans malentendus comme il arrive dans tout dialogue.

Céline Escolan et Anne Sobiecki se sont intéressées à l'analyse de ces échanges, échos, distorsions de l'image de l'ouvrier et du travail dans les œuvres de Sand et de Sue. La transfiguration propre à toute œuvre de fiction semble à la fois correspondre au projet de transformation de soi, au désir de reconnaissance qui anime les ouvriers poètes et théoriciens — et distordre ce projet. Marx, lecteur de Sue et des commentaires critiques qu'il suscite en Allemagne, ne tarit pas de sarcasmes à l'égard de la vision idéologique qui sous-tend *Les Mystères de Paris*. Animé d'une volonté de vérité, son œuvre semble pourtant s'éloigner bien plus encore du projet des ouvriers parisiens : substituant au désir de reconnaissance et d'accomplissement de soi les vérités d'une science de l'économie, il s'éloigne de l'origine même de ces mouvements sociaux.

A l'encontre de cette lecture théorique, le livre de Jacques Rancière *La nuit des prolétaires* — Archives du rêve ouvrier, pose que :

« Pour que le prolétaire se dresse contre « ce qui s'apprête à le dévorer », ce n'est pas la connaissance de l'exploitation qui lui manque, c'est une connaissance de soi qui lui révèle un être voué à autre chose que l'exploitation : révélation de soi qui passe par le détour du secret des autres, ces intellectuels et ces bourgeois avec lesquels ils diront plus tard — et nous répéterons à leur suite — qu'ils ne veulent rien avoir à faire, et surtout pas la distinction des bons et des mauvais ».

Cette hypothèse a été le point de départ des analyses de Véronique Fabbri, concernant la part prophétique de l'œuvre de Sand à l'égard de l'industrie capitaliste, les expériences réelles d'association - de réorganisation du travail de 1830 à 1848, la transformation conjointe de l'art et de la subjectivation dans l'idée romantique de rhapsodie.

## Eléments de réponses proposés par les intervenantes

### I. Donner la parole à l'ouvrier en littérature dans les années qui précèdent la révolution de 1848 : enjeux et limites de l'exercice chez Sand et Sue

Cette première partie du séminaire peut être envisagée en lien avec l'entrée du programme d'HLP Première, premier semestre : **Les pouvoirs de la parole**. Elle permet en effet de s'interroger sur le pouvoir de la parole et de sa maîtrise, la question de la réception : peut-on avoir accès à la pensée de l'autre lorsque les niveaux de langue, de culture, le mode de vie et l'univers de référence sont différents ? Accéder à l'altérité, n'est-ce pas aussi se familiariser à une autre forme de langue ? Comment dépasser les barrières de la langue et s'adresser le plus justement à l'autre ?

Le romantisme français est un romantisme tardif par rapport à ses expressions allemandes et anglaises (l'Empire était favorable au classicisme principe d'ordre moral et politique).

On accepte actuellement de considérer que le mouvement, sous différentes formes, a traversé le 19<sup>e</sup> siècle « (...) longévité du romantisme français : ce dernier est un mouvement vivant (même s'il est concurrencé par d'autres qui rompent avec lui et/ou le prolongent autrement), jusqu'aux funérailles de son incarnation la plus glorieuse, Victor Hugo, en 1885, funérailles qui sont aussi son enterrement. » Claude Millet, *Le Romantisme*, Paris, 2007, p 20

Le romantisme suit l'évolution politique du siècle du royalisme au libéralisme et au socialisme pour certains. Les exemples de figures marquantes du romantisme sont, à ce sujet, éclairants : Lamartine rallié à la Monarchie de Juillet en 30 est le chef du gouvernement provisoire de 48 ; Chateaubriand ultraroyaliste évolue vers le libéralisme et finit par saluer la révolte des canuts de 1831 comme annonciatrice d'un temps nouveau ; Hugo est royaliste puis républicain.

Parce qu'il promeut l'écrivain et sa parole, le romantisme est lié à l'engagement politique et social.

Le mouvement a réhabilité la culture populaire : contes, légendes. Il a voulu donner la place, en littérature, à de nouvelles formes d'expressions, à des usages plus communs que ceux prônés par le classicisme.

La création de personnages hors du commun, le goût de l'absolu et de l'idéal, l'intérêt pour le mythe, pour la culture populaire et les formes d'écriture renouvelées (mélange des genres-grotesque), tous ces éléments que l'on trouve dans le romantisme vont aussi éclairer la façon dont George Sand s'empare du thème de l'ouvrier et du travail, on retrouvera certains de ces éléments chez Eugène Sue.

Les écrivains romantiques s'intéressent ainsi plus directement au peuple, souhaitent s'adresser à lui, mais aussi lui faire prendre la parole.

« C'est là [dans la littérature du peuple] que se retrempera la muse romantique, muse éminemment révolutionnaire, et qui, depuis son apparition dans les lettres, cherche sa voie et sa famille. » *Le Compagnon du Tour de France*, (préface).

George Sand et Eugène Sue sont deux écrivains romantiques. Ils ont différemment marqué la période de l'avant 1848 par leurs romans et leurs engagements auprès des travailleurs au sein de la nébuleuse socialiste, à laquelle l'influence de leur entourage ou leurs écrits sur la condition des travailleurs et du peuple vont les rallier. Nous nous intéresserons donc plus précisément aux romans socialistes de George Sand écrivain dont l'œuvre connaît un regain d'intérêt actuellement et aux *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, œuvre qui a connu un incroyable succès qui a contribué au développement du roman-feuilleton, mais au-delà semble avoir largement participé à une prise de conscience sur la condition du peuple et singulièrement du travailleur.

S'il peut paraître décalé, d'un point de vue littéraire, de mettre en parallèle « La grande dame de Nohant » et un écrivain populaire sans vraie ambition d'écriture ni de style comme Eugène Sue, dans l'entrée qui nous intéresse les points de rencontre ne manquent néanmoins pas. Sand comme Sue ont eu pour objectif de donner la parole dans leurs œuvres à un peuple qui ne bénéficie pas encore de représentation politique. Ils participèrent aussi tous deux à la publication d'œuvres d'ouvriers poètes, la parole poétique contribuant à pallier ce manque. Sand comme Sue vont, au-delà, participer à la construction de lieux de travail mettant en pratique leurs réflexions sur la condition ouvrière et le travail, ce seront les ateliers de

Boussac autour de Pierre Leroux pour Sand et la ferme des Bordes, écho de la ferme de Bouqueval de la fiction, pour Sue.

Nous évoquerons la manière dont tous deux choisissent de donner la parole à l'ouvrier ou de s'adresser à lui et participent ainsi à une idéalisation qui a pour objectif commun de défendre le peuple.

#### S'ADRESSER À L'OUVRIER, LUI DONNER LA PAROLE.

##### La prise de conscience d'une nécessité sociale

George Sand se sent proche du peuple du fait des origines de sa mère et de son enfance assez libre auprès des enfants de paysans du Berry. Elle est une grande admiratrice de Rousseau qu'elle ne cessera de lire et relire tout au long de sa vie. Ses premiers écrits sont néanmoins personnels et centrés sur les difficultés de la femme dans une société qui lui laisse peu de choix.

C'est le procès monstre de 1835 qui suit les émeutes de Lyon et de Paris et auquel elle va assister qui scellera son engagement en politique. Elle sera entraînée dans ce procès politique de la Monarchie de Juillet par son amant Michel de Bourges, avocat et mentor républicain, et rencontrera à cette occasion Lamennais et Pierre Leroux, comme elle l'évoque dans *Histoire de ma vie* (1). Des romans féministes de ses débuts littéraires, elle évolue alors vers les romans socialistes, femme et peuple relevant à ses yeux de la même condition d'esclave, constat qu'elle partage d'ailleurs avec Pierre Leroux.

L'entourage de George Sand témoigne de cette réflexion menée sur le peuple et son devenir dans une période troublée. Au sortir d'un séjour auprès de Sand à Nohant, séjour évoqué dans la première partie de sa lettre (Extrait 2), Franz Liszt est confronté à la misère des ouvriers lyonnais dont il amorce la description des effroyables conditions de vie et pour lesquels il réclame une littérature qui leur soit destinée : « Il faut que l'art rappelle au peuple les beaux dévouements, les héroïques résolutions, la fortitude, l'humanité de ses pareils ; il faut que la providence de Dieu lui soit de nouveau annoncée ; il faut que l'aube d'un jour meilleur lui soit montrée, afin qu'il se tienne prêt et que l'espérance fasse germer en lui de hautes vertus ; il faut surtout que la lumière descende de tous côtés dans son esprit, que les douces joies de l'art s'asseyent à son foyer, afin qu'il consigne, lui aussi, le prix de la vie, et ne soit jamais féroce dans ses vengeances, impitoyable dans ses arrêts. » Franz Liszt, « Lettre d'un bachelier es-musique, septembre 1837 », *Revue et Gazette musicale de Paris*, 11 février 1838.

La prise de conscience d'Eugène Sue est plus tardive et correspond à l'écriture de son roman à succès, *Les Mystères de Paris* (1842-1843). Ce dandy spécialiste de la littérature de voyage se voit proposer une commande sur le modèle d'une œuvre populaire anglaise, *les Mystères de Londres*. C'est en décrivant le peuple, en découvrant sa misère, qu'Eugène Sue s'engage à ses côtés. *Les Mystères de Paris* témoignent de cette conversion progressive, l'auteur s'impliquant de plus en plus dans son roman jusqu'à proposer des réformes sociales au sein de son récit.

##### Pallier l'absence de représentation du peuple dans la sphère publique.

Pour Sand comme pour Sue, l'enjeu est alors de pallier le manque de représentation de l'ouvrier dans la sphère publique. Tous deux vont donc favoriser la publication d'œuvres d'ouvriers, singulièrement de poètes. Ils en rédigeront les préfaces et assureront la diffusion de ces écrits.

« Nous le répétons, rien ne nous paraît donc plus touchant, plus beau que de voir des hommes d'une intelligence, d'un talent aussi élevé que M. Savinien Lapointe, rester ouvriers comme leurs frères, vivre de leur vie de rude labeur, afin d'être toujours l'écho de leurs douleurs, de leurs vœux, de leurs espérances, et, à défaut de représentation politique, créer ainsi une sorte de représentation poétique, à laquelle la puissance de leur voix donne autant de retentissement que d'importance. » Eugène Sue, préface à *Une voix d'en bas. Poésies par Savinien Lapointe, ouvrier cordonnier*, Paris, 1844

Deux personnalités d'ouvriers vont imprégner les romans dits socialistes de Sand : Agricol Perdiguier et Pierre Leroux. Leurs influences patentes se croisent dans les trois romans de Sand qui constituent notre objet d'étude : *Le Compagnon du Tour de France* (1841), *Le Meunier d'Angibault* (1845), *Le Pêché de monsieur Antoine* (1845).

C'est en 1840 que George Sand découvre le livre du compagnonnage écrit par Agricol Perdiguier menuisier et compagnon. Perdiguier lui inspire le personnage de Pierre Huguenin dit l'Ami-du-trait, compagnon, héros du roman *Le Compagnon du Tour de France*, qui va lire, grandir et mériter l'amour d'une jeune femme noble Yseult. Au-delà, George Sand puise largement dans l'œuvre de Perdiguier pour

évoquer les différents aspects du compagnonnage. Elle lui demandera même de relire et corriger son travail dans une lettre qu'elle lui adresse le 20 août 1840.

La rencontre et l'influence de Pierre Leroux sont plus anciennes. Le roman *Consuelo* est imprégné de ses réflexions et pensées. Le rôle du rêve, la mélancolie que ressent Pierre Huguenin, sont caractéristiques de ses idées sur la prise de conscience romantique qui peut aboutir à la transformation de l'individu et de la société. Pierre Leroux, « l'illustre ouvrier » selon l'expression de Michelet, était typographe, écrivain et philosophe. Deux romans sont plus nettement marqués par sa pensée, *Le Meunier d'Angibault* et *Le Pêché de monsieur Antoine*. Dans le premier, une jeune veuve noble et ruinée, aidée par un meunier au grand cœur, Grand Louis, réorganise son existence dans son ancien domaine vendu à un paysan parvenu autour de la recherche d'une association égalitaire dans le travail. Ce thème sera davantage développé dans *Le Pêché de monsieur Antoine* qui évoque l'implantation d'une fabrique moderne dans un village du Berry et le positionnement du fils de l'entrepreneur par rapport aux choix de son père et où est dénoncé le travail en usine et le saint-simonisme incarné par monsieur Cardonnet père, et davantage pensée l'association égalitaire des travailleurs dans une organisation commune englobant, au-delà du travail, tous les aspects de l'existence. Ces deux romans sont aussi caractérisés par des histoires d'amour contrariées, mais qui finissent par triompher des obstacles, notamment sociaux, rencontrés.

Quelques élus parmi les ouvriers peuvent donc inspirer et prendre la parole parce qu'ils ont pu accéder à la connaissance. C'est aussi le rôle de l'écrivain que de s'emparer de ce thème et de permettre une diffusion plus large de la parole et de la pensée ouvrière.

#### UNE MÉDIATION NÉCESSAIRE

Pour donner une place à l'ouvrier et à sa parole, George Sand va choisir de s'inscrire comme médiatrice en adaptant son style à ses interlocuteurs et en imitant la parole populaire ou en la traduisant.

Blaise Bonnin, un avatar de George Sand

George Sand considérait qu'en l'état où en étaient les choses, la parole de l'ouvrier n'était pas susceptible d'être comprise des autres parties de la société, et qu'il fallait aussi une langue spécifique pour s'adresser à l'ouvrier et être compris de lui.

C'est en ce sens qu'elle crée le personnage de Blaise Bonin, ouvrier agricole, pour écrire dans différentes revues dans un style qu'elle qualifie elle-même de « style simple » afin d'être entendue du peuple. Blaise Bonin signe un premier article en 1843 pour prendre la défense d'une jeune femme, Fanchette, dans *La revue indépendante* de Pierre Leroux en 1843. George Sand écrira régulièrement des articles sous ce pseudonyme, comme en témoigne par exemple l'extrait de la *Lettre d'un paysan de la vallée noire, écrite sous la dictée de Blaise Bonnin*, d'octobre 1844. « On dit par chez nous, messieurs, que vous faites paraître un journal qui a nom l'*Éclaireur*, pour éclairer le monde du pays sur bien des affaires qui jusqu'à présent n'ont pas été claires du tout, surtout pour nous, bonnes gens, qui savons tout au plus lire et écrire, et pour bien d'autres encore qui n'en savent même pas si long. » (Extrait 7)

George Sand reprendra par la suite ce personnage pour en faire le rédacteur fictif de brochures populaires en 1848, à la demande du ministère de l'instruction publique.

Traduire la parole du peuple

Cette femme engagée a conscience qu'elle écrit dans ses romans pour les bourgeois et singulièrement pour un public plutôt féminin. Afin de transmettre la parole du peuple, elle estime donc qu'il faut la traduire.

« Critique impartial (lecteur bienveillant, comme nous le disions jadis), sois indulgent pour le traducteur impuissant qui te transmet la parole de l'ouvrier. Cet homme ne parle pas la même langue que toi, et le narrateur qui lui sert d'interprète est forcé d'altérer la beauté abrupte, le tour original et l'abondance poétique de son texte, pour te communiquer ses pensées. » (Extrait 8) *Le Compagnon du Tour de France*, le Livre de Poche, 2004, p 154

Dans *la Mare au Diable* (1846), roman champêtre écrit après *Le Meunier d'Angibault* qui le préfigure, elle parle de même de « traduire le langage antique et naïf des paysans de la contrée ». L'intérêt linguistique de son travail qui reprend tout de même de nombreuses expressions et tournures berrichonnes est d'ailleurs reconnu, et a été salué à l'époque.

Quelques exemples extraits des romans abordés suffisent à appréhender le niveau de langage prêté au peuple par l'auteur.

C'est ainsi dans un style châtié que le menuisier Pierre Huguenin précise son positionnement idéologique :

« Nous travaillerons de toutes nos forces pour ne pas mourir de faim, et nous trouverons encore moyen de nous secourir les uns les autres. Nous conserverons entre ouvriers notre compagnonnage, malgré ses abus et ses excès, parce que son principe est plus beau que celui de votre Charbonnerie. Il tend à rétablir l'égalité parmi nous, tandis que le vôtre tend à maintenir l'inégalité sur la terre. »

*Le Compagnon du tour de France*, p. 147

Le Meunier, Grand Louis, maîtrise quant à lui un vocabulaire idéologique lorsqu'il exprime ses doutes face au jeune Lémor qui refuse l'argent de la jeune femme noble qu'il aime ;

« Pourquoi mépriser tout l'argent qu'elle a, et qui est tout gagné ?

- Il n'a pas été gagné par le travail du pauvre ; c'est de l'argent volé.

- Comment ça ?

« C'est l'héritage des rapines féodales de ses pères. C'est le sang et la sueur du peuple qui ont cimenté leurs châteaux et engraisé leurs terres. »

- (...) mais, (...) vous ne me quitterez pas que vous n'ayez renoncé à vos...attendez que je trouve le mot...à vos utopies ! Est-ce cela ? »

*Le Meunier d'Angibault*, p. 247

Le travail de Sand ne se limite pas à la traduction du langage ouvrier. Si l'on considère le court exemple du chant de la menuiserie qu'entonne Pierre Huguenin en se mettant au travail, chant qui constitue une réécriture d'un texte cité dans *Le Livre du compagnonnage*, on constate qu'il ne s'agit pas d'une adaptation consistant en l'évolution du niveau de langue ou d'une forme de traduction. L'enjeu pour Sand est de faire ressortir l'aspect spirituel du compagnonnage et la noblesse du travail.

« Notre art a puisé sa richesse

Dans les temples de l'Eternel.

Il a pris son droit de noblesse

En posant son sceau sur l'autel. »

*Le Compagnon du tour de France*, le Livre de Poche, 2004, p 274

Chanson originelle :

« Cet art étale sa richesse

Dans les temples de l'Eternel.

Il les décore avec noblesse,

Il l'embellit jusqu'à l'autel. »

Agricol Perdiguier, *Le Livre du compagnonnage*, 1840

#### La question de l'argot dans Les Mystères de Paris d'Eugène Sue

Le travail de Sue sur la langue se situe totalement à l'opposé de celui de Sand. Loin de vouloir gommer les particularismes linguistiques pour mieux faire ressortir les réflexions et pensées du peuple ou prêtées au peuple, Sue les met en valeur et s'empare notamment de l'argot.

L'argot est à la mode depuis le début du 19<sup>ème</sup> siècle. Cela peut être lié à l'intérêt du romantisme pour les autres formes de langue et pour la culture populaire ou encore à la fascination exercée par Vidocq, ancien forçat devenu chef de la police (1811-1827), à qui l'on sait que Balzac aussi bien qu'Hugo ont fait une place dans leurs romans.

Sue n'est donc pas le premier à intégrer l'argot dans ses écrits. Dès 1827, paraît le *Dictionnaire de l'argot ou guide des gens du monde*. Dans le *Vidocq dévoilé*, Raban et Marco Saint-Hilaire publient en 1828 le premier glossaire de l'argot. Vidocq lui-même écrira ses *Mémoires* la même année. Victor Hugo, qu'Eugène Sue fréquentait à l'époque, a écrit en 1828 *Le Dernier Jour d'un condamné*, œuvre dans laquelle le narrateur apprend dans le préau de la Conciergerie à « rouscailler bigorne » (parler l'argot).

Les argots sont multiples et caractéristiques de différents professions et milieux. L'argot qui est alors objet d'intérêt est, autour du personnage de Vidocq, celui des prisonniers et forçats. L'un des objectifs de

l'usage de l'argot dans *Les Mystères de Paris*, roman d'aventures urbaines est de piquer la curiosité du lecteur et de contribuer à une forme d'exotisme. Le texte en a été publié entre le 19 juin 1842 et le 15 octobre 1843 dans *Le Journal des débats* sous forme de feuilleton. Il raconte les aventures du prince philanthrope Rodolphe dans les bas-fonds de Paris et permet aussi d'évoquer la condition de la classe ouvrière dans les années 1840, à travers notamment la figure de l'ouvrier Morel, de la jeune Rigolette et de quelques autres.

Afin de pouvoir déambuler dans les bas quartiers, le prince a dû apprendre l'argot : « Grâce à Dieu, Flatman, le Bertrand de l'Allemagne, vous a appris l'escrime ; Crabb de Ramsgate vous a appris à boxer ; Lacour de Paris vous a enseigné la canne, le chausson et l'argot, puisque cela vous était nécessaire pour vos excursions aventureuses. » *Les Mystères de Paris*, T1, p 97 (10).

Mais l'argot, dans le roman, s'il est compris du peuple, n'est pas parlé par tous. Il est le langage des personnages méprisables et méchants. C'est ainsi que la conversion d'un ancien forçat, le Chourineur, de mauvais garçon à fidèle appui du Prince, se traduit aussi par un changement de niveau de langue. Son langage est l'argot au début du roman lorsqu'il tente de rançonner une jeune prostituée qui s'avèrera d'ailleurs être tout à fait autre chose. Le nom de cette dernière changera aussi passant d'un pseudonyme argotique faisant allusion à sa voix « la Goualeuse » à la jolie appellation de « Fleur-de-Marie ».

« L'homme en bourgeron, s'arrêtant brusquement devant une de ces créatures, silencieuse et triste, la saisit par le bras et lui dit : – Bonsoir, la Goualeuse. Celle-ci recula en disant d'une voix craintive : – Bonsoir, Chourineur. Ne me faites pas de mal... Cet homme, forçat libéré, avait été ainsi surnommé au bagne. – Puisque te voilà – dit cet homme – tu vas me payer l'eau d'aff, ou je te fais danser sans violons ! – ajouta-t-il en riant d'un gros rire. – Mon Dieu, je n'ai pas d'argent – répondit la Goualeuse en tremblant ; car cet homme inspirait une grande terreur dans le quartier. – Si ta filoché est à jeun, l'ogresse du tapis-franc te fera crédit sur ta bonne mine. – Elle ne voudra pas... je lui dois déjà le loyer des vêtements que je porte... – Ah ! tu raisones ? – s'écria le Chourineur en s'élançant à la poursuite de la Goualeuse, qui se réfugia dans une allée noire comme la nuit. – Bon ! je te tiens ! – ajouta le bandit au bout de quelques instants. » *Les Mystères de Paris*, T1, p. 7

Sa transformation, opérée grâce au Prince Rodolphe, lui confère un tout autre niveau de langue.

« Oui, oui, monsieur Rodolphe – ajouta-t-il d'un air triste. – Il m'est encore revenu deux choses... car depuis que je vous connais et que vous m'avez dit ces deux mots : Tu as encore du CŒUR et de l'HONNEUR, c'est étonnant comme je réfléchis... C'est tout de même drôle que deux mots, deux seuls mots produisent ça. Mais, au fait, semez deux petits grains de blé de rien du tout dans la terre, et il poussera de grands épis. Cette comparaison juste, presque poétique, frappa Rodolphe. En effet, deux mots... mais deux mots magiques pour les cœurs qui les comprennent, avaient presque subitement développé dans cette nature énergique les généreux instincts qui existaient en germe. *Les Mystères de Paris*, La Bibliothèque électronique du Québec Collection À tous les vents Volume 357 : version 3.0 T2, p. 170 (Extraits 11-12)

Il est à noter que l'argot est toujours présenté de manière à être compréhensible chez Eugène Sue, les explications venant du contexte ou des précisions données ultérieurement dans le récit. Il s'agit certes de plonger le lecteur dans un univers rempli de surprises et de mystères, mais non de le perdre.

Hormis les personnages de méchants, les autres ouvriers, personnages positifs et parfois amusants, sont caractérisés par une langue certes vive et imagée, mais qui ne relève pas de l'argot. On le voit avec l'exemple de Rigolette, jeune ouvrière toujours pimpante et de bonne humeur, lorsqu'elle rend hommage au couple d'ouvriers qui l'a prise en charge à la mort de sa mère. (Extrait 13) Ce constat se retrouve dans les discours de madame Pipelet, concierge au grand cœur (Extrait 14).

Eugène Sue s'amuse aussi à souligner le décalage linguistique du peuple et joue par exemple d'une énigme de vocabulaire à laquelle sont confrontées des femmes.

« – (...) madame la duchesse veut surtout que le pavillon soit aussi confortable que possible ; c'est pour ça que je vous ai priée de venir. Nous deux Clara nous nous sommes tuées à chercher ce que voulait dire confortable, et nous n'avons pu y parvenir... Clara a cependant été en pension à Villiers-le-Bel, et a remporté je ne sais combien de prix d'histoire et de géographie... eh bien ! c'est égal, elle n'est pas plus avancée que moi au sujet de ce mot baroque : il faut que ce soit un mot de la cour ou du grand monde... Mais c'est égal, vous concevez combien c'est embarrassant : madame la duchesse veut surtout que le

pavillon soit confortable, elle souligne le mot, elle le répète deux fois, et nous ne savons pas ce que cela veut dire ! » *Les Mystères de Paris*, T1, p. 371 (Extrait 16)

Eugène Sue prend ainsi acte du décalage linguistique du peuple parce qu'il est susceptible d'amuser et d'intéresser le lecteur, et participe de cette plongée exotique dans les bas-fonds. Il use de variations de niveaux de langues pour caractériser ses personnages et leurs évolutions, montrant que le peuple peut être transformé par la reconnaissance et l'intérêt qui lui est porté. Le Chourineur passe ainsi de l'argot à une langue métaphorique. Et peu suffit pour opérer ce changement.

#### L'IDÉALISATION DE L'OUVRIER ET LA CÉLÉBRATION DU TRAVAIL

##### Une idéalisation consciente

George Sand a pleinement conscience de l'aspect idéalisé de l'ouvrier qu'elle peint dans ses romans. Elle écrit ainsi dans une lettre datée du 2 novembre 1848 à Jean Dessoliaire, tailleur et activiste républicain, à propos de son roman *Le Pêché de Monsieur Antoine* :

« J'ai essayé de soulever des problèmes sérieux dans des écrits dont la forme frivole et toute la fantaisie permet à l'imagination de se lancer dans une recherche de l'idéal absolu qui n'a pas d'inconvénient en politique (...) Les personnages dissertent sans conséquence et cherchent, comme les individus qui causent au coin du feu, à se rendre raison du présent et de l'avenir. »

Le romantisme n'exclut d'ailleurs pas le réalisme. Il existe un réalisme « qualitatif » lié à la subjectivité et à l'idéalisme. Dans *le Meunier d'Anguibault*, il est question par exemple d'alcoolisme et d'appât du gain. Au-delà de l'exemple de la langue de son roman, Eugène Sue, pour sa part, se déplace et décrit ce qu'il voit de manière assez détaillée, on peut penser à l'hospice, à la prison par exemple.

##### Des hymnes au peuple et à l'ouvrier

Ces réserves posées, c'est sans doute dans *La Lettre au peuple* de mars 1848 que George Sand exprime le mieux son idéal et la nécessité de son engagement, son espoir en un proche changement, sa vision messianique du peuple.

« Bon et grand Peuple, (...) Doux comme la force, ô peuple ! que tu es fort, puisque tu es si bon ! Tu es le meilleur des amis, et ceux qui ont eu le bonheur de te préférer à toute affection privée, de mettre en toi leur confiance, de te sacrifier, quand il l'a fallu, leurs plus intimes affections, leurs plus chers intérêts, exposé leur amour-propre à d'amères railleries ; ceux qui ont prié pour toi et souffert avec toi, ceux-là sont bien récompensés, aujourd'hui qu'ils peuvent être fiers de toi, et voir ta vertu proclamée enfin à la face du ciel. Venez tous, morts illustres, maîtres et martyrs vénérés, venez voir ce qui se passe maintenant sur la terre ; viens le premier, ô Christ ! roi des victimes, et, à ta suite, le long et sanglant cortège de ceux qui ont vécu du souffle de ton esprit et qui ont péri dans les suppliées pour avoir aimé ton peuple ! Venez, venez en foule, et que votre esprit soit parmi nous.

Ce peuple intelligent, qu'on a volontairement et criminellement privé de la connaissance de sa propre histoire, ignore beaucoup de vos noms, et a méconnu peut-être plus d'une fois vos œuvres. Mais il lui faudra bien peu de temps pour tout savoir, car il est jeune ; et, pour illuminer son esprit, il ne faut que quelques paroles de vérité recueillies par son cœur. » *Bulletin de la République*, extrait d'une « Lettre au peuple de George Sand », n°3 du 17 mars 1848. (Extrait 6)

C'est en ce sens qu'elle va accompagner les publications de poètes ouvriers, chantres de leur travail et de leur classe sociale.

« Le peuple est l'initiateur providentiel, fatal, nécessaire et prochain, aux principes d'égalité contre lesquels le vieux monde lutte encore. Lui seul est le dépositaire du feu sacré qui doit réchauffer et renouveler, par la conviction et l'enthousiasme, cette société malade et mourante d'inégalité. Le peuple est virtuellement, depuis la naissance des sociétés, le Messie promis aux nations. C'est lui qui accomplit et doit continuer l'œuvre du Christ, cette voix du ciel descendue dans le sein d'un prolétaire, ce Verbe divin qui sortit de l'atelier d'un pauvre charpentier pour éclairer le monde et prophétiser le royaume des cieux, c'est-à-dire le règne de la fraternité parmi les hommes. (...) » Préface de George Sand, *Le chantier* Poésies de Charles Poncy, Maçon de Toulon Marines- 1844 (Extrait 5)

Sans nier les difficultés de leur quotidien, les poètes exaltent la fierté de leur « Puissante race/Qui travaille sans pain et se bat sans cuirasse ». (Extrait 17) et l'orgueil du travail accompli avec soin. Les poèmes évoquent aussi leur fraternité et leur foi en Dieu (Extrait 18). Devenu écrivain et reconnu, le poète-ouvrier sait néanmoins rester à sa place ; « L'ouvrier doit rester au rang où Dieu l'a mis. »

### Réponse à des invitations

Lorsque sous vos plafonds, comme un nouveau soleil,  
S'allument les flambeaux, moi, brisé de sommeil,  
Je sens s'alourdir mes paupières.  
De mes veilles bientôt mon travail souffrirait.  
Partager vos plaisirs, mes amis, ce serait  
Insulter aux maux de mes frères.  
Et puis tel d'entre vous remarquerait tout bas  
Qu'une trace de plâtre accompagne mes pas,  
Que je suis plus poudreux qu'une toiture ancienne,  
Que l'habit de la veste abhorre le contact,  
Qu'on me regarde et rit, que je manque de tact,  
Et partant, que ma place est trop près de la sienne.  
L'ouvrier doit rester au rang où Dieu l'a mis.  
N'allez pas augurer de ce refus, amis,  
Que seul et triste j'aime à vivre.  
La tristesse et l'exil sont deux hideux cancers  
Qui du poète, plein de sublimes concerts,  
Dévorent la vie et le livre !

Charles Poncy, *Le chantier Poésies* de Charles Poncy, Maçon de Toulon Marines- 1844

Il est à noter que dans les différents recueils consultés la thématique du statut de l'ouvrier et de son travail est minoritaire. La plus grande partie des recueils est consacrée à un lyrisme beaucoup plus personnel ou chrétien.

Mais le travail est noble quand il est libre, quand l'ouvrier dispose d'une part de créativité, ce que ne peut lui procurer un travail accablant dans une fabrique (Extrait 19) : « L'homme est né pour travailler toujours, mais conformément à ses aptitudes, et dans la mesure du plaisir qu'il y trouve ! » *Le Pêché de Monsieur Antoine*, <https://beq.ebooksg gratuits.com/vents/Sand-Antoine.pdf>, p. 331. Cette part de créativité peut aller jusqu'à l'expression artistique à l'image du travail sur les boiseries qu'accomplit Amaury dans *Le Compagnon du tour de France*. (Extrait 20)

Différents autres thèmes allant de la solidarité des travailleurs, à l'organisation du travail à, plus globalement, celle de la société sont évoqués aussi bien dans les romans de Sand que dans celui de Sue. Il est même question de « communisme » pris dans le sens d'une mise en commun des biens (extraits de 21 à 34).

Une même réflexion, sans nulle doute moins politique et moins aboutie, sur la condition de l'ouvrier va s'introduire progressivement dans l'œuvre d'Eugène Sue. Ses propositions resteront néanmoins, dans son roman, de l'ordre de la philanthropie à l'image de l'action de son héros.

Les Mystères de Paris, un roman qui tourne au plaidoyer :

Au fil de son roman, Eugène Sue va commencer à faire des remarques sur la condition ouvrière (Extrait 15), introduire des commentaires pour dénoncer la misère des ouvriers. Il va ainsi proposer, au sein du roman, la description d'une ferme coopérative, la ferme de Bouqueval (Extraits 22 à 26) Puis vont s'ajouter, notamment dans la seconde partie du texte, des éléments composites : référence à des textes de loi, des enquêtes et quelques propositions de mesures concrètes.

Il s'agit globalement d'améliorer la condition de vie ouvrière : « Assainissez ces cloaques, répandez-y l'instruction, l'attrait du travail, d'équitables salaires, de justes récompenses, et aussitôt ces visages maladifs, ces âmes étioilées renaîtront au bien, qui est la santé, la vie de l'âme. » T2, pp. 692-693

Avec la punition du notaire véreux Ferrand, on a l'exemple de possibles établissements d'œuvres de charité comme « LA BANQUE DES TRAVAILLEURS SANS OUVRAGE et [le] Mont de piété Gratuit » dont le préambule des statuts stipule : « Aimons-nous les uns les autres, a dit le Christ. Ces divines

paroles contiennent le germe de tous devoirs, de toutes vertus, de toutes charités. » T2, p. 1054 (extrait 35)

Des mesures sociales précises sont réclamées par l'auteur dans une note, note 2 du texte (Extrait 36), lorsqu'il évoque la place de Grève où se retrouvaient alors les ouvriers en quête de travail. Eugène Sue réclame ainsi un abri et des prêts gratuits.

Cette évolution d'Eugène Sue qui marque son engagement auprès des ouvriers sera néanmoins moquée par certains, voyant plus dans ce changement de l'opportunisme qu'une réelle conversion. Sainte-Beuve dans une lettre à Juste Olivier datée du 6 novembre 1843 écrit ainsi : « On parle d'une visite que M. Eugène Sue serait allé faire à madame Sand dans le Berry. Rien de plus naturel et de plus légitime. Depuis qu'Eugène Sue est devenu le romancier prolétaire, Béranger le visite, et Mme Sand le reconnaît. Ce sont les grandes puissances qui se traitent désormais d'égal à égal ». Ses écrits sont néanmoins salués par la revue ouvrière *La Ruche populaire* qui choisit de placer en exergue de l'un de ses numéros de 1842 un extrait des *Mystères de Paris* : « Secourir d'honorables infortunes qui se plaignent, c'est bien. S'enquérir de ceux qui luttent avec honneur, avec énergie, et leur venir en aide, quelquefois à leur insu... prévenir à temps la misère ou les tentations qui mènent au crime... c'est mieux. » (RODOLPHE, dans *Les Mystères de Paris*). »

Eugène Sue et George Sand vont s'engager plus directement en politique. En 1848, George Sand participera notamment à la rédaction des bulletins de la République, Eugène Sue sera élu en 1850. Ces engagements seront déceptifs.

George Sand rédigera néanmoins en 1860 ce qui peut sans doute être considéré comme l'un des premiers romans ouvriers, *La Ville noire* dont tous les personnages sont des ouvriers, et qui propose une réflexion plus pragmatique sur la condition de vie ouvrière.

## II. Le travail ouvrier à l'aune du romantisme social, fantasme ou porte-voix ?

Le XIX<sup>ème</sup> siècle met en lumière, après la confiscation de la Révolution française par la bourgeoisie qui a su établir son statut et son existence politique, le travail et la condition ouvrière. Le Royaume-Uni d'abord, puis la France et l'Allemagne ont vu fleurir sur leur sol des manufactures puis des industries qui ont considérablement modifié le rapport des classes populaires au travail. La centralisation massive des travailleurs dans des villes encore sous-dimensionnées pour recevoir un tel afflux de population, le travail des enfants, la modification du geste et de l'environnement du travailleur ont rendu visibles la misère ouvrière, les problèmes de santé publique, l'effroyable détérioration des conditions de vie et ce que l'on nomme alors « la perversion des mœurs ».

Si la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle a ses hérauts, dressant un tableau noir du travail et de la condition ouvrière (Zola par exemple), le XIX<sup>ème</sup> naissant, nourri des idées des Lumières, d'un fol espoir en la capacité de l'homme à définir son propre destin, tente également d'aborder cette question nouvelle, de dresser les premiers constats, d'imaginer les premières solutions. Souvent encore peu familiers de ces questions, aux prises avec leurs valeurs bourgeoises, pétris d'idéaux et de considérations utopistes, ces écrivains du début du XIX<sup>ème</sup> sont-ils alors les premiers véritables annonceurs des revendications ouvrières à venir, les premiers penseurs d'un socialisme encore utopique ou restent-ils les rêveurs d'un romantisme social, détachés de la réalité ouvrière ?

### OUVRIER RÉEL, OUVRIER IDÉAL ?

E. Sue, du dandy à l'intellectuel socialiste

L'intention d'E. Sue n'était pas, au début, de prendre fait et cause pour le monde populaire. L'incipit de son roman met en garde le lecteur contre la barbarie, la débauche et la cruauté dont il va être témoin. Il pose d'emblée une distance entre ses lecteurs, qu'il suppose bourgeois (*Le Journal des débats* dans lequel est publié le feuilleton est conservateur) et ses personnages, entre ses valeurs et les valeurs d'un peuple aux abois. C'est qu'E. Sue est alors encore un dandy, fréquentant les salons et les cafés à la mode, vivant sur un grand pied. Mais l'engouement que produit son feuilleton, le journal passant de 3000 à 10000 abonnements, créant la cohue dans les salons de lecture où son feuilleton est lu à haute voix pour les analphabètes et surtout la profusion de lettres qu'il va recevoir des lecteurs, vont infléchir ses convictions politiques et le placer, de fait, comme porte-parole des ouvriers des bas-fonds parisiens jusqu'à la députation de la Seine où il est élu en 1850.

L'ouvrier qu'il dépeint est empreint de réalisme. E. Sue se documente, fréquente les tribunaux, se déguise pour se mêler aux ouvriers et surtout dialogue avec ses lecteurs. Les plus saint-simoniens d'entre eux l'incitent à imaginer la ferme de Bouqueval, ferme modèle à laquelle tous les ouvriers agricoles aspirent. De l'ouvrier réel, E. Sue aspire à le faire devenir l'ouvrier idéal, par l'influence de son roman sur les consciences bourgeoises puis par l'action politique elle-même.

George Sand, construire des personnages

L'ouvrier devient plus noble que les nobles par son travail de la matière. Il y a une forme de noblesse dans l'utilité, dans la connaissance réelle des moyens d'existence humaine.

G. Sand ne pense pas la condition ouvrière, elle l'idéalise, la magnifie. Elle déclare ouvertement ne pas décrire la réalité ouvrière, mais l'écrire telle qu'elle voudrait qu'elle soit. On entend alors dans ses romans sociaux les idéaux portés par Leroux.

P. Leroux prône un « socialisme républicain », à savoir la réalisation de la devise de 1794, Liberté, égalité, fraternité en considérant comme centrale la question de la fraternité. Il souhaite ainsi une république sociale qui cherche effectivement l'égalité sociale entre les citoyens. Ancien ouvrier typographe, il connaît son sujet et affirme avoir créé le néologisme de « socialisme » par nécessité, l'opposant à l'individualisme bourgeois. Il fonde sa pensée sur deux grands axes. D'abord une perspective religieuse, une religion républicaine ouverte au socialisme de l'Évangile (il critique par ailleurs durement l'église catholique pour son dualisme métaphysique entre l'immanence de l'homme et l'absolue transcendance de Dieu qu'il appelle « vie universelle » et pour sa conception des péchés qui

entrave l'homme dans sa progression, le laissant enfant). Ensuite un aspect non communiste, mais « communionisme » qu'il met en place à Boussac où il fonde une imprimerie en collaboration avec G. Sand.

Cette tentative d'une réelle fraternité entre les hommes connaît aussi ses détracteurs et le jugement de Nietzsche sur G. Sand est sans appel.

Nietzsche sur Sand :

« George Sand. — J'ai lu les premières *Lettres d'un voyageur* : comme tout ce qui tire son origine de Rousseau, cela est faux, factice, boursoufflé, exagéré. Je ne puis supporter ce style de tapisserie, tout aussi peu que l'ambition populacière qui aspire aux sentiments généreux. Ce qui reste cependant de pire, c'est la coquetterie féminine avec des virilités, avec des manières de gamins mal élevés. — Combien elle a dû être froide avec tout cela, cette artiste insupportable ! Elle se remontait comme une pendule — et elle écrivait... Froide comme Victor Hugo, comme Balzac, comme tous les Romantiques, dès qu'ils étaient à leur table de travail. Et avec combien de suffisance elle devait être couchée là, cette terrible vache à écrire qui avait quelque chose d'allemand, dans le plus mauvais sens du mot, comme Rousseau lui-même, son maître, ce qui certainement n'était possible que lorsque le goût français allait à la dérive ! — Mais Renan la vénérât... » *Le crépuscule des Idoles*, 1888

Le geste ouvrier (la répétition du geste aliénant et le geste créateur)

Qu'appelle-t-on « ouvrier » ? C'est classiquement celui qui loue ses services moyennant un salaire. Mais c'est aussi celui qui est aux prises avec la matière, qui est doté d'une certaine habileté à réaliser une tâche, une transformation de cette matière, bien qu'il ne possède pas de véritable talent. L'opposition pour définir l'ouvrier se joue donc entre le travail et le talent, entre le travail et l'art, un travail né du besoin, englué par lui et qui peine à se réaliser comme désir. Loin de l'artisan qui trouve fierté, dignité et sens dans son œuvre, l'ouvrier, dont l'étymologie est pourtant issue de cette même œuvre, cherche à échapper à sa condition, à son travail laborieux. Mais il est pris dans un chiasme entre la volonté de revendiquer sa condition par son travail et la conscience que ce n'est justement pas par son travail que sa réalisation et sa dignité pourra se trouver puisque la société bourgeoise tend à le réduire à ce seul travail, duquel il doit, de ce fait, échapper pour être. C'est ce chiasme que G. Sand met en place dans ses personnages, dans leur quête d'un travail qui sort, qui déborde le travail pour devenir œuvre véritable.

Mais comment faire ? 3 personnages apportent 3 réponses.

Le père Huguenin reste dans la tradition, dans la stabilité d'une condition et d'une réalisation éprouvée par le temps. C'est dans le geste lui-même, longuement répété, qu'il trouvera du sens, comme Sisyphe ne peut trouver du sens à son châtiment qu'en le réalisant. Pousser le rocher, produire des meubles grossiers mais solides, connaître ses limites, voilà le seul sens qui échoit à l'ouvrier laborieux.

Pierre Huguenin, l'Ami-du-trait, propose une seconde solution par l'étude et le compagnonnage. On trouve ici l'utopie d'une masse populaire éduquée et donc en mesure d'améliorer par elle-même sa condition. La corporation ouvrière, les compagnons du tour de France, offre le cadre dans lequel cette amélioration est possible. C'est le sens de l'ouvrage d'Agricol Perdiguier, *Le livre du compagnonnage* (1840).

[Le compagnonnage repose mythologiquement sur trois personnages, Salomon, Maître Jacques et le Père Soubise. Le compagnonnage fonctionne à la fois comme association ouvrière et comme société initiatique. La relation maître-apprenti permet la transmission et la conservation des secrets de métiers. A l'issue de la phase d'apprentissage qui lui fait découvrir les techniques de par la France, l'apprenti réalise un chef d'œuvre pour être reçu compagnon. Nombre de rois ont tenté de mettre fin au compagnonnage, soit par crainte des troubles à l'ordre public qu'occasionnaient les rivalités entre corporations, soit par crainte d'un pouvoir grandissant, d'une organisation des ouvriers. Ordonnance de Villers-Cotteray, par exemple (François Ier).]

Amaury ou le Corinthien offre enfin une troisième solution pour sortir du seul labeur par le talent. Il n'est plus ouvrier, mais artiste.

On peut approfondir ce point par deux références qui sortent du XIXe, la distinction travail et œuvre qu'opère Arendt dans *La condition de l'homme moderne* et l'éloge de la main que fait Heidegger dans *Qu'appelle-t-on penser ?*

L'ouvrier traditionnel de Sand, le petit peuple de Paris de Sue restent, pour Arendt, dans la perspective du seul travail, compris comme transformation essentielle, biologique pourrait-on dire de la Nature. C'est en

ceci que ce travail demeure un besoin puisqu'il ne comble, précisément et mal, que les besoins naturels, nourrit notre animalité. La transfiguration de l'ouvrier que Sand opère chez Pierre et le Corinthien leur permet d'accéder à l'œuvre, une activité proprement humaine. On rejoint alors la pensée de la « main » chez Heidegger comme un élément organique qui n'est justement plus un organe, mais de la pensée, de l'homme (et non plus de l'humain).

#### TRANSFIGURATION VERTUEUSE ET INGÉNUITÉ OUVRIÈRE

Cette transfiguration de l'ouvrier ne s'opère pas seulement dans le rapport que l'ouvrier entretient avec son action. Toutes les normes et valeurs sont repensées par Sand et Sue à l'aune de l'ouvrier. La peinture qu'ils réalisent des travailleurs fait de leur souffrance leur vertu, du respect des règles leur courage et leur honnêteté, de leurs œuvres (pour certains) la nouvelle norme du beau.

L'ouvrier, comme l'enfant ou le bon sauvage en son temps, acquiert sa noblesse par son ignorance et son innocence, loin du raffinement et de la perversité potentielle, de l'esprit étriqué pourrait-on dire, de la société bourgeoise. Il semble alors détenir toutes les clefs, toutes les vérités que le vernis social occulte.

Si cette idéalité du travailleur n'indique pas clairement aux lecteurs la réalité de la vie ouvrière, elle permet de regarder l'ouvrier d'un autre regard, non comme une espèce de bête de somme qui effectue un travail ingrat, mais comme le dépositaire, comme tout autre, de désir, de rêve, d'inventivité, de considérations esthétiques. L'idéal utopique ne décale pas ici le regard vers une construction imaginaire, mais se met au service d'une réalité facilement occultée par les conditions matérielles du travail.

Instruction, invention, aventure : un travail rédimé

La quête ouvrière de reconnaissance est fondamentalement paradoxale. Le travail ouvrier, compris dans son sens contemporain, est un travail répétitif et peu digne de reconnaissance. Ce n'est donc pas dans cette action de production (production elle-même confisquée) que l'ouvrier cherche à être reconnu, mais en tant qu'homme, avec ses souffrances et ses désirs. Cette reconnaissance a partiellement été obtenue par les lois de 1841 sur le travail des enfants ou les tentatives d'Owen par exemple de créer des établissements communautaires favorisant l'assistance, l'éducation, etc... Ce n'est donc pas ici comme homme au travail qu'il est reconnu. Il lui faudrait pour cela sortir du travail tel qu'il est entendu pour l'ouvrier, donc finalement cesser d'être ouvrier. Le paradoxe est donc que l'ouvrier ne peut obtenir une reconnaissance de son travail qu'en cessant d'être ouvrier.

De plus, cette reconnaissance n'est pas seulement celle que les autres peuvent lui accorder, mais c'est aussi et surtout une reconnaissance de l'ouvrier à ses propres yeux. C'est donc un mouvement interne de dépassement de sa propre condition que l'ouvrier doit effectuer, et non une extériorité qui déciderait de changer son regard (comme le personnage de Rodolphe chez Sue ou du Comte de Villepreux chez Sand). Mais cette recherche de dignité, l'action ouvrière le renvoie à sa propre condition, de manière presque indépassable.

Deux solutions (se) sont alors offertes ; d'un côté, la littérature ouvrière dans laquelle l'ouvrier décale son regard et contemple, juge et objective sa condition. De l'autre, la position marxiste qui, par sa dialectique, conserve et dépasse la condition ouvrière en se réappropriant les moyens de production, le sens de l'action et la parole politique.

Sue et Sand sont ainsi des porte-voix pour un ouvrier qui n'existe pas encore, soit par souci de construire l'image d'un ouvrier idéal, par souci idéologique pourrait-on dire (Sand), soit par transformation progressive de la pensée, par souci politique (Sue). Ces deux auteurs n'écrivent donc pas des romans dans le seul but de divertir ou d'effrayer, mais dans une perspective clairement engagée.

Reste à savoir comment les penseurs allemands, Heine pour l'aspect poétique et politique, Marx et Engels pour l'aspect évidemment politique ont reçu ces œuvres.

#### RÉCEPTION DES ÉCRITS SOCIALISTES EN ALLEMAGNE

Heine

De tous les Allemands ayant écrit ou séjourné en France, Heinrich Heine est sans aucun doute le plus français. Il arrive à Paris en 1831, conforté dans l'idée que les français sont les précurseurs de l'émancipation des peuples en Europe, ont « la liberté dans leur cœur » (Winock). Il lit avec attention le

*Globe*, journal saint-simonien publié par Leroux depuis 1824, ce qui l'amène à concevoir un parallèle entre le développement de l'industrie et l'émancipation des peuples.

Son idée centrale, que l'on retrouve dans son texte de *La revue des deux mondes* « de L'Allemagne » est que l'Allemagne a réussi grâce à Kant et Hegel la révolution théorique, se débarrassant entre autres de l'idée de Dieu et plus largement de l'Ancien Régime, quand les français ont privilégié la révolution pratique. Son enthousiasme pour la France et son esprit révolutionnaire se lisent dans ce même article, où Paris lui apparaît comme dotée de toutes les vertus. Il y note « l'urbanité et la bienveillance [qui] se lisait sur tous les visages. Que ces hommes étaient polis, que ces jolies femmes étaient souriantes ! ».

Deux points critiques cependant naissent sous la plume de Heine. D'une part, la perspective chrétienne indépassable qui hante encore les projets des socialistes français. Son antichristianisme féroce lui laisse penser que l'on ne peut se débarrasser des fantômes de l'Ancien Régime qu'en mettant à terre toute idée de Dieu, d'où sa glorification de Kant. Il écrit « Dieu est, selon Kant, un noumène. Par suite de son argumentation, cet être idéal et transcendantal, qu'on avait jusqu'alors nommé Dieu, n'est qu'une supposition. » Rien ne peut alors se construire sur cette supposition, aucune légitimité, ni autorité de la parole.

Sa seconde critique naît peut-être de l'échec de la révolution de 1830 (du point de vue du peuple, le régime passant d'une tentative de restauration des anciens privilèges à une monarchie libérale favorable au commerce et aux bourgeois). Il dit « c'est une chose terrible que les corps que nous avons créés nous demandent une âme. » Si, certes, son objet est de critiquer la position allemande qui a, au contraire, créer une âme sans créer les corps que lesdites âmes pourront habiter, on peut y lire une déception face au manque de parole politique, de voix ou d'âme, qui habiterait le corps nouvellement formé des masses industrielles, des ouvriers. L'action pratique a aussi cette limite de ne pas être pleinement soutenue par une action théorique, critique que l'on retrouve tant chez Marx que chez Engels. (On aurait alors chez Heine un ouvrier réel, bien trop réel, qui souffrirait de son manque d'idéal.)

Marx

On ne peut certes pas attester que Marx fut un lecteur attentif de G. Sand, mais ce fut sans conteste un lecteur assidu de Sue. *La Sainte Famille* qu'il écrit en collaboration avec Engels fait une lecture critique des *Mystères de Paris* sur près de la moitié de ses pages.

Il entame sa compréhension des mystères par le constat de l'échec pour le peuple de la Révolution française. Comme l'idée qui animait le peuple n'a pas coïncidé avec l'intérêt, c'est la bourgeoisie, qui a justement vu son intérêt dans la Révolution qui a été la grande gagnante. Il écrit : « La Révolution n'est « ratée » que pour cette Masse qui, dans l'« idée » politique, ne possédait pas l'idée de son « intérêt » réel, pour cette Masse dont le véritable principe vital ne coïncidait donc pas avec le principe vital de la Révolution et dont les conditions effectives d'émancipation diffèrent essentiellement des conditions dans lesquelles la bourgeoisie pouvait s'émanciper elle-même en émancipant la société. » Le peuple a tout perdu. Ses anciens droits, son ancienne protection et se trouve ainsi exposé à l'individualisme et aux intérêts bourgeois.

Il introduit cette dualité entre idée et intérêt. L'idée reste purement spéculative, elle peut enthousiasmer une foule, mais reste malgré tout une abstraction. L'intérêt au contraire s'incarne dans la réalité sociale et ouvre sur une praxis. Or l'intérêt ne peut être compris qu'au sein d'une même classe, les intérêts divergeant entre les classes. Ainsi, les socialismes utopiques qui prônent une harmonie entre les classes par le dialogue en sont pour leurs frais. La classe ouvrière doit d'abord se constituer comme classe pour pouvoir suivre ses propres intérêts.

Ce qui le conduit à s'intéresser notamment au personnage de Rodolphe, prince de Gerolstein et grand bienfaiteur des ouvriers parisiens dans *Les Mystères de Paris*. Rodolphe est, sous la plume de Marx, le porte-parole de Fourier, de son idée d'harmonie universelle et de communauté harmonieuse, le phalanstère. Mais Rodolphe souffre de deux défauts. D'abord, il est incroyablement riche et c'est cette richesse qui sauve les ouvriers. Le modèle de domination par la richesse reste donc intact et les ouvriers ne se sauvent pas eux-mêmes, ne conquièrent pas par eux-mêmes leur dignité. Ensuite, Rodolphe connaît son pouvoir et connaît la faiblesse de ceux qu'il protège. On reste ainsi dans une morale « théologique » selon les mots de Marx, une morale finalement très chrétienne qui s'appuie sur le péché et le repentir, sur une morale du jugement.

Les ouvriers ainsi protégés ne constituent pas une classe qui peut défendre ses intérêts. La conscience de classe n'est qu'un fait extérieurement déterminé. C'est au contraire par la conscience de classe pour soi

que Marx pense une véritable émancipation, ce qui conduit naturellement à la révolution (ce que confirme 1848).

On pourrait alors penser que les romans de cette époque ne sont que d'aimables fictions mettant en avant les idées d'un socialisme utopique à la Fourier ou Leroux. Marx ne souscrit pas à cette idée et considère au contraire ces romans comme ce grâce à quoi l'ouvrier pourra se construire une image, une représentation de sa classe. Le roman favorise ainsi l'éclosion de la classe ouvrière en tant que classe, qui se comprend comme telle. C'est ainsi un bel hommage rendu à l'idéal comme vecteur de réalité.

#### Engels

Engels aborde la question des socialismes utopiques à partir de deux constats. D'abord que « Dès sa naissance, la bourgeoisie était grevée de son contraire - les capitalistes ne peuvent pas exister sans salariés et à mesure que le bourgeois des corporations du moyen âge devenait le bourgeois moderne, dans la même mesure le compagnon des corporations et le journalier libre devenaient le prolétaire. » Cette observation, qui paraît évidente, souligne le fait qu'il y a une forme d'inéluctabilité dans le devenir des ouvriers. Les utopies socialistes qui reposent sur une émancipation de l'ouvrier dans des structures nouvelles comme les phalanstères ou le communisme ne pouvaient qu'échouer. Cependant, et c'est l'objet de sa seconde observation :

« A l'immaturité de la production capitaliste, à l'immaturité de la situation des classes, répondit l'immaturité des théories. La solution des problèmes sociaux, qui restait encore cachée dans les rapports économiques embryonnaires, devait jaillir du cerveau. La société ne présentait que des anomalies ; leur élimination était la mission de la raison pensante. Il s'agissait à cette fin d'inventer un nouveau système plus parfait de régime social et de l'octroyer de l'extérieur à la société, par la propagande et, si possible, par l'exemple d'expériences modèles. Ces nouveaux systèmes sociaux étaient d'avance condamnés à l'utopie. Plus ils étaient élaborés dans le détail, plus ils devaient se perdre dans la fantaisie pure.

Cela une fois établi, ne nous arrêtons pas un instant de plus à cet aspect qui appartient maintenant tout entier au passé. Que des regrattiers livresques épluchent solennellement des fantaisies qui ne sont plus aujourd'hui que divertissantes ; laissons-les faire valoir la supériorité de leur esprit posé en face de telles « folies ». Nous préférons nous réjouir des germes d'idées de génie et des idées de génie qui percent partout sous l'enveloppe fantastique et auxquels ces philistins sont aveugles. »

Engels, loin alors de condamner ces utopies sur ce prétexte, précisément, qu'elles ne seraient qu'utopiques, y voit le génie d'une pensée à l'œuvre, un génie nécessaire avant l'élaboration d'un socialisme scientifique. Il précise « Certes, le socialisme antérieur critiquait le mode de production capitaliste existant et ses conséquences, mais il ne pouvait pas l'expliquer, ni par conséquent en venir à bout ; il ne pouvait que le rejeter purement et simplement comme mauvais. »

L'idéalisme qu'il reproche à Hegel dans son texte, il le déplore également chez les socialistes français. De ce fait, ils étaient incapables d'appliquer la compréhension matérialiste et dialectique, c'est-à-dire attachée à la fois à la matière et à la transformation de cette matière, en somme le travail ouvrier, et le mouvement propre du monde, de la nature ou de l'histoire. N'ayant pas compris le mouvement qui amenait à cette situation de l'exploitation bourgeoise du travail ouvrier, les socialismes utopiques français ne pouvaient que rejeter cet état de fait et imaginer une autre modalité de l'ouvrier, ce qui relève de l'utopie.

Or, et c'est là l'apport du socialisme scientifique, c'est justement dans la compréhension du mécanisme que l'on peut trouver la solution pour le corriger. Ce mécanisme est à la fois celui de la plus-value et celui de la production anarchique des biens. Par plus-value, il faut entendre « que même lorsque le capitalisme paie la force de travail de son ouvrier à la pleine valeur qu'elle a sur le marché en tant que marchandise, il en tire pourtant plus de valeur qu'il n'en a payé pour elle ». Concernant la production anarchique, ceci mène à des crises régulières dues à la surproduction des biens. Ces mêmes biens sont d'ailleurs de nature différente que les biens compris selon des modes de production plus anciens, ce qui conduit à la production anarchique des biens.

« Si, jusqu'alors, le possesseur des moyens de travail s'était approprié le produit parce que, en règle générale, il était son propre produit et que l'appoint du travail d'autrui était l'exception, le possesseur des moyens de travail continua maintenant à s'approprier le produit bien qu'il ne fût plus son produit, mais

exclusivement le produit du travail d'autrui. » La production n'appartient certes plus à l'ouvrier qui la réalise (le produit devient social et non plus individuel), mais il n'appartient plus non plus au capitaliste qui se fait déborder par sa propre production. Ainsi, la production trouve son sens par elle-même, indépendamment des besoins, des ouvriers et des possesseurs des moyens de production. Il faut donc pour la maîtriser, entrer, pour Engels, dans une économie planifiée par l'État, État possédé par l'ouvrier lui-même.

La solution s'impose alors d'elle-même selon cette logique, « Le prolétariat s'empare du pouvoir d'État et transforme les moyens de production d'abord en propriété d'État. Mais par là, il se supprime lui-même en tant que prolétariat, il supprime toutes les différences de classe et oppositions de classes et également l'État en tant qu'État ».

La misère ouvrière et l'opposition de classe qui caractérisent la société bourgeoise trouve son achèvement dans l'appropriation du pouvoir de l'État par l'ouvrier. Cette appropriation le conduit à se supprimer en tant que prolétaire et donc à en finir avec la lutte des classes. Ce n'est donc pas une autre modalité d'existence de l'ouvrier qui doit être recherchée, mais l'abolition pure et simple de l'ouvrier comme prolétaire.

### III. « Votre usine est impossible »

#### LA LITTÉRATURE ROMANTIQUE COMME PARTAGE D'UNE EXPÉRIENCE HISTORIQUE

La littérature d'Eugène Sue et de George Sand, on l'a vu, « idéalise » et magnifie souvent les figures ouvrières en relation avec un projet politique qui est celui de leurs auteurs. Marx repère chez Eugène Sue une forme d'idéologie à la fois réactionnaire et utopique, mais aussi une forme de connivence sympathique pour ses personnages, au point qu'il estime nécessaire de rétablir au sujet de la jolie grisette de Sue une vérité sociologique, la transformant en un exemplaire du genre, qu'il décrit tout autrement, prétendant la connaître plus justement dans ses qualités révolutionnaires<sup>7</sup>.

La réalité du travail industriel, y compris dans la dimension inchoative qu'il a en France dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, commence tout juste à être connue. C'est lors d'un bref séjour à Lyon que Liszt prend conscience de la situation ouvrière et de la répression féroce des manifestations des canuts (extrait<sup>1</sup>). C'est vers 1840 que Louis René Villermé, (1782-1863) publie son *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*. Tome 1. En 1845 seulement, paraît *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* par Friedrich Engels. Quant à la littérature ouvrière qui se développe en France vers 1830, elle ne propose encore que des exposés partiels, volontairement ancrés dans des expériences singulières, de cette réalité historique.

Comment penser la vérité de la littérature romanesque et son rapport à la réalité historique du travail industriel?

Le cas de George Sand, *Le péché de Monsieur Antoine* (1845)

George Sand, on l'a vu, entretient une relation étroite avec son public et s'engage fortement dans la vie politique. La réalité sociale lui est donc moins étrangère qu'à d'autres romanciers ; elle lui est connue surtout dans ses enjeux politiques. Liée aux socialismes utopiques, au saint-simoniens, puis à Leroux et à Louis Blanc, elle possède une bonne expérience du terrain politique et, apparemment, une compréhension suffisante des réalités économiques. Elle ne craint pas de se dire communiste, et le texte dans lequel elle affirme le plus clairement son parti pris (*George Sand aux riches*, 1848) témoigne d'une connaissance probable du *Manifeste du parti communiste*, au moins de sa rhétorique (Ce fantôme que vous n'osez même pas regarder en face, il vous plait de l'appeler *Communisme*).

Son roman *Le péché de Monsieur Antoine* est l'un des plus précis et complet de sa littérature explicitement sociale.

Je propose de l'analyser brièvement à partir d'une reprise pragmatique de la distinction benjaminienne entre « teneur historique » et « teneur de vérité ». La teneur historique est l'expression d'une réalité à la fois sociale et idéologique, telle qu'elle peut être connue et analysée par le romancier. La teneur de vérité, elle, consiste en une « idée », distincte donc de la teneur historique. Une telle idée est apparentée aux idées philosophiques mais, dans un roman, elle se présente sous la forme d'une pluralité de figures, de fragments de discours qui perturbent l'apparente cohérence de la trame fictionnelle.

#### a) La teneur historique du *Péché de Monsieur Antoine*

La trame du roman est constituée par une intrigue amoureuse entre Émile (Cardonnet) et Gilberte (fille de Monsieur Antoine) dans le style de l'idylle champêtre, qui se noue cependant autour de la présence obsédante d'une fabrique, celle de Monsieur Cardonnet père. En réalité, cette intrigue permet à l'auteur de convoquer une série de personnages qui incarnent chacun une position idéologique et politique différente et de proposer ainsi une sorte de panorama des propositions politiques concernant l'organisation du travail.

<sup>7</sup>C'est « une fort jolie grisette ». Eugène Sue lui a prêté le caractère charmant, humain de la grisette parisienne. Seulement, par dévotion pour la bourgeoisie et sous l'effet de sa propre exaltation, il lui a fallu idéaliser moralement la grisette. Il lui a fallu émousser ce qui fait la pointe de sa vie et de son caractère, à savoir son irrespect du mariage formel, ses rapports naïfs avec l'étudiant ou l'ouvrier. C'est précisément par ces rapports qu'elle offre un contraste vraiment humain avec l'épouse hypocrite, mesquine et égoïste du bourgeois, avec tout le milieu bourgeois, c'est-à-dire avec tout le milieu officiel. Marx, *la Sainte Famille*.

Monsieur Antoine, père de Gilberte, noble déclassé, qui a perdu sa fortune, est devenu ouvrier un temps, traitant d'égal à égal avec eux (pp.82-83). Il incarne une figure de la fraternité entre déclassés et prolétaires.

Monsieur Cardonnet, père d'Emile, industriel, est confronté à une crue qui ravage son usine. Il exprime sa certitude de pouvoir dompter le « ruisseau », et de regagner grâce à son habileté ce qu'il a pu perdre subitement. Homme intraitable avec ses ouvriers, il se pose en maître à l'égard de ses ouvriers comme à l'égard de son fils. Il souhaite que son fils fasse des études utiles et ne perde pas son temps ni dans la poésie, ni dans l'étude trop abstraite des sciences, l'idéal serait d'étudier l'hydraulique et la mécanique appliquée.

Emile Cardonnet, son fils, a pris goût au communisme pendant ses études, il défend l'idée qu'il faut établir l'égalité parmi les hommes, compléter la maxime « à chacun selon ses capacités » par la suivante : « à chacun selon ses besoins ». Il critique ouvertement l'appétit de domination de son père et refuse de prendre part au développement de son industrie. Pour lui, : « l'homme est fait pour travailler dans la mesure du plaisir qu'il y trouve. » (Extrait 19)

Monsieur de Boisguilbaut, noble qui a conservé sa fortune mais a sombré dans la mélancolie, professe des idées proches de celles d'Emile, à qui il reproche toutefois son emportement. Tous les réformateurs de tous les temps, quelle que soit leur religion, proclament l'égalité des droits et la nécessité inévitable de l'égalité des jouissances. Le problème c'est que l'on n'y soit jamais arrivé malgré les progrès de l'industrie. P. 154.

Il met en pratique de façon empirique et modérée ses convictions, en louant ses fermes au prix le plus modique possible, sans chercher à s'enrichir.

On reconnaît ici certains principes du drame aristotélicien : des caractères aisément identifiables, aux discours cohérents avec leur posture, en conflit les uns avec les autres, l'intrigue tenant aux développements de ces conflits. Les protagonistes de l'action sont tous des maîtres — les ouvriers de la fabrique parlent peu, même si Emile hésite à s'engager dans la fonction qui lui est assignée en tant que fils d'industriel. Ce dont discutent les personnages du roman, c'est de l'amélioration de la condition ouvrière et en ce sens le roman expose à livre ouvert l'idéologie de l'époque. La temporalité de l'intrigue est suspendue, comme celle de la temporalité utopique, à un avenir infigurable : le capital conservé par Monsieur de Boisguilbaut servira, selon sa volonté à créer une « commune » dont la structure n'est évoquée qu'à grands traits. Ce qu'il adviendra de cette commune, nous n'en savons rien.

A restituer ainsi l'intrigue, on ne peut s'empêcher de ressentir une forme de naïveté du propos. Et pourtant, ce roman a une réelle force, qui tient à deux protagonistes que nous n'avons pas évoqués encore : la nature, sa force et sa violence, et le personnage de Jean Jappeloup, ouvrier en rupture de ban, rendu à demi-sauvage par la traque dont il est victime.

#### b) Teneur de vérité : construction d'une idée

La nuit de tempête durant laquelle Emile revient au pays peut apparaître d'abord comme un topos romantique, et la drible, — la crue, constitue une occasion propice à mettre en valeur les intentions de l'industriel, bien décidé à vaincre le ruisseau. On peut toutefois considérer que cette nature parle dans les prophéties de Jean Jappeloup, et que ces prophéties introduisent dans l'intrigue une autre temporalité que celle de la réalité historique, une vérité d'ordre religieux. L'ouvrier charpentier, figure christique récurrente dans les discours des révolutionnaires de 1848 (extrait 72, texte de Pauline Rolland), introduit un autre regard sur le capitalisme en voie de développement : mesuré à l'aune de la puissance naturelle, ce capitalisme est voué à disparaître.

« C'est que votre usine est impossible, et que votre père, s'obstinant à se battre contre une rivière qui se moque de lui, perdra ses dépenses, et s'avisera trop tard de sa folie. Voilà pourquoi vous me voyez si gai depuis quelque temps. J'ai été triste et de mauvaise humeur tant que j'ai cru à la réussite de votre entreprise ; mais j'avais une espérance qui pourtant me revenait toujours et dont j'ai voulu avoir le cœur net. J'ai marché, j'ai examiné, j'ai travaillé, étudié. Oh oui ! étudié ! sans avoir besoin de vos livres, de vos cartes et de vos grimoires ; j'ai tout vu, tout compris. ... L'hiver qui vient emportera vos travaux, et tous les hivers les emporteront jusqu'à ce que M. Cardonnet ait jeté son dernier écu dans l'eau. Souvenez-vous de ce que je vous dis, et n'essayez pas de le persuader à votre père. Ce serait une raison de plus pour qu'il s'obstinât à se perdre, et nous n'avons pas besoin de cela pour qu'il le fasse ; mais vous serez ruiné, mon

filis, et si ce n'est ici entièrement, ce sera ailleurs, car je tiens la cervelle de votre papa dans le creux de ma main. C'est une tête forte, j'en conviens, mais c'est une tête de fou. C'est un homme qui s'enflamme pour ses projets à tel point qu'il les croit infaillibles, et, quand on est bâti de cette façon-là, on ne réussit à rien... » *Le Pêché de Monsieur Antoine*, pp. 231-232<sup>8</sup>

Le père d'Emile apparaît dès le début comme un personnage démoniaque dans le cauchemar que fait Emile durant la nuit de tempête. Ressentant le poids d'un démon assis sur sa poitrine au moment où il croit voir entrer son père, il se réveille, se rendort : « Mais à peine ses yeux se furent-ils refermés que le spectre reprit sa résolution de l'étouffer, jusqu'à ce que, se sentant prêt d'expirer, le jeune homme cria d'une voix entrecoupée : Mon père! Ô mon père! Que vous ai-je donc fait, et pourquoi avez-vous résolu d'être le meurtrier de votre fils ? » (p. 38).

Le caractère diabolique de l'industriel se manifeste plus tard dans le pacte qu'il veut conclure avec son fils :

« Je veux que tu sois un autre moi-même, que tu m'aides au travail de l'élucubration, que tu t'instruises pour moi, que tu me donnes tes idées, sauf à moi à les combattre et à les modifier; qu'enfin tu cherches et inventes des moyens de fortune que j'exécuterai quand ils me conviendront. ... je veux que tu signes enfin, non sur du papier devant un notaire, mais sur ma tête et avec le sang de ton cœur, et devant Dieu, un contrat qui annihile tout ton passé de rêves et de chimères, et qui engage ta conviction, ta volonté, ta foi, ton avenir, ton dévouement, ta religion, à la réussite de mon œuvre. ...—Quoi ! ma pensée elle-même, ma croyance à l'avenir ? s'écria Émile épouvanté. O mon père ! vous voulez me déshonorer à mes propres yeux !— » p. 257

#### L'idée de fraternité

Dans les prophéties de Jean Jappeloup et les visions d'épouvante d'Emile, on peut entendre une voix beaucoup plus radicale et violente que celle des maîtres discutant de l'amélioration du sort des ouvriers. Il est plausible que cette voix, qui peut être celle des insurrections de 1830, soit celle de Pierre Leroux. S'il est volontiers assimilé au courant utopiste, les réflexions de Leroux sur la société industrielle et la nature sont d'une autre teneur, prophétique également, empruntées de religiosité, voire d'une théologie sans Dieu. Pour faire bref, dans le cadre de cet exposé, Leroux anticipe les difficultés auxquelles se trouveront confrontés les discours utopistes aussi bien que marxistes. Il s'agit de mettre en question l'idée que l'on puisse améliorer la société en se fondant sur le principe de l'intérêt, fût-ce celui des ouvriers. La prépondérance de l'intérêt peut être mise en question d'un point de vue anthropologique : le sentiment premier des hommes envers les hommes est celui de la fraternité, contre le père et le maître. Aucune reconnaissance de la dignité humaine ne peut se conquérir ailleurs que dans une relation entre égaux, frères.

L'idée de fraternité que l'on trouve chez Pierre Leroux, Jules Leroux et George Sand va plus loin que celle d'une communauté fondée sur une conscience de l'interdépendance économique. Elle implique l'amour et la charité, non seulement la conscience d'une dépendance des intérêts individuels, mais un sentiment à l'égard de l'autre qui précède le calcul des intérêts. « L'échange qui règne là où règne l'amour, c'est l'échange qui règne là où les êtres sont liés mutuellement au point d'être mutuellement les objets de leur activité réciproque. Jules Leroux, « Adam Smith », *Encyclopédie nouvelle*, vol. 8, Genève, Slatkine Reprints, 1991, p. 1

« Fraternité veut dire : Il est de la nature de l'homme de porter un sentiment dans tous ses actes ; l'homme ne peut pas être en présence de son semblable, ni contracter avec lui, sans avoir un sentiment à son égard ; or, l'idéal du citoyen, c'est d'aimer tous les autres hommes, et d'agir conformément à cette charité, à cet amour. Ce mot est donc aussi nécessaire à la définition de la politique que le mot même de liberté ; car si, la liberté manquant, l'homme n'existe pas, en ce sens que son droit d'être n'est pas reconnu, il est également certain que, la fraternité manquant ou n'étant pas proclamée, la nature humaine n'existe pas, en ce sens qu'elle n'est ni définie ni reconnue. »

Pierre Leroux, article « éclectisme » (1838), cité par Viard.

<sup>8</sup> Le péché de Monsieur Antoine, cité ici dans la pagination de l'Édition du Kindle (Library of Alexandria).

A cette idée d'une solidarité radicale, initiale des hommes entre eux, il faut ajouter l'idée d'une semblable solidarité avec la nature. Voir texte final de Leroux (extrait 83) : l'apparente cruauté du récit montre seulement que l'on ne peut pas davantage établir de hiérarchie entre les êtres naturels du point de vue de l'utilité. L'homme sert aussi bien de nourriture au homard qu'aux plantes ; le plus faible tire parti du plus fort tout aussi bien que l'inverse, c'est là la vision anti-malthusienne de la nature selon Pierre Leroux. Si on en reste à la question de l'intérêt, on ne comprend rien à la dignité des hommes et à leur relation avec la nature. Il faut concevoir une relation primordiale des hommes à la nature et aux hommes qui est de l'ordre de l'amour entre les hommes et, d'infini respect — sans illusion, à l'égard de la nature.

Il est dès lors logique que l'ouvrier charpentier refuse le principe du contrat salarié avec l'industriel, tout comme il pousse Emile à refuser le pacte diabolique avec le père.

« Car, je vous vous le dis, votre père graisse sa roue en payant cher aujourd'hui la sueur de l'ouvrier ; mais il ne pourra pas continuer longtemps sur ce pied-là, autrement ses dépenses l'emporteraient sur ses profits. Un jour viendra ... un jour qui n'est peut-être pas loin ! où il fera travailler au rabais, et alors malheur à ceux qui auront sacrifié leur position à de belles promesses ! Ils seront forcés d'en passer par où votre père voudra, et le moment sera venu de rendre gorge. (...) Vous verrez ça, monsieur Émile, et tout le monde dira que j'avais raison; mais il sera trop tard pour se repentir d'avoir passé la tête dans le licou!» Émile ne put vaincre l'obstination du charpentier et rentra chez lui encore plus triste qu'il n'en était sorti. Les prédications de cet ouvrier incorruptible lui causaient un vague effroi. » p. 124

L'association qu'appelle de ses vœux Pierre Leroux n'est pas une association scellée par un contrat, elle ne peut prendre que la forme d'une « commune » fondée sur la fraternité et le sentiment d'une fragilité de l'humain ; elle prend forme dans une vision qui lie au cycle de la vie celui de la mort et de la destruction. Le temps de la prophétie, qui est celui de son énonciation, n'est pas celui de l'avenir mais d'un présent toujours actuel. L'ouvrier charpentier maintient l'actualité d'une alternative toujours ouverte à sa condition d'ouvrier, celle du paria aussi bien que du nomade à laquelle il s'apprête à retourner, si les conditions ne sont pas favorables à la reconnaissance de sa fragile dignité d'être humain.

Devant une telle vision du monde, de la nature et de l'homme, George Sand ne pouvait que reculer, ce qu'elle fera au moment de la commune mais, dès 1845, elle prend ses distances à l'égard de Pierre Leroux. Qu'advient-il du projet d'association qui marque les mouvements sociaux de 1848 ?

#### L'EXPÉRIENCE DE LA FRATERNITÉ, LES ASSOCIATIONS DE 1848

A la fin du *Péché de Monsieur Antoine*, Monsieur de Boisguilbault transmet aux jeunes mariés son domaine et sa richesse pour qu'ils y établissent une commune. Mais on sait peu de choses du projet de cette commune, de quelle manière elle va être organisée (extrait 75). Plus qu'une brèche, il s'agit ici d'un passage de relais entre l'œuvre et le réel : le roman est écrit en 1845 mais dès 1844, Pierre Leroux s'était installé à Boussac. Lorsqu'on lit l'extrait 75, on a le sentiment que cette expérience fut une véritable expérience utopique, engageant, au-delà de son fonctionnement ordinaire, une vision du monde, de la nature, du travail et de la consommation.

#### La Communauté de Boussac

En réalité, Pierre Leroux s'installa à Boussac en mars 1844, d'abord pour y fonder une imprimerie et y faire valoir un brevet qui devait améliorer son fonctionnement. Les idées communistes telles qu'elles étaient développées par Leroux n'étaient pas plus prises au sérieux qu'elles ne le sont dans le texte de George Sand adressé aux riches. Antoine Passy, sous-secrétaire à l'Intérieur, écrivait au préfet : « Le s[ieu]r Pierre Leroux [...] se pose en adversaire de la propriété [...], mais dans la plupart du temps, ses théories [...] sont développées d'une manière si ardue et dans un style obscur qui en rendent la lecture peu dangereuse. »

Cette imprimerie fut installée dans les bâtiments de l'ancien hospice et de l'ancienne chapelle Notre-Dame de la Pitié.

*La Revue sociale* fut créée en janvier 1845 avec pour sous-titre : *Solution pacifique du problème du prolétariat*. Elle fut imprimée à Boussac ainsi que, à partir de 1845, *L'Éclaireur de l'Indre*. La communauté exista de 1845 à 1848, et fut en partie dissoute à partir des événements de juin 48, du départ de certains de ses membres pour l'Algérie.

La Communauté était organisée autour de Pierre Leroux, de ses trois frères, Jules, Charles et Achille et de leur famille qui comprenait plus de 30 personnes. Pierre Leroux fut rejoint par d'autres ouvriers. Les ouvriers imprimeurs logeaient à proximité de l'imprimerie.

Qu'avait d'innovant cette communauté ?

a) La plupart des membres de la Communauté travaillaient à l'imprimerie, mais certains d'entre eux rédigeaient aussi des articles. Il s'agissait d'abolir la distinction entre travail manuel et intellectuel.

b. Caractère politique et propagandiste :

La Communauté éditait ou rééditait les publications et les ouvrages de Pierre Leroux, non seulement *L'Éclaireur* et la *Revue sociale*, mais aussi *De l'humanité* (1845), *D'une religion nationale ou du culte : discours sur la situation de la Société et de l'esprit humain* (1846), en 1848 : *De la ploutocratie ou du gouvernement des riches*, *Le Carrosse de M. Aguado*, *de l'égalité*, *Du christianisme et de son origine démocratique* etc. Mais on publiait également des travaux de commande, comme des brochures et circulaires électorales, en 1847, un ouvrage de Victor Borie, une traduction des Odes d'Anacréon et de Sapho, et même un Manuel de l'élevage du cochon, d'Arnaud Leroux, fils de Pierre Leroux.

c. Était associé à l'imprimerie une ferme qui prit l'allure d'une colonie agricole qui devait être complémentaire de l'imprimerie (voir notamment *La revue Sociale*, n° 10, juin 1950). Achille Leroux, l'un des frères de Pierre, venu à Boussac avec son fils Henry dans l'intention de s'occuper d'agriculture, travailla d'abord à l'imprimerie, puis, en 1845, loua une propriété de 25 hectares aux Bruyères. Cette colonie agricole semble avoir eu, contrairement à ce qui était prévu, une existence un peu à part et rencontra beaucoup de difficultés.

d. Une école associée à cette communauté, dont s'occupait Pauline Roland. Elle y appliquait ses méthodes d'éducation : il fallait rechercher d'abord ce qui intéressait les élèves et discerner leur vocation, développer leurs qualités intellectuelles, mais aussi humaines, morales et affectives. « Je finirai mes jours dans l'association où je suis [...]. Là se mène la vie la meilleure qu'il soit donné à des hommes de mener. », écrivait-elle.

L'expérience de Boussac anticipe un mouvement beaucoup plus important de création d'associations et de communes, elle conserve cependant en Pierre Leroux une figure du maître, distincte de la fonction du patron, mais analogue à celle du père.

#### Les associations — 1848

Le 24 février 1848 est proclamé le droit d'association afin que les ouvriers puissent jouir de leur travail.

Les ateliers nationaux ne sont qu'un moment du processus qui se met en place ; ils sont perçus comme une copie des ateliers de charité. Les ouvriers reconstituent ensuite des associations qui ont pour but de négocier salaires et conditions de travail, mais dont certaines vont plus loin et se constituent comme coopératives ou associations de production.

Ces associations devaient fusionner pour constituer un fonds ouvrier ; on trouve cette idée chez Buchez mais aussi chez Pauline Roland et Jeanne Deroin. S'agit-il de constituer une sorte de capitalisme industriel sans patron, sans propriété privée ? Le projet est près d'aboutir : le 5 octobre 1849, les délégués de 104 sociétés fondent l'Union des associations fraternelles ouvrières et Pauline Roland est élue membre de sa commission centrale.

En mai 1850, elle est arrêtée avec Jeanne Deroin et une cinquantaine de membres à une réunion de l'Union des sociétés fraternelles ouvrières, condamnée à six mois de prison pour « formation d'une association illégale » puis à nouveau arrêtée après le coup d'État du 2 décembre 1851.

Dans *La nuit des prolétaires*, Jacques Rancière consacre beaucoup de temps à l'analyse de ces associations, de leur fonctionnement et de leur échec : certaines associations survivent au coup d'état de 1851, mais la plupart préfère se dissoudre. Beaucoup ont connu pourtant une relative prospérité, mais c'est en reconstituant le principe de l'industrie capitaliste — bénéfices, capital, exploitation d'auxiliaires,

en trouvant parmi les ouvriers des gérants intelligents. Dans certains cas, la gérance reste anarchiste et fonctionne, ainsi l'association Mauny : en novembre 1849 elle n'avait pas encore de règlement d'atelier : « le gérant de cette société ne distribue pas le travail ; il réunit les associés et leur dit : voici les commandes que j'ai recueillies ; il me faut cela dans huit jours, arrangez-vous pour que cela soit fait ; et le tout est prêt à jour fixe. » (Dossier Mauny, F12/4626. Cité par Rancière). Le fait même que cela marche incite les sociétaires à demander leurs bénéfices et à partir.

L'échec des associations les plus actives ne manque pas d'autres raisons : retrait des commandes de l'Etat, ou fluctuations de marché, à la baisse, qui entraîne une baisse des salaires ; à la hausse, qui implique d'accélérer la production. La capacité des ouvriers à organiser la gestion économique de l'entreprise semble ne pas avoir fait question. En revanche, il y a une résistance indéniable à accélérer les cadences et à passer plus de temps au travail afin de satisfaire les demandes, dans beaucoup de cas une forme d'indiscipline et de paresse.

Avec beaucoup d'hésitation, mais en y revenant à plusieurs reprises, Rancière évoque une forme de désintérêt pour le travail, le refus de consacrer son esprit à la gestion de l'association, l'aspiration à d'autres formes d'investissement intellectuel.

Il trouve une formulation acceptable de ce fait dans les textes de Corbon (extrait 80)

« A part le moment d'entraînement de 1848, quand on offre au travailleur parisien ce moyen de s'émanciper par essais, il le reçoit avec un empressement plus apparent que réel. Il semble qu'une voix intime lui dise qu'il ne se rendrait capable de pratiquer l'association qu'en perdant une capacité d'un autre ordre et d'un ordre supérieur. » (*Le secret du peuple de Paris*, pp. 186-188.)

Même organisé de façon autonome, le travail industriel ne suscite pas de passion ; l'idée est toujours de le tenir à distance suffisamment pour pouvoir faire autre chose. Le travail demeure une nécessité à laquelle on sacrifie, ou un devoir auquel on ne se plie que temporairement.

## LA RHAPSODIE

Fraternisation de l'artiste et du prolétaire, temporalité du travail et de l'œuvre

Le XIX<sup>ème</sup> siècle est marqué par un rapport privilégié de l'artiste romantique avec le prolétaire. En général, on insiste sur la parenté de leur sort, sur la prolétarianisation de l'artiste, ce qui est une explication peu profonde, essentiellement sociologique de leur rapprochement. Ce que souligne Jankélévitch à propos de Liszt, mais cela pourrait être le cas de tout rhapsode, c'est qu'il s'attache à l'art et aux formes d'existence populaire en ce qu'elles conspirent avec l'artiste à la critique du philistinisme et d'une idée conservatrice de la culture. Réciproquement, il y a un désir d'art, de rêve et de spiritualité chez certains ouvriers qui n'exclut pas son inscription dans un nouveau rapport du travail au temps. Rancière en évoque de belles figures, principalement celle de Gauny (extrait 68).

Devenu ouvrier parqueteur, Gauny travaille à la tâche : ce qu'il recherche et apprécie dans cette forme de travail c'est que le temps du travail correspond au temps de l'« œuvre ». Contrairement au temps de travail du journalier qui est déterminé abstraitement, tant d'heures par jour, il consacre à son travail le temps qu'il faut, ce qui n'a évidemment pas que des avantages et ne le fait pas sortir de sa condition de prolétaire. Il reste soumis à une rémunération qui intègre le principe de la plus-value, déterminée également selon le prix d'un temps de travail moyen. Au moins n'a-t-il pas les yeux rivés sur la pendule et n'est-il pas soumis au regard du maître.

« Cet ouvrier que l'exactitude de l'heure n'a pas essoufflé considère un instant sa tâche en se disposant à poursuivre son bon achèvement. Ses outils n'ont rien qui le rebute, c'est avec une sorte d'amitié qu'il les touche. S'abandonnant aux richesses de sa liberté, les lieux du travail, le temps qu'il doit y passer ne l'assombrissent jamais [...] il ne craint pas le regard exécré du maître, ni le signal des heures qui force les autres ouvriers à rompre leur entretien pour courir sous le joug. À la tâche, un effort en passionne un autre, les mouvements se succèdent avec rectitude et l'esprit, attiré vers les conclusions de l'œuvre, s'occupe avec attrait en tuant l'ennui : cet effroyable cancer qui ronge l'âme du journalier [...] enfiévré d'action, les heures roulent vite pour lui ; sa tâche qu'il féconde en l'accélégrant est un magnétisme qui, du matin au soir, domine sa pensée et fait qu'il dévore le temps quand l'homme à la journée en est dévoré. »

« Se croyant chez lui, tant qu'il n'a pas achevé la pièce qu'il parquette, il en aime l'ordonnance ; si la fenêtre s'ouvre sur un jardin ou domine un horizon pittoresque, un instant il arrête ses bras et plane en idée vers la spacieuse perspective pour en jouir mieux que les possesseurs des habitations voisines. »

Gauny est non seulement un philosophe plébéen, mais l'auteur de poèmes qui restituent ces moments de rêverie (extrait 69). Le temps du travail s'inscrit dans celui de la vie : rythmes des gestes, rythmes de la nature, polyrythmie, à l'opposé du temps « homogène et vide » qui est celui du journalier.

S'il s'agit d'une temporalité qui est celle de l'œuvre dans son processus de fabrication, il ne s'ensuit pas que l'ouvrier aspire à l'œuvre, entendue au sens qu'analyse H. Arendt, comme susceptible de « durer » dans le temps. Certes il écrit, poèmes, théories, mais il partage avec bien d'autres l'aspiration primordiale à une forme d'activité qui exprime ses désirs. Voir extraits 19, et extrait 70.

« Je te ferai des bois qui n'existent pas, des lettres qu'on ne saurait lire, des images dont les modèles n'ont jamais existé, toujours en l'air comme les oiseaux, enivré de soleil, causeur, chantant à tous les échos des appartements vides, passant des lambris dorés à la mansarde, de la campagne à la ville, ne sachant la veille où l'on travaillera demain ; toujours nouveaux compagnons et nouvelles figures, des bienvenues à tous les coins de rues, des tables servies à toutes les barrières, des connaissances à tous les étages et de bonnes journées toujours. »

L'artiste romantique est sensible à cette idée d'une culture populaire qui n'a pas pour but la durabilité et la valeur sociale ou marchande de l'art, propre au philistinisme.

Le romantisme est considéré comme rhapsodie - et George Sand se dit également volontiers rhapsode - dans la mesure où il se fonde sur la conscience de l'historicité et de la pluralité de l'existence humaine.

La rhapsodie n'est donc pas seulement une forme artistique propre à la musique, c'est aussi la forme d'un rapport à des cultures et à des formes d'existences plurielles, différentes (extrait). Ce qui est mis en question c'est l'idée même de culture comme transmission et accumulation de connaissances et d'expériences, synthétisante.

#### Rythmes, passages, rhapsodie

Corbon soulignait le caractère non seulement précaire mais nomade de l'ouvrier de 48, incapable de s'attacher au principe de capitalisation, désireux de s'approprier les bénéfices sans les réinvestir, et désireux surtout de moments de rêverie d'un rapport au temps qui ne soit plus imposé par la cadence, mais rythmé par les gestes et la matière. Jankélévitch insiste sur l'attrait qu'exercent les Tziganes sur Liszt. Dans tous les textes que nous avons extraits de son livre *La rhapsodie, verve et improvisation musicale*, on peut relever une ambiguïté qu'il faut dissiper : la sympathie de Liszt pour les parias — comme celle de Sand, plus tard de Baudelaire — peut être interprétée comme une position d'abord politique, éthique, humaine ; mais elle est aussi bien d'abord artistique et esthétique. Ce qu'apportent ces nomades c'est l'idée d'un autre rapport de l'art à la culture : non seulement une insouciance à l'égard d'une forme d'inculture, mais aussi une insistance mise sur la liberté de ton, une confiance dans le principe de l'improvisation qui se substitue à l'assurance que donne une culture bien assimilée.

L'improvisation est inséparable de la pratique ouvrière, dans la mesure où elle a toujours affaire, dans la réalisation d'un projet ou d'une idée à la résistance d'une matière qui n'est que rarement « apprêtée », comme peut l'être le matériau musical, la langue littéraire etc. Une telle improvisation ne signifie pas absence de savoir-faire mais a pour contrepartie une maîtrise des gestes, une précision du diagnostic - en particulier dans le travail artisanal mais aussi industriel. De même le nomade, ainsi que le rappelle Deleuze, n'est pas l'aventurier mais celui qui connaît mieux que personne la zone dans laquelle il évolue librement. Cette connaissance est inséparable d'une attention à ce qui change autant qu'à ce qui se conserve et d'une virtuosité dans le travail d'adaptation au milieu.

Improvisation et maîtrise des gestes sont liées dans la rhapsodie également : la virtuosité est au service non d'une exécution exacte mais d'une interprétation libre : *A piacere*, *Ad libitum*, *Rubato*, sont autant d'indications d'expressions qui laissent au musicien la liberté de trouver son rythme propre dans l'expression d'une émotion.

La polarité nietzschéenne de l'Apollinien et du Dionysiaque constitue la musique de Liszt, et en même temps un rapport au politique qui s'abstient de penser les moments d'insurrection comme des moments hors du temps et de l'ordre : il s'agit également de moments d'improvisation d'un ordre voué à ne pas

durer, à l'image des expériences d'associations qui finissent par s'auto-dissoudre, puis resurgissent quelques décennies plus tard, dans d'autres expériences oubliées de ce qui les a précédées.

Pour cette raison, il faut mettre en question l'idée de ce que l'on appelle « culture ouvrière », au sens où elle serait la transmission et la valorisation d'expériences propres à une classe. Comme le montre Rancière, mais aussi à sa façon Jankélévitch, on ne trouve dans cette « classe » que des transfuges, des exilés, des déclassés, et surtout une pluralité de statuts très différents. Peut-on parler de culture ouvrière ? Probablement pas pour cette raison. Mais aussi pour une autre raison que pointe Rancière et bien avant lui Debord et avant lui Benjamin, c'est que l'industrie ne concernera bientôt plus seulement le travail ouvrier mais aussi l'ensemble des productions culturelles.

## Synthèse des échanges, nouvelles questions, pistes ouvertes

Les échanges du séminaire ont montré que la question vive de la langue, de son usage, des traductions supposées permettre une communication entre classes sociales, rejoignait naturellement l'entrée sur la parole du programme d'humanité, littérature, philosophie de première, « les pouvoirs de la parole », qu'elle permettait de renouveler à l'aune d'enjeux politiques et sociaux inscrits dans une époque de grands bouleversements.

Au-delà, au fil du séminaire, les participants ont constaté la modernité de la réflexion d'alors sur le travail et son organisation, le socialisme utopique préfigurant 1968 par ses propositions et réalisations et, plus avant, les réflexions contemporaines sur le travail, ses enjeux sociétaux et son organisation.

Injustement oubliée cette prise de parole du peuple invite à inscrire les philosophies actuelles du travail, celle du travail vivant dans le prolongement de la perspective marxiste (conférence d'Alexis Cukier), la réflexion sur la démocratisation des lieux de travail (conférence d'Emmanuel Renault), dans une perspective historique qui ne peut que les renforcer par l'appréhension de leur importance dans la constitution d'une conscience ouvrière, par la récurrence des propositions de résolution de tensions qu'elles tentent de mettre en place.

### I. QUESTIONS SUR L'ENJEU DU SÉMINAIRE ET LES LIMITES DE LA LITTÉRATURE ROMANTIQUE

A. La littérature romantique porte sur la condition ouvrière plutôt que sur le « travail » de l'ouvrier... Y a-t-il des formes de littérature ou d'art qui s'intéressent plus particulièrement au travail (gestes, lieux de travail, rythmes et cadences) ? En quoi le travail ouvrier peut-il être un paradigme du travail en général ?

a. On trouve dans la littérature romantique des descriptions du travail artisanal ; on trouve également des propositions de réorganisation du travail, liées à l'influence de la pensée utopique (Fourier en particulier). Le travail industriel étant peu développé, il est assez logique qu'on le trouve assez peu présent.

C'est beaucoup plus tard (1860) dans *La ville noire* que George Sand s'intéresse à une cité ouvrière (usines de papeterie et coutellerie).

b. A la fin du siècle, le travail industriel pleinement développé en France inspire à Zola des descriptions très précises (*Germinal* en particulier). Le cinéma des années 20 (Vertov notamment) s'intéresse aux gestes du travail des ouvriers, des employés, du cinéaste (*l'homme à la caméra*). *La grève* d'Eisenstein pose un problème intéressant, que l'on retrouve ailleurs : il faut un événement politique et social majeur pour que l'on s'intéresse à la vie ouvrière ; l'usine reste un décor.

Dans *Passion* de Jean-Luc Godard, l'ouvrière (Isabelle Huppert) bégaye (de temps en temps), mais pose la question : pourquoi le cinéma montre-t-il si peu l'usine - non le bâtiment dans un paysage industriel - mais ce qui se passe à l'intérieur, les gestes des ouvriers ? (Ces gestes, dit-elle, sont les mêmes que ceux de l'amour).

L'usine, ce qui s'y passe, demeure une sorte de boîte noire.

B. Que pourrait être un art qui prenne en charge la présentation et l'analyse du travail ouvrier ? Cinéma documentaire ? Littérature de témoignages ? Comment passer de la « documentation » à l'art ?

a. Chez Zola on passe par le roman réaliste, qui reste un roman et le récit d'un événement (une grève). Peut-on envisager la constitution d'« archives » et surtout à partir de ces archives, une poétique qui leur soit propre. Rancière part d'« archives » déposées à la BNF et les analyse, il effectue à partir de ces archives un travail de philosophe historien, il les commente beaucoup, trop peut-être. Pourrait-on envisager une sorte de « collage-montage », comme savent le faire certains historiens à partir des témoignages qu'ils recueillent ?

b. La littérature romantique reste particulièrement intéressante au vu de toutes ces questions dans la mesure où elle agence une circulation entre écriture romanesque, échanges épistolaires, promotion et financement d'écrits ouvriers, pensées politiques utopiques et révolutionnaires.

**Est-ce qu'on peut, en définitive, dégager des gestes d'écriture qui permettraient de définir une littérature ouvrière (et plus largement une « politique de l'art » pour reprendre une expression de Walter Benjamin) ? Peut-on proposer une classification littéraire de ces tentatives pour rendre présente la parole ouvrière, pour donner à entendre la parole ouvrière ?**

Ne pas minorer la qualité des analyses et écrits des ouvriers lorsqu'ils se font les analystes de leur travail (cf. extraits)

## II. IDÉOLOGIE ET PRATIQUE DE LA TRANSFORMATION

A. Quelle valeur politique peut-on attribuer au travail sur la langue/le parler ouvrier accompli par Sue et Sand ?

a. La langue marqueur social et moral.

- La langue est perçue comme un marqueur social déterminant, au point d'empêcher toute communication. L'un des objectifs des romans socialistes est justement d'établir une communication entre ouvrier et bourgeois. Le problème de cette traduction (extrait 8) du langage ouvrier évoqué par George Sand, ses tentatives pour écrire une langue « simple » sous le pseudonyme du journalier Blaise Bonin, mettent en exergue la difficulté pour l'auteur de donner la parole au peuple comme elle souhaite le faire. Et, sans nul doute, cette difficulté témoigne de profonds malentendus et explique, au moins en partie, les terribles désillusions de 1848.

Sublimier l'ouvrier, terme pris dans le sens large du travailleur manuel quel que soit son domaine qui est celui des romans de Sand, invite à magnifier sa parole, son physique, et faire de son travail une tâche noble, décrite lorsqu'elle s'apparente à de l'art, à l'image du travail sur les boiseries d'un château effectué par Huguenin et ses collègues.

Cette magnification du travail est patente dans la poésie ouvrière. La difficulté de la tâche contribuant à construire des figures christiques, celle d'ouvriers transcendant la souffrance dans un élan commun. Il n'est d'ailleurs pas surprenant que cette poésie soit très chrétienne.

- Marqueur social, la langue est aussi un marqueur moral. Les évolutions linguistiques des personnages de Sue sont à ce propos probantes. Le peuple comprend l'argot des forçats, mais le bon ouvrier qui accomplit honnêtement son travail, quels que soient sa difficulté et son caractère répétitif et ingrat, ne le parle pas. Lorsque l'évolution morale d'un personnage est positive, il rejette l'argot, cette langue dégradante et marque d'immoralité dans laquelle il s'exprimait auparavant. L'argot est réservé aux personnages redoutables, qui ne sont pas encore « sauvés » ; l'ouvrier conscient de sa valeur ne parle plus argot.

b. Mais l'idée d'accéder à un autre statut en assimilant la culture dominante, et en accédant à l'écriture et à un parler correct, ne relève-t-elle pas d'une forme de naïveté ou d'illusion ? Adopter les codes linguistiques de la classe aisée suffirait-il à accomplir une transformation du statut social, à accéder à une forme de reconnaissance, à laquelle aspirent les ouvriers ?

Remarque : Ne peut-on penser qu'il y a une même vision idéaliste de la banlieue aujourd'hui ? On peut penser à la volonté de s'assimiler, de s'intégrer par l'école, de passer sciences-po.

C'est illusoire si on pose l'existence de déterminismes sociologiques forts, mais inversement, la prise de parole et le passage à l'écriture des ouvriers de l'époque 1830-1848 témoigne de la persistance de ce désir et de sa valeur politique.

c. L'idéalisation du travail ouvrier à travers celle du travail artisanal est-elle le signe d'une position politique réactionnaire ? La vision politique de Sand relève-t-elle d'une critique de l'industrialisation ? L'aliénation de l'ouvrier dans l'industrie exclut-elle que l'ouvrier puisse correspondre à l'ouvrier idéal qu'elle représente ? Oui sans doute, elle reste attachée à une image de l'ouvrier non aliéné - mais il ne s'agit pas d'une défense réactionnaire d'une autre époque du travail contre l'industrie ; travail artisanal et industriel coexistent. Avec Leroux, elle partage sans doute plutôt la conscience d'une importance de l'agriculture, d'une attention à la nature. Son revirement politique final semble montrer qu'elle « perd ses

illusions » avec le développement du travail industriel, et probablement avec la disparition d'une écriture et d'une prise de parole ouvrière.

B. L'idéologie utopique est-elle une fausse conscience, ou un rêve nécessaire ?

Les révolutions de 1830-1840 portaient vraiment le désir d'une révolution sociale et ouvrière et l'espoir d'une autre organisation du travail (moindre dans la révolution de 1789). On ne peut pas dissocier ces revendications des utopies et en particulier d'abord de l'utopie saint-simonienne dans sa forme de religion populaire, de l'idée de fraternité. Plus que d'une idée, il s'agit d'un sentiment, si l'on suit les analyses de Sand et de Leroux. S'agit-il d'une forme embryonnaire de « conscience de classe » ?

L'idée de fraternité relève-t-elle de l'idéologie au sens marxiste ? Autrement dit, s'agit-il d'une idée qui justifie illusoirement un engagement politique et masque le véritable moteur ou la véritable raison de l'action politique (l'intérêt bien compris) ?

On peut objecter que c'est la manière dont le travail est organisé, par le travailleur lui-même dans les tentatives d'association, qui lui permet d'accéder à une dignité humaine et qui fonde une véritable fraternité.

On pourrait dire : Dans les associations on distribue les instruments de production en même temps que les tâches. La propriété des instruments de production est la condition du travail coopératif, et le travail coopératif produit la conscience d'une interdépendance et d'une solidarité réelle des ouvriers.

Une première revendication de Jappeloup est la possession des instruments de production dont il a besoin pour son travail de charpentier.

Au contraire, on peut maintenir : (avec Sand et Leroux) que l'association est un idéal qui suppose un sentiment de fraternité/amour antérieur à l'établissement d'une république fraternelle. Cette question implique celle de la relation entre propriété et travail. Il n'y aurait pas d'abord le travail qui serait appropriation, et qui fonderait la propriété, puis le droit. La propriété (la possession) préalable des moyens de production, des instruments de travail, serait plutôt ce qui rend possible un travail non aliéné. Elle suppose un partage préalable, souvent fondé sur la violence dans la réalité, mais qui devrait, dans la perspective de l'association, se fonder sur un respect des capacités de chacun. Comment le fonder autrement que dans une donnée anthropologique (fragilité de l'homme, reconnaissance de ses semblables, etc.) ?

L'exemple de Jappeloup et des coopératives ouvrières est-il réaliste lorsqu'on passe à l'échelle des raffineries, des aciéries (plus encore des réseaux de communication mondiaux) etc. ?

C. Objection : actualité des utopies ?

L'association n'est pas une utopie au sens courant du terme (qui ne se réalise pas). Les associations se heurtent au marché national et mondial, mais elles fonctionnent. Le problème est qu'on a du mal à les coordonner, à les faire fructifier et à transformer la réalité politique dans son ensemble à partir d'expériences qui restent locales. Le problème tel qu'il se pose 48 semble inverse de celui qui est posé par E. Renault : il n'y a pas alors une politique démocratique qui se trouve confrontée à une gestion non démocratique des entreprises, mais des tentatives de gestion démocratique des entreprises, qui se heurtent à un Etat qui n'est pas encore une démocratie - seulement de façon provisoire une République.

Se pose aussi la question de l'impact de la mondialisation et du marché sur la possibilité d'une réorganisation du travail. C'est l'économie, dans sa dimension non plus domestique, ni étatique, mais mondiale qui devient une connaissance et une habileté nécessaire.

Mais la nécessité de construire un autre rapport à la nature (écologie) relativise le savoir purement économique, et conduit à réévaluer les expériences locales, repose la nécessité des associations, la possibilité et l'urgence de ces « utopies ».

Remarque : la réussite relative de ces transformations locales soulève la question d'une possibilité d'associations du même genre chez les professeurs, les employés. Et son corrélat : l'éducation est-elle nécessairement « nationale » et si elle l'est, quelle marge d'autonomie reste-t-il aux fonctionnaires, à quelle échelle ?

Question : à propos de Boussac et des réorganisations globales de la vie de l'ouvrier, pour libérer l'ouvrier du travail, on l'enferme dans son travail jour et nuit (on vit sur son lieu de travail, .... Toute la vie du travailleur doit être réorganisée pour organiser le travail. On retrouve clairement ce principe dans certaines associations réalisées en 1848 (extrait).

Le Phalanstère pose donc la question de sociétés de contrôle, c'est aussi le cas du familistère de Godin.

### III. REPENSER LA DIALECTIQUE MAÎTRISE SERVITUDE

#### A. Que devient la dialectique maîtrise servitude dans le travail industriel ?

Le contrat diabolique que le père propose au fils (dans *Le péché de Monsieur Antoine*) semble exclure toute forme de reconnaissance du travail (mais chez Hegel aussi, la reconnaissance s'effectue sur un autre plan, politique). Ici le maître travaille (c'est l'industriel) ; il n'a pas de rapport immédiat à la jouissance et son travail n'est pas non plus un désir réfréné, formateur. Pour l'industriel, le travail est un devoir, un sacrifice (pour transmettre un héritage dont on ne jouit pas), qui exige du fils un égal sacrifice.

L'industriel est-il un maître ? Il est perçu comme tel par les ouvriers-écrivains qui utilisent ce terme.

Travaille-t-il ? On peut au moins lui attribuer un travail d'organisation de l'entreprise, de gestion ; activité qui n'entre pas dans la catégorie « travail » chez Aristote si on la lie à la notion de *ponos*... mais le concept de travail est relativement récent et lié à la naissance du capitalisme (Vernant).

Peut-on dire que pour le maître le travail de gestion est aussi servitude ? Ne reste-t-il pas le maître hégélien ? Car il continue à penser qu'en accroissant son entreprise, il accroît son être. Mais le désir de puissance est lié à l'accumulation de l'argent, à l'augmentation du capital. Le désir de puissance serait le revers d'un sentiment d'impuissance. Il faudrait se référer à Simmel et à la philosophie de l'argent.

A l'inverse, dans le texte de Gauny consacré au travail à la tâche (extrait), le travail prend la relève du désir (un effort en passionne un autre) à condition qu'il soit délivré du regard du maître et du temps quantifié dans une journée de travail. Il y a probablement un autre rapport au travail que celui qui en fait un « désir réfréné ». La notion d'« effort » serait à développer pour parvenir à concevoir un rapport positif au travail, qui ne dépendrait pas de la reconnaissance par l'autre du travail comme valeur sociale et économique, mais serait corrélativement sentiment de sa propre dignité et capacité à la faire reconnaître.

Le conflit de génération : le rapport entre le père et le fils (et le conflit intergénérationnel qu'il implique) n'est-il pas la critique métaphorique d'un travail conçu comme relation verticale au profit d'une conception du travail fondée sur l'horizontalité, la fraternité entre les travailleurs (et non la paternité) ? Une manière de penser une autre forme d'individuation du travailleur/une autre forme d'organisation ou de contrat (qui ne soit pas guidé par l'appropriation). Y a-t-il dans ce texte une critique du patriarcat ?

Il est à noter que Engels, commentant le « socialisme utopique » de Fourier, affirme que le degré d'émancipation de la femme détermine le degré d'émancipation générale.

### IV. QUESTIONS SUR LA RHAPSODIE ET L'ART POST ROMANTIQUE, SUR L'INDUSTRIE CULTURELLE, LA CULTURE OUVRIÈRE

Peut-on dire que les analyses de Jankélévitch dans son livre sur la rhapsodie ont un caractère anti-adornien ? Les analyses de Jankélévitch ne s'arrêtent pas au moment romantique de la rhapsodie qu'il définit pourtant à partir du mouvement romantique : les œuvres d'Albeniz, Debussy, Ravel, Déodat de Severac s'inscrivent encore dans les principes de la rhapsodie. Jankélévitch ne parle pas ou peu du jazz ; on peut penser qu'il donne les moyens d'en saisir certains aspects. La question qui se pose avec la reproductibilité de la musique (enregistrements), la diffusion planétaire qu'elle permet, sa commercialisation est celle de la résistance possible de la musique à une industrie du divertissement. Dans certaines de ses formes le jazz lui est directement lié. Un des principes du jazz est l'improvisation à partir de « standards », tout comme la rhapsodie peut partir de clichés, de poncifs, de routines sonores - il n'y a pas d'improvisation sans ces habitus sonores. La liberté musicale se développe dans l'écoute des subtilités de la matière sonore en dénouant ces concrétions, ces « ritournelles » (Jankélévitch, p.215) etc. Et la musique, pour Jankélévitch, trouve « aussi son origine dans les bruits de fête ».

Cela fait-il du jazz un art qui permet de penser l'idée d'une culture populaire ? (ou est-ce un art « moyen » comme la photographie ?). Peut-on penser autrement l'idée d'un art populaire que comme une forme de contre-culture ?

Que deviennent les rêves des ouvriers à l'époque de la société marchande ? Rancière évoque le moment où les rêves des ouvriers se trouvent confrontés aux expositions universelles, aux grands magasins etc. C'est à ce moment que son analyse s'arrête, et de ce moment que partent vraiment les analyses de W. Benjamin.

Toutefois cette périodisation pose des difficultés. Il y a déjà dans *Les mystères de Paris*, dans le principe du feuilleton, une forme de marchandisation de l'art. Le romantisme pourrait être, par certains de ses

aspects, une première version de l'industrie culturelle, l'ancêtre des feuilletons télévisés et des séries. Dès lors, la critique que Marx propose de Sue peut être justifiée et reprise dans une perspective adornienne. Si l'art relève de l'idéologie, ce n'est pas seulement parce qu'il masque l'intérêt réel des ouvriers en leur faisant miroiter un idéal abstrait, mais parce qu'il leur offre l'illusion d'un art qui pourrait être populaire, tout en étant le produit de l'industrie. Voir Macherey. Marx voit principalement dans l'œuvre de Sue, l'effet d'une idéologie réactionnaire : une volonté de sauvetage qui implique une morale bourgeoise, cruelle en ce qu'elle impose aux créatures déchues le sentiment de leur indignité, et qui ne leur propose pour tout secours que des œuvres de charité (crédit mutuel). Il n'en demeure pas moins sensible à l'œuvre de fiction, comme le montrent d'autres lectures de la *Sainte Famille*, en ce qu'elle donne à ses personnages la vie et la force des hommes et des femmes réels. Mais n'est-ce pas là précisément une illusion d'art que dénoncera plus tard la Théorie Critique ? Kitsch, consommation — ou consolation prenant la place de la culture ?

Si l'œuvre de Sue se prête à cette critique, cela signifie-t-il que ses aspects idéologiques et mercantiles lui retirent toute valeur émancipatrice ? Cela implique-t-il que la littérature ouvrière se trouve elle-même prise au piège d'une illusion d'art et de culture ?

## Bibliographie

### ŒUVRES LITTÉRAIRES

Victor Hugo, *Les Derniers Jours d'un condamné*, Paris, 1829

Honoré de Balzac, *Lettres à l'étrangère*, t. 3, p. 301, lettre du 5 février 1844

George Sand, *Le Compagnon du Tour de France*, Paris, 1841

George Sand, Consuelo, *La Comtesse de Rudolstadt*, Paris, 1842

George Sand, *Le Meunier d'Angibault*, Paris, 1845

George Sand, *Le Pêché de monsieur Antoine*, 1845

George Sand, *La Mare au diable*, Paris, 1846

George Sand, *Histoire de ma vie*, Paris, 1854.

George Sand, *La ville noire*, Paris, 1861

Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, Paris, 1842-1843

### REVUES CONSULTÉES :

*Le Globe*, journal littéraire, puis philosophique et littéraire, fondé en septembre 1824 et dirigé par Pierre Leroux et Paul-François Dubois, considéré comme le principal organe du romantisme en France. En janvier 1831, racheté par les saint-simoniens, il devient *Le Globe*, journal de la doctrine de Saint-Simon. Il cesse de paraître le 20 avril 1832

*La Revue des Deux Mondes*, fondée en juillet 1829 par Prosper Mauroy et Pierre de Ségur-Dupeyron

*La revue des deux mondes*, « L'Allemagne depuis Luther », H Heine, 1834 [https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Allemagne\\_depuis\\_Luther](https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Allemagne_depuis_Luther)

*La revue de Paris*, revue littéraire, 1829-1834 fondée par Louis-Désiré Véron

Consultable sur Gallica

*Revue et Gazette musicale de Paris*, 11 février 1838, Franz Liszt, Lettre d'un bachelier es-musique septembre 1837

*La Ruche populaire* [Texte imprimé] : journal des ouvriers rédigé et publié par eux-mêmes

Paris : [s. n.], 1839-1849

Animée par Jules Vinçard, dit, Vinçard Aîné, saint-simonien, chansonnier

Consultable sur Gallica site BNF

*L'Atelier, Organe spécial de la classe laborieuse rédigé par des ouvriers exclusivement*,

journal fondé en septembre 1840 par des ouvriers se réclamant des idées de socialisme utopique et socialisme chrétien de Philippe Buchez

Consultable sur Gallica

*La revue indépendante*, fondée en 1841 par Pierre Leroux, George Sand et Louis Viardot, paraît jusqu'en 1848.

Consultable sur Gallica

*La Fraternité*, journal moral et politique, 1841-1843, fondé par Richard Lahautière

*La Fraternité de 1845*, « organe des intérêts du peuple, journal de réorganisation sociale et de politique générale » puis « organe du communisme » janvier 1845 à février 1848

*La revue sociale*, fondée en 1845 à Boussac par Pierre Leroux avec l'aide de George Sand, cesse de paraître en 1850

Leroux, Pierre. *Revue sociale ou solution pacifique du problème du prolétariat*. [s.l.], [s.n.], 1850.

Cote : FD 307.

[En ligne] Publié en ligne le 23 août 2011.

Disponible sur le web : <<https://premierssocialismes.edel.univ-poitiers.fr/document/fd307/viewer>>

*Bulletin de la République* n°3 du 17 mars 1848, extrait d'une « Lettre au peuple de George Sand. »

*Le Tocsin des travailleurs*

1<sup>re</sup> année, n° 1 (1 juin 1848) - n° 24 (24 juin 1848)

Voir aussi :

Samuel Hayat. « Les journaux rouges du “ printemps 1848 ”. Le Journal des travailleurs et Le Tocsin des travailleurs ». In *Quand les socialistes inventaient l'avenir (1825-1861)*, La Découverte, pp. 293-306

#### LITTÉRATURE OUVRIÈRE (HORS REVUES CITÉES)

Louis Gabriel Gauny, voir Jacques Rancière : *Le philosophe plébéien. Textes présentés et rassemblés par Jacques Rancière*, Paris, Maspero, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1983, 205 p. (ISBN 2-7071-1420-0) ; réédition revue, corrigée et augmentée, Paris, La Fabrique, 2017, 276 p. (ISBN 978-2-35872-159-2).

J.-P. Gilland, *Les Conteurs ouvriers*. Paris, 1849, préface de George Sand

J.-P. Gilland, *Revue anecdotique des associations ouvrières*, Paris, 1850

Savinien Lapointe, *Les Echos de la rue*, poésie complète (1863) catalogue BNF Gallica

Savinien Lapointe, *Une voix d'en bas. Poésies par ouvrier cordonnier*, Paris, Adolphe Blondeau, 1844, préface d'Eugène Sue.

Agricol Perdiguier, *Mémoires d'un compagnon*, Paris, 1914

Charles Poncy, Maçon de Toulon Marines - *Le chantier; Poésies*, 1844, préface de George Sand

Jules Vinçard, *Mémoires épisodiques d'un vieux chansonnier saint-simonien*, Paris, 1879

Pierre Vinçard, *Les Ouvriers de Paris*, Paris, 1851

Alphonse Viollet, *Les Poètes du peuple au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1846

Suzanne Voilquin, *Souvenirs d'une fille du peuple*, Paris, F. Maspéro, 1978

De nombreux textes littéraires, politiques sont également rassemblés dans

Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981, 451 p. (ISBN 2-213-00985-6) ; réédition avec un avant-propos modifié, Paris, Pluriel, 2012 (ISBN 978-2-8185-0296-9)

#### PIERRE LEROUX

P. Leroux, *De l'Humanité*, Paris, 1840

Bruno Viard, *Anthologie de Pierre Leroux inventeur du socialisme*, Le Bord de l'Eau, 2007

Vincent Peillon, *Pierre Leroux et le socialisme républicain : une tradition philosophique*, Le bord de l'eau, 2003

#### CRITIQUE MARXISTE

Marx et Engels, *La Sainte Famille*, édition électronique de l'uqac « les classiques des sciences sociales »

Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, édition électronique de l'uqac « les classiques des sciences sociales »

Marx, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, 1843 (1927), édition bilingue Aubier, présentation de F. Châtelet, trad. M. Simon, 1976

#### ETUDES LITTÉRAIRES ET ESTHÉTIQUES

*Dictionnaire de l'argot ou guide des gens du monde*, Paris, 1827

*La Littérature française, dynamique et histoire*, J-Y Tadié (dir.), Paris, 2007  
 Paul Bénichou, *Le temps des prophètes*, Doctrines de l'âge romantique, Gallimard, 1977  
 Claude Millet, *Le Romantisme*, Paris, 2007  
 Martine Reid, *George Sand*, Paris, 2013  
 Michelle Perrot, *George Sand à Nohant. Une maison d'artiste*. Paris, 2020  
*Les Mystères de Paris. Eugène Sue et ses lecteurs*, textes établis, annotés et présentés par Jean-Pierre Galvan, Paris, 1998  
 Jankélévitch, *La rhapsodie, verve et improvisation*, 1955

#### Articles

Martine Watrelot, « Le rabot et la plume. Le Compagnonnage littéraire au temps du romantisme populaire, Thèse de doctorat en littérature », *Revue d'histoire du XIXe siècle* n° 22, 2001.  
 Simone Vierende, « Le mythe du peuple sauveur chez George Sand », in *Peuple, mythe et histoire*. Simone Bernard-Griffiths and Alain Pessin, Toulouse, 1997  
 Claude Latta, « Du Berry au Limousin : George Sand, Pierre Leroux, Victor Borie, Grégoire Champseix, Pauline Roland et les autres... (1830-1851) » in Noëlle Dauphin (dir.), *George Sand*, Rennes, 2006  
 Judith Lyon-Caen, « Un Magistère social : Eugène Sue et le pouvoir de représenter » *La Découverte | « Le Mouvement Social »* 2008/3 n° 224  
 George Sand, *Questions politiques et sociales*, « Lettre d'un paysan de la vallée noire, octobre 1844 », Paris, 1879

#### ETUDES HISTORIQUES, SOCIOLOGIQUES

Michèle Riot-Sarcey, *Le procès de la liberté, Une histoire souterraine du XIXe siècle*, Paris, La Découverte, 2016  
 Michel Winock, *Les voix de la Liberté*, éditions du Seuil, 2001  
 Culture et religion, Europe XIXe, ouvrage collectif sous la direction de M. Rapoport, éd Atlande, coll. Clefs concours histoire contemporaine, 2002.  
 Claire Lemerrier. *Le rapport de travail en France au XIXe siècle : un rapport marchand ? L'Homme et la Société*, L'Harmattan, 2020, pp.71-93. ff10.3917/lhs.212.0071ff. fhal-02652200v2  
 Thiesse Anne-Marie. « L'éducation sociale d'un romancier » In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 32-33, avril/juin 1980.. pp. 51-63; doi : <https://doi.org/10.3406/arss.1980.2079> [https://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1980\\_num\\_32\\_1\\_2079](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1980_num_32_1_2079)  
 Régis Ouvrier-Bonnaz, « La libération de la main d'André Leroi-Gourhan », *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé* [En ligne], 16-3 | 2014, mis en ligne le 01 mai 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/pistes/3629>

## Exemplier

### I

#### Extrait 1.

Une grande agitation régnait alors en France. La monarchie et la république allaient jouer leur "va-tout" dans ce grand procès qu'on a nommé avec raison le procès-monstre, bien que, par une suite brutale de dénis de justice et de violations de la légalité, le pouvoir ait su l'empêcher d'atteindre aux proportions et aux conséquences qu'il pouvait et devait avoir.

Il n'était plus guère possible de rester neutre dans ce vaste débat qui n'avait plus le caractère des conspirations et des coups de main, mais bien celui d'une protestation générale où tous les esprits s'éveillaient pour se jeter dans un camp ou dans l'autre. La cause du procès (les événements de Lyon 1) avait eu un caractère plus socialiste et un but plus généralement senti que ceux qui les avaient précédés. Ici il ne s'était agi, du moins en apparence, que de changer la forme du gouvernement. Là-bas, le problème de l'organisation du travail avait été soulevé avec la question du salaire et pleinement compris. Le peuple, sollicité et un peu entraîné ailleurs par des chefs politiques, avait, à Lyon, entraîné ces mêmes chefs dans une lutte plus profonde et plus terrible.

1. En avril 1834 des insurrections avaient éclaté à Lyon et à Paris notamment. Le procès des chefs des insurgés eut lieu à Paris un an plus tard.

George Sand, *Histoire de ma vie*, 1859 - édition de référence LGT 2004, p. 735

#### A. Parler au peuple/lui donner la parole

#### Extrait 2.

En quittant le Berry, où j'avais vécu dans le cercle étroit de ces affections que l'on serait tenté de nommer égoïstes, tant elles donnent de contentement, je me rendis à Lyon et je me trouvai transporté au milieu de souffrances si horribles, d'une si cruelle détresse, que le sentiment de la justice se souleva au dedans de moi, et me causa une inexprimable douleur (...) Car, ô barbare dérision du sort! celui qui n'a pas un chevet où reposer sa tête, fabrique de ses mains les somptueuses tentures sous lesquelles s'endort la mollesse du riche ; celui qui n'a que des lambeaux pour couvrir sa nudité tisse les brocards d'or que revêtent les reines; et ces enfants à qui leurs mères ne sourient jamais, debout près du métier sur lequel elles se courbent, fixent un œil terne sur les arabesques et les fleurs qui naissent entre leurs doigts et vont servir de jouets aux enfants des grands de la terre. O dure loi de la fatalité sociale ! quand donc tes tables d'airain seront-elles brisées par l'ange delà colère ? O larmes ! ô soupirs ! ô gémissements du peuple ! quand donc aurez-vous comblé l'abîme qui nous sépare encore du règne de la justice ? (...)

Il faut que l'art rappelle au peuple les beaux dévouements, les héroïques résolutions, la fortitude, l'humanité de ses pareils ; il faut que la providence de Dieu lui soit de nouveau annoncée ; il faut que l'aube d'un jour meilleur lui soit montrée, afin qu'il se tienne prêt et que l'espérance fasse germer en lui de hautes vertus ; il faut surtout que la lumière descende de tous côtés dans son esprit, que les douces joies de l'art s'asseyent à son foyer, afin qu'il consigne, lui aussi, le prix de la vie, et ne soit jamais féroce dans ses vengeances, impitoyable dans ses arrêts.

Franz Liszt, « Lettre d'un bachelier es-musique -septembre 1837 », *Revue et Gazette musicale de Paris* 11 février 1838

#### Extrait 3.

C'est là [dans la littérature du peuple] que se retrempera la muse romantique, muse éminemment révolutionnaire, et qui, depuis son apparition dans les lettres, cherche sa voie et sa famille.

George Sand, *Le Compagnon du Tour de France (préface)*, le Livre de Poche, 2004, p 47.

#### Extrait 4.

Nous le répétons, rien ne nous paraît donc plus touchant, plus beau que de voir des hommes d'une intelligence, d'un talent aussi élevé que M. Savinien Lapointe, rester ouvriers comme leurs frères, vivre de leur vie de rude labeur, afin d'être toujours l'écho de leurs douleurs, de leurs vœux, de leurs

espérances, et, à défaut de représentation politique, créer ainsi une sorte de représentation poétique, à laquelle la puissance de leur voix donne autant de retentissement que d'importance.

Eugène Sue, préface à *Une voix d'en bas. Poésies par Savinien Lapointe, ouvrier cordonnier*, Paris, 1844

#### Extrait 5.

Le peuple est l'initiateur providentiel, fatal, nécessaire et prochain, aux principes d'égalité contre lesquels le vieux monde lutte encore. Lui seul est le dépositaire du feu sacré qui doit réchauffer et renouveler, par la conviction et l'enthousiasme, cette société malade et mourante d'inégalité. Le peuple est virtuellement, depuis la naissance des sociétés, le Messie promis aux nations. C'est lui qui accomplit et doit continuer l'œuvre du Christ, cette voix du ciel descendue dans le sein d'un prolétaire, ce Verbe divin qui sortit de l'atelier d'un pauvre charpentier pour éclairer le monde et prophétiser le royaume des cieux, c'est-à-dire le règne de la fraternité parmi les hommes. (...) Pour ne parler ici que de poésie, la France avait déjà remarqué les vers du boulanger de Nîmes, du perruquier d'Agen, du menuisier de Fontainebleau, du tisserand de Lisy-sur-Ourcq, du calicotier de Rouen, du cordonnier de Paris, de la couturière de Dijon. Le jeune maçon de Toulon ne déparera pas, j'espère, cette intéressante pléiade. Ce sont là des signes précurseurs et infaillibles d'une émancipation politique prochaine, contre laquelle de prétendus hommes d'Etat rodiront vainement leurs petits bras. (...) Vous, jeune maçon, qui, en prenant aux classes lettrées ce qu'elles ont, et plus qu'elles n'ont, dans leur langage et dans leurs idées de choisi et d'élevé, continuez pourtant à chanter l'avenir, le progrès, le peuple, la fraternité, l'amour, la pureté des cieux, la beauté de la nature, la poésie et la noblesse du travail ; vous qui trouvez dans les fatigues et les dangers de votre métier d'artisan, dans l'amour de votre jeune femme, et dans la charité fraternelle de vos compagnons de travail et de pauvreté, vos plus belles, vos plus saintes inspirations, vous n'êtes pas corrompu, vous ne pouvez pas vous corrompre. Portez donc toujours bien haut cette tête que Dieu a bénie, et gardez toujours aussi pur ce cœur qu'il a choisi pour un des sanctuaires de ses futurs oracles. Vos frères, les nobles puritains de la vertu plébéienne, ne vous accuseront pas ; ils vous pardonneront de soigner avec amour la forme heureuse dans laquelle vous manifestez votre vie intime et brûlante. Ils seront d'autant plus fiers de vous, que vous serez plus fiers de votre mission, et que vous la ferez respecter davantage.

Préface de George Sand, *Le chantier Poésies de Charles Poncy, Maçon de Toulon Marines*, 1844

#### Extrait 6.

Bon et grand Peuple,  
 (...) Doux comme la force, ô peuple ! que tu es fort, puisque tu es si bon ! Tu es le meilleur des amis, et ceux qui ont eu le bonheur de te préférer à toute affection privée, de mettre en toi leur confiance, de te sacrifier, quand il l'a fallu, leurs plus intimes affections, leurs plus chers intérêts, exposé leur amour-propre à d'amères railleries ; ceux qui ont prié pour toi et souffert avec toi, ceux-là sont bien récompensés, aujourd'hui qu'ils peuvent être fiers de toi, et voir ta vertu proclamée enfin à la face du ciel. Venez tous, morts illustres, maîtres et martyrs vénérés, venez voir ce qui se passe maintenant sur la terre ; viens le premier, ô Christ ! roi des victimes, et, à ta suite, le long et sanglant cortège de ceux qui ont vécu du souffle de ton esprit et qui ont péri dans les supplices pour avoir aimé ton peuple ! Venez, venez en foule, et que votre esprit soit parmi nous.

Ce peuple intelligent, qu'on a volontairement et criminellement privé de la connaissance de sa propre histoire, ignore beaucoup de vos noms, et a méconnu peut-être plus d'une fois vos œuvres. Mais il lui faudra bien peu de temps pour tout savoir, car il est jeune ; et, pour illuminer son esprit, il ne faut que quelques paroles de vérité recueillies par son cœur.

*Bulletin de la République*, extrait d'une lettre au peuple de George Sand, n°3 du 17 mars 1848

### B. Une médiation nécessaire

#### Extrait 7.

##### *Blaise Bonnin, un avatar de George Sand*

On dit par chez nous, messieurs, que vous faites paraître un journal qui a nom *l'Éclaireur*, pour éclairer le monde du pays sur bien des affaires qui jusqu'à présent n'ont pas été claires du tout, surtout pour nous, bonnes gens, qui savons tout au plus lire et écrire, et pour bien d'autres encore qui n'en savent même pas

si long. Je me suis laissé dire que vous permettriez bien au dernier villageois de vous donner avis de ses peines et de ses idées (c'est tout un par le temps qui court), et que, si nous avions quelque chose à réclamer, vous nous aideriez bravement à le faire assavoir à, au moins, dix lieues à la ronde. C'est pour ça, messieurs, que je mets la main à la plume, vous priant de m'excuser si je ne sais pas bien tourner un écrit, et si je dis, faute de savoir, quelque chose que la loi défend de penser. (...) »

*Les difficultés auxquelles sont confrontées les journaliers sont énumérées.*

Voyons maintenant notre salaire : 20 sous par jour en été, 10 sous en hiver. Supprimez les dimanches et fêtes chômées, les temps de glace où l'on ne peut travailler la terre ; si nous arrivons à 200 francs par an, je défie bien que nous dépassions d'un écu ; dira-t-on que c'est assez et que nous pouvons exister ? Il faudrait supposer pour ça que nous n'aurons pas de dettes, et pourtant, si nous n'entrons pas en ménage avec un mobilier, il faut s'endetter pour l'acheter ; — que nous ne serons jamais malades, et la santé continuelle n'est jamais arrivée à aucun homme, que je sache. Soyez arrêté seulement une semaine, vous voilà endetté. Soyez arrêté trois mois, vous voilà ruiné. Soyez arrêté un an, vous voilà perdu. Soyez estropié, vous voilà mort. » Octobre 1844

George Sand, *Questions politiques et sociales*, « Lettre d'un paysan de la vallée noire, écrite sous la dictée de Blaise Bonnin, octobre 1844 », Paris, 1879

#### **Extrait 8.**

##### ***Transmettre la parole du peuple***

Critique impartial (lecteur bienveillant, comme nous le disions jadis), sois indulgent pour le traducteur impuissant qui te transmet la parole de l'ouvrier. Cet homme ne parle pas la même langue que toi, et le narrateur qui lui sert d'interprète est forcé d'altérer la beauté abrupte, le tour original et l'abondance poétique de son texte, pour te communiquer ses pensées. Peut-être accuseras-tu ce pâle intermédiaire de prêter à ses héros des sentiments et des idées qu'ils ne peuvent avoir. À ce reproche, il n'a qu'un mot à répondre : informe-toi. Quitte les sommets où la muse littéraire se tient depuis si longtemps isolée de la grande masse du genre humain. Descends dans ces régions où la poésie comique puise si largement pour le théâtre et la caricature ; daigne envisager la face sérieuse de ce peuple pensif et profondément inspiré que tu crois encore inculte et grossier : tu y verras plus d'un Pierre Huguenin à l'heure qu'il est. Regarde, regarde, je t'en conjure, et ne prononce pas sur lui l'arrêt injuste qui le condamne à végéter dans l'ignorance et la férocité. Connais ses défauts et ses vices, car il en a, et je ne te les farderai point ; mais connais aussi ses grandeurs et ses vertus : et tu te sentiras, à son contact, plus naïf et plus généreux que tu ne l'as été depuis longtemps.

*Le Compagnon du Tour de France*, le Livre de Poche, 2004, pp. 154-155

#### **Extrait 9.**

##### ***Chant de la menuiserie qu'entonne Pierre Huguenin en se mettant au travail, réécriture d'un poème cité dans le livre du compagnonnage :***

Notre art a puisé sa richesse  
 Dans les temples de l'Eternel.  
 Il a pris son droit de noblesse  
 En posant son sceau sur l'autel.

*Le Compagnon du tour de France*, le Livre de Poche, 2004, p. 274

##### ***Chanson originelle :***

Cet art étale sa richesse  
 Dans les temples de l'Eternel.  
 Il les décore avec noblesse,  
 Il l'embellit jusqu'à l'autel.

Agricol Perdiguier, *Le livre du Compagnonnage*, 1840

***La question de l'argot dans Les Mystères de Paris d'Eugène Sue***

*Le roman a été publié entre le 19 juin 1842 et le 15 octobre 1843 dans Le Journal des Débats sous forme de feuilleton.*

*Il raconte les aventures du prince Rodolphe, aventurier philanthrope dans les bas-fonds de Paris et permet aussi d'évoquer la condition de la classe ouvrière dans les années 1840, à travers notamment la figure de l'ouvrier Morel, de la jeune Rigolette et de quelques autres.*

**Extrait 10.**

*Le prince Rodolphe : mesures prises pour déambuler dans les bas quartiers.*

Grâce à Dieu, Flatman, le Bertrand de l'Allemagne, vous a appris l'escrime ; Crabb de Ramsgate vous a appris à boxer ; Lacour de Paris vous a enseigné la canne, le chausson et l'argot, puisque cela vous était nécessaire pour vos excursions aventureuses. `

*Les Mystères de Paris, Gallimard, ligaran, 2015 T1, p. 97*

**Extrait 11.**

*La conversion d'un ancien forçat, le Chourineur*

L'homme en bourgeron, s'arrêtant brusquement devant une de ces créatures, silencieuse et triste, la saisit par le bras et lui dit : – Bonsoir, la Goualeuse. Celle-ci recula en disant d'une voix craintive : – Bonsoir, Chourineur. Ne me faites pas de mal... Cet homme, forçat libéré, avait été ainsi surnommé au bagne. – Puisque te voilà – dit cet homme – tu vas me payer l'eau d'aff, ou je te fais danser sans violons ! – ajouta-t-il en riant d'un gros rire. – Mon Dieu, je n'ai pas d'argent – répondit la Goualeuse en tremblant ; car cet homme inspirait une grande terreur dans le quartier. – Si ta filoche est à jeun, l'ogresse du tapis-franc te fera crédit sur ta bonne mine. – Elle ne voudra pas... je lui dois déjà le loyer des vêtements que je porte... – Ah ! tu raisones ? – s'écria le Chourineur en s'élançant à la poursuite de la Goualeuse, qui se réfugia dans une allée noire comme la nuit. – Bon ! je te tiens ! – ajouta le bandit au bout de quelques instants.

*Les Mystères de Paris, Gallimard, Ligaran 2015, T1, p. 7*

**Extrait 12.**

Oui, oui, monsieur Rodolphe – ajouta-t-il d'un air triste. – Il m'est encore revenu deux choses... car depuis que je vous connais et que vous m'avez dit ces deux mots : Tu as encore du CŒUR et de l'HONNEUR, c'est étonnant comme je réfléchis... C'est tout de même drôle que deux mots, deux seuls mots produisent ça. Mais, au fait, semez deux petits grains de blé de rien du tout dans la terre, et il poussera de grands épis. Cette comparaison juste, presque poétique, frappa Rodolphe. En effet, deux mots... mais deux mots magiques pour les cœurs qui les comprennent, avaient presque subitement développé dans cette nature énergique les généreux instincts qui existaient en germe.

*Les Mystères de Paris, La Bibliothèque électronique du Québec Collection À tous les vents Volume 357 : version 3.0 T2 p. 170*

**Extrait 13.**

*Rigolette la jeune ouvrière rend hommage au couple d'ouvrier qui l'a prise en charge à la mort de sa mère.*

Le dimanche, le lundi, quelquefois le mardi, ils faisaient, comme ils disaient, la noce, et ils m'emmenaient toujours avec eux... Papa Créto était très bon ouvrier : quand il voulait travailler, il gagnait ce qu'il lui plaisait ; sa femme aussi. Dès qu'ils avaient de quoi, faire le dimanche et le lundi et vivre au courant tant bien que mal, ils étaient contents. (...) Tant qu'il y avait de l'argent, on noçait ; quand il n'y en avait pas, on dînait en détrempe, comme disait papa Créto à cause de son état. – Et l'avenir, il n'y songeait pas ? – Ah bien, oui ! l'avenir pour nous, c'était le dimanche et le lundi ; l'été nous les passions aux barrières ; l'hiver, dans le faubourg.

*Les Mystères de Paris, Gallimard, ligaran 2015 T1 pp. 482 - 483*

**Extrait 14.**

*Mme Pipelet, la concierge, décrit la condition de vie de l'ouvrier Morel et de sa famille*

Cinq enfants en bas-âge, la mère au lit, presque mourante, la grand-mère idiote ; et pour nourrir tout ça, un homme qui ne mange pas du pain tout son soûl en trimant comme un nègre, car c'est un fameux ouvrier ! ... Trois heures de sommeil sur vingt-quatre, voilà tout ce qu'il prend, et encore quel sommeil !... Quand on est réveillé par des enfants qui crient : « Du pain ! » par une femme malade qui gémit sur sa paille... ou par la vieille idiote, qui se met quelquefois à rugir comme une louve... de faim aussi... car elle n'a pas plus de raison qu'une bête... Quand elle a par trop envie de manger... on l'entend des escaliers... elle hurle... – Ah ! c'est affreux ! – s'écria Rodolphe ; – et personne ne les secourt ? – Dame ! monsieur... on fait ce qu'on peut entre pauvres gens. Depuis que le commandant me donne ses 12 francs par mois pour faire son ménage, je mets le pot au feu une fois la semaine, et ces malheureux d'en haut ont du bouillon.

Les Mystères de Paris, Gallimard, ligaran 2015 T1, pp. 219-220

#### Extrait 15.

*Commentaires de Sue :*

Ce qui est triste, sordide et ténébreux, ce sont les bouges où, comme Morel le lapidaire, tant de pauvres et honnêtes ouvriers languissent épuisés, forcés d'abandonner leur grabat à leur femme infirme et de laisser avec un impuissant désespoir leurs enfants hâves, affamés, grelotter de froid dans leur paille infecte. Même contraste entre la physionomie de l'habitant de ces deux demeures. Incessamment préoccupé des besoins de sa famille, auxquels il suffit à peine au jour le jour, voyant une folle concurrence amoindrir son salaire, l'artisan laborieux sera chagrin, abattu, l'heure du repos ne sonnera pas pour lui, une sorte de lassitude somnolente interrompra son travail exagéré. Puis, au réveil de ce douloureux assoupissement, il se retrouvera face à face avec les mêmes pensées accablantes sur le présent, avec les mêmes inquiétudes pour le lendemain.

Les Mystères de Paris, La Bibliothèque électronique du Québec Collection À tous les vents Volume 357 : version 3.0 T2, p. 687

#### Extrait 16.

*Les problèmes de vocabulaire du peuple, sa volonté d'apprendre :*

– (...) madame la duchesse veut surtout que le pavillon soit aussi confortable que possible ; c'est pour ça que je vous ai priée devenir. Nous deux Clara nous nous sommes tuées à chercher ce que voulait dire confortable, et nous n'avons pu y parvenir... Clara a cependant été en pension à Villiers-le-Bel, et a remporté je ne sais combien de prix d'histoire et de géographie... eh bien ! c'est égal, elle n'est pas plus avancée que moi au sujet de ce mot baroque : il faut que ce soit un mot de la cour ou du grand monde... Mais c'est égal, vous concevez combien c'est embarrassant : madame la duchesse veut surtout que le pavillon soit confortable, elle souligne le mot, elle le répète deux fois, et nous ne savons pas ce que cela veut dire !

Les Mystères de Paris, Gallimard, Ligaran 2015 T 1, p. 371

### C. L'idéalisation de l'ouvrier et la célébration du travail

#### Extrait 17.

MON PROFIL.

Je suis un inconnu, sans fortune et sans gloire,  
Assez peu désireux de vivre dans l'histoire;  
Libre dans mon chemin comme l'oiseau dans l'air.  
Pauvre, sans avenir, sans haine, sans envie,  
Ouvrant, à qui le veut, le livre de ma vie,  
Du sort jaloux je méprise l'éclair.

Par mon sang, j'appartiens à la puissante race  
Qui travaille sans pain et se bat sans cuirasse;  
Qui, plus fier qu'un roi, porte le tablier...

Dans les murs dévorants de l'usine effrayante,  
 Sur l'étagère ou bien à l'enclume bruyante,  
 Use ses jours sans les humilier.

Savinien Lapointe, *Les Echos de la rue*, poésie complète (1863) catalogue BNF Gallica

### Extrait 18.

#### AUX OUVRIERS MAÇONS, LE JOUR DE NOTRE FÊTE PATRONALE : L'ASCENSION.

Que nous sommes heureux d'être ouvriers, mes frères !  
 Qu'il est beau de remplir, pour narguer les misères,  
 Des épargnes du mois, le budget fraternel,  
 Comme l'abeille emplit la ruche de son miel !  
 Oh ! ce fruit du travail est un trésor sublime !  
 Lorsque la mort choisit l'un de nous pour victime,  
 Lorsque la maladie attache sur son lit  
 Le père exténué qui râle et qui pâlit,  
 La faim, l'horrible faim aux prunelles hagardes,  
 Monstre qui veille au seuil de toutes les mansardes,  
 O frères, ne viens pas, dans ses bras étouffants,  
 Étreindre notre épouse et tuer nos enfants.  
 Cet or est toujours là pour sauver nos familles,  
 Pour vêtir l'orphelin, pour que nos jeunes filles  
 N'aillent pas, pour du pain, vendre au riche effronté  
 Le calme de leurs jours et leur virginité.  
 Que nous sommes heureux d'être ouvriers ! La vie  
 A pour nous des douceurs que plus d'un prince envie.  
 Le matin, sur les toits, avec les gais oiseaux,  
 Nous chantons le soleil qui sort du sein des eaux,  
 Qui, submergeant ces toits d'une mer de lumière,  
 Change en corniches d'or leurs corniches de pierre,  
 Et semble réchauffer, de ses rayons bénis,  
 La tuile, frêle égide où s'abritent les nids.  
 Nous guettons les beautés dont l'âme et la fenêtre  
 Semblent s'épanouir au jour qui vient de naître ;  
 Et, de l'aube à la nuit, l'aile de nos refrains  
 Emporte, dans son vol, nos maux et nos chagrins.  
 Célébrons, bénissons le jour qui nous éclaire,  
 Car le Christ le choisit pour s'enfuir de la terre,  
 Pour aller, dans le ciel, offrir au Tout- Puissant  
 Le cœur du genre humain, qu'il lava de son sang.  
 Nous, nous l'avons choisi parce que nos échelles  
 Nous rapprochent aussi des voûtes éternelles,  
 Parce que, sur nos ponts aux façades pendus,  
 Nous semblons des oiseaux dans l'espace perdus.  
 Réponse à des invitations  
 Lorsque sous vos plafonds, comme un nouveau soleil,  
 S'allument les flambeaux, moi, brisé de sommeil,  
 Je sens s'alourdir mes paupières.  
 De mes veilles bientôt mon travail souffrirait.  
 Partager vos plaisirs, mes amis, ce serait  
 Insulter aux maux de mes frères.  
 Et puis tel d'entre vous remarquerait tout bas  
 Qu'une trace de plâtre accompagne mes pas,

Que je suis plus poudreux qu'une toiture ancienne,  
 Que l'habit de la veste abhorre le contact,  
 Qu'on me regarde et rit, que je manque de tact,  
 Et partant, que ma place est trop près de la sienne.  
 L'ouvrier doit rester au rang où Dieu l'a mis.  
 N'allez pas augurer de ce refus, amis,  
 Que seul et triste j'aime à vivre.  
 La tristesse et l'exil sont deux hideux cancers  
 Qui du poète, plein de sublimes concerts,  
 Dévorent la vie et le livre !

#### LE RICHE.

Nous jointions le saillant d'une vieille toiture ;  
 Il passait sous nos pieds, dans sa belle voiture ;  
 C'était un blanc jeune homme, un riche désœuvré.  
 Il avait épuisé tous les plaisirs du monde,  
 Et par les gais refrains dont notre voix abonde,  
 Son pauvre cœur était navré.

Notre joie irrita tellement son envie,  
 Qu'il vint nous demander, un jour, pourquoi la vie  
 L'abreuvait de dégoûts, d'ennuis à chaque pas,  
 Tandis qu'elle coulait, pour nous, pleine et légère.  
 Nous lui criâmes tous, du haut de l'étagère :  
 « C'est que lu ne travailles pas ! »

Charles Poncy, *Le chantier Poésies de Charles Poncy, Maçon de Toulon Marines- 1844*

#### Extrait 19.

##### ***Noblesse du travail-art***

Quand je travaille chez mes amis du village, chez M. Antoine, chez le curé, chez le maire, ou chez de pauvres gueux comme moi, ils me disent : "Fais comme tu voudras, invente ça toi-même, mon vieux ! suis ton idée, ça sera un peu plus long, mais ça sera bien !" Et c'est alors que je travaille avec plaisir, oui ! avec tant de plaisir, que je ne compte pas les heures, et que j'y mets une partie des nuits. Ça me fatigue, ça me donne la fièvre, ça me tue quelquefois ! mais j'aime cela, vois-tu, mon garçon, comme d'autres aiment le vin. C'est mon amusement, à moi... Ah ! riez et moquez-vous, monsieur Cardonnet ; eh bien, votre ricanement m'offense, et vous ne m'aurez pas, non, vous ne m'aurez pas, quand même les gendarmes seraient là, et qu'il irait de la guillotine. Me vendre à vous corps et âme.

*Le Pêché de Monsieur Antoine*, <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Sand-Antoine.pdf>, p. 330

L'homme est né pour travailler toujours, mais conformément à ses aptitudes, et dans la mesure du plaisir qu'il y trouve ! Ah ! que ne suis-je un habile charpentier ! avec quelle joie n'irais-je pas travailler avec Jean Jappeloup, et au profit d'un homme si sage et si désintéressé !

*Le Pêché de Monsieur Antoine*, <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Sand-Antoine.pdf>, p. 331

#### Extrait 20.

##### ***Amaury, ouvrier à l'âme d'artiste refait les boiseries du château.***

Il y a là-dedans, une naïveté de sentiment qui vaut mieux que l'art ; et un artiste de profession n'aurait jamais compris le style comme cet ouvrier l'a fait. Il aurait voulu corriger, embellir. Ce qui est une qualité principale, l'absence de savoir, lui aurait paru un défaut. Il aurait tourmenté et maniéré ce bois, sans en tirer cette forme simple, vraie et pleine de grâce dans sa gaucherie.

(conformité au modèle initial du 15e) *Le Compagnon du tour de France*, le Livre de Poche, 2004, p.295-296

**Extrait 21.*****Solidarité des travailleurs***

Des essais d'associations ouvrières ont été cependant tentés dans la portion la plus instruite, la plus morale, la plus patiente du peuple industriel des grandes villes. Les gouvernements éclairés, quelle que soit leur devise, protégeront toujours ces associations, parce qu'elles offrent un asile à la pensée véritablement sociale et religieuse de l'avenir.

Notice de G Sand édition DE 1880 CALMAN-Levy *Le Pêché de monsieur Antoine*.

***Organisation des travailleurs-Compagnonnage*****Extrait 22.*****Conditions de travail à la ferme modèle de Rodolphe***

On les payait largement, on rendait leur sort très heureux, très enviable : aussi, entrer comme métayer à la ferme de Bouqueval était le but de tous les bons laboureurs de la contrée : salubre ambition qui entretenait parmi eux une émulation d'autant plus louable qu'elle tournait au profit des maîtres qu'ils servaient : car on ne pouvait se présenter pour obtenir une des places vacantes à la métairie qu'avec l'appui des plus excellents antécédents... Rodolphe créait ainsi sur une très petite échelle une sorte de ferme-modèle, non seulement destinée à l'amélioration des bestiaux et des procédés aratoires, mais surtout à l'amélioration des hommes et il atteignait ce but en intéressant les hommes à être probes, actifs, intelligents. »

*Les Mystères de Paris*, Gallimard, Ligan 2015 T1, p. 329

**Extrait 23.**

Après avoir terminé les apprêts du souper et posé sur la table un broc de vin destiné à accompagner le dessert, la cuisinière de la ferme alla sonner la cloche. À ce joyeux appel, laboureurs, valets de ferme, laitières, filles de basse-cour, au nombre de douze ou quinze, entrèrent gaiement dans la cuisine. Les hommes avaient l'air mâle et ouvert ; les femmes étaient avenantes et robustes, les jeunes filles alertes et gaies ; toutes ces physionomies placides respiraient la bonne humeur, la quiétude et le contentement de soi ; ils s'apprétaient avec une sensualité naïve à faire honneur à ce repas bien gagné par les rudes labeurs de la journée. Le haut de la table fut occupé par un vieux laboureur à cheveux blancs, au visage loyal, au regard franc et hardi, à la bouche un peu moqueuse ; véritable type du paysan de bon sens, de ces esprits fermes et droits, nets et lucides, rustiques et malins, qui sentent leur vieux Gaulois d'une lieue. Le père Châtelain (ainsi se nommait ce Nestor) n'ayant pas quitté la ferme depuis son enfance, était alors employé comme maître laboureur. Lorsque Rodolphe acheta la métairie, le vieux serviteur lui fût justement recommandé ; il le garda et l'investit, sous les ordres de madame Georges, d'une sorte de surintendance des travaux de culture. Le père Châtelain exerçait sur ce personnel de la ferme une haute influence due à son âge, à son savoir, à son expérience. Tous les paysans se placèrent. Après avoir dit le Benedicite à haute voix, le père Châtelain, suivant un vieil et saint usage, traça ; une croix sur un des pains avec la pointe de son couteau, et en coupa un morceau représentant la part de la Vierge ou la part du pauvre ; il versa ensuite un verre de vin sous la même invocation, et plaça le tout sur une assiette qui fut pieusement placée au milieu de la table.

*Les Mystères de Paris*, Gallimard, Ligan 2015 T1 p. 329-330

**Extrait 24.**

– Eh bien ! c'est tous les jours comme ça : bon travail et bon repas, bonne conscience et bon lit ; en quatre mots. Voilà notre vie ; nous sommes sept cultivateurs ici, et sans nous vanter nous faisons autant de besogne que quatorze, mais aussi on nous paye comme quatorze. Aux simples laboureurs, cent cinquante écus par an ; aux laitières et aux filles de ferme... soixante écus ! et à partager entre nous un dixième des produits de la ferme... Dame ! vous comprenez que nous ne laissons pas la terre un brin se reposer, car la pauvre vieille nourricière, tant plus elle produit, tant plus nous avons. – Votre maître ne doit guère s'enrichir en vous avantageant de la sorte – dit le Maître d'école. – Notre maître ?... Oh ! ça n'est pas un maître comme les autres. Il a une manière de s'enrichir qui n'est qu'à lui. – Que voulez-vous dire ? – demanda l'aveugle, qui désirait engager la conversation pour échapper aux noires pensées qui le

poursuivaient ; – votre maître est donc bien extraordinaire ? – Extraordinaire en tout, mon brave homme ; mais, tenez, le hasard vous a amené ici, puisque ce village est éloigné de tout grand chemin. Vous n’y reviendrez sans doute jamais ; vous ne le quitterez pas du moins sans savoir ce que c’est que notre maître et ce qu’il fait de cette ferme (...)

*Les Mystères de Paris*, Gallimard, ligaran 2015 T1, p. 338

#### **Extrait 25.**

Je suis très riche, c’est bien ; mais comme ça ne me fait pas dîner deux fois... si je faisais dîner tous ceux qui ne dînent pas du tout, et dîner mieux de braves gens qui ne mangent pas à leur faim ? Ma foi, ça me va ; vite à l’œuvre ! » Et notre maître s’est mis à l’œuvre. Il a acheté cette ferme, qui alors n’avait pas un grand faire-valoir, et n’employait guère plus de deux charrues ; je sais cela, je suis né ici. Notre maître a augmenté les terres, vous saurez tout à l’heure pourquoi... À la tête de la ferme il a mis une digne femme, aussi respectable que malheureuse... c’est toujours comme ça qu’il choisit... et il lui a dit : « Cette maison sera comme la maison du bon Dieu, ouverte aux bons, fermée aux méchants ; on en chassera les mendiants paresseux, mais on y donnera toujours l’aumône du travail à ceux qui ont bon courage ; cette aumône-là, loin d’humilier qui la reçoit, profite à qui la donne : et le riche qui ne la fait pas est un mauvais riche...

*Les Mystères de Paris*, Gallimard, ligaran 2015 T1, p. 338-339

#### **Extrait 26.**

Son plan bien arrêté, notre maître a fait savoir dans les environs qu’il lui fallait six laboureurs et autant de femmes ou filles de ferme ; mais il voulut choisir ce monde-là parmi les meilleurs sujets du pays, d’après les renseignements qu’il ferait prendre chez les maires, chez les curés ou ailleurs. On devait être payé comme nous le sommes, c’est-à-dire comme des princes, nourri mieux que des bourgeois, et partager entre tous les travailleurs un dixième des produits de la récolte ; on resterait deux ans à la ferme, pour faire ensuite place à d’autres laboureurs choisis aux mêmes conditions ; après cinq ans révolus, on pourrait se représenter s’il y avait des vacances... Aussi, depuis la fondation de la ferme, laboureurs et journaliers se disent dans les environs : Soyons actifs, honnêtes, laborieux, faisons-nous remarquer par notre bonne conduite, et nous pourrons un jour avoir une des places de la ferme de Bouqueval ; là, nous vivrons comme eh paradis durant deux ans ; nous nous perfectionnerons dans notre état ; nous emporterons un bon pécule, et par là-dessus, en sortant d’ici, c’est à qui voudra nous engager, puisque pour entrer ici, il faut un brevet d’excellent sujet.

*Les Mystères de Paris*, Gallimard, ligaran 2015 T1 p 345

#### **Extrait 27.**

##### ***Le compagnonnage selon Huguenin***

Nous travaillerons de toutes nos forces pour ne pas mourir de faim, et nous trouverons encore moyen de nous secourir les uns les autres. Nous conserverons entre ouvriers notre compagnonnage, malgré ses abus et ses excès, parce que son principe est plus beau que celui de votre Charbonnerie. Il tend à rétablir l’égalité parmi nous, tandis que le vôtre tend à maintenir l’inégalité sur la terre. »

*Le Compagnon du Tour de France*, le Livre de Poche, 2004, p. 147

#### **Extrait 28.**

##### ***Penser de nouvelles organisations du travail***

Je voudrais qu’on ne fit travailler personne pour soi, mais en travaillant chacun pour tous, on travaille pour Dieu et pour soi-même par contre-coup.

- Et comment cela pourrait-il se faire ?

-Ce serait trop long à vous expliquer, et je craindrais de le faire mal. En attendant que l’avenir que je conçois se réalise, je regarde comme un très grand malheur d’être riche et, pour ma part, je suis fort soulagée de ne l’être plus.

-C’est singulier, dit Rose ; celui qui est riche peut cependant faire du bien à ceux qui ne le sont pas, et c’est là le plus grand bonheur !

-Une personne bien intentionnée peut faire si peu de bien, même en donnant tout ce qu'elle possède, et alors elle est si tôt réduite à l'impuissance ! (...) Vous voyez qu'avec nos bonnes intentions, nous autres qui ne savons pas comment la société pourrait apporter remède à de telles alternatives nous ne pouvons rien, sinon préférer pour nous-mêmes la médiocrité à la richesse et le travail à l'oisiveté. C'est un pas vers la vertu, mais quel pauvre mérite nous avons là, et combien peu il apporte remède aux misères sans nombre qui frappent nos yeux et contristent nos cœurs !

Le Meunier D'Angibault, LGF, 1985, p. 164- 165

#### Extrait 29.

Et, un jour, sur quelque lande déserte et nue transformée par mes soins, j'aurais fondé une colonie d'hommes libres, vivant en frères et m'aimant comme un frère.

Le Pêché de monsieur Antoine , <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Sand-Antoine.pdf> p. 285

#### Extrait 30.

La tâche terminée, Lémor, le front baigné de sueur et le visage animé, se sentit plus souple de corps et plus fort de volonté qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Les longues rêveries qui dévoraient sa jeunesse firent place à cette sorte de bien-être physique et moral que la Providence a attaché à l'accomplissement du travail de l'homme quand le but en est bien senti et la fatigue mesurée à ses forces. « Ami, s'écria-t-il, le travail est beau et saint par lui-même ; vous aviez raison de le dire en commençant ! Dieu l'impose et le bénit. Il m'a semblé doux de travailler pour nourrir ma maîtresse ; oh ! qu'il serait plus doux encore de travailler en même temps pour alimenter la vie d'une famille d'égaux et de frères ! Quand chacun travaillera pour tous et tous pour chacun, que la fatigue sera légère, que la vie sera belle !

Le Meunier d'Angibault, LGF , 1985, pp. 289-290

#### Extrait 31.

##### *Communisme*

(...) associons tous nos travailleurs à tous nos bénéficiaires, que notre grande fortune ne soit pas votre propriété et mon héritage, mais la richesse de quiconque nous aura aidés suivant ses moyens et ses forces à la fonder ; que le manœuvre qui apporte sa pierre soit mis à même de connaître autant de jouissances matérielles que vous qui apportez votre génie ; qu'il puisse, lui aussi, habiter une belle maison, respirer un air pur, se nourrir d'aliments sains, se reposer après la fatigue, et donner l'éducation à ses enfants ; que notre récompense ne soit pas dans le vain luxe dont nous pouvons nous entourer, vous et moi, mais dans la joie d'avoir fait des heureux, je comprendrai cette ambition et j'en serai dévoré.

Le Pêché de monsieur Antoine, <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Sand-Antoine.pdf> p. 296

#### Extrait 32.

« (...) nous professons les mêmes principes, c'est que nous sommes tous les deux communistes. » –

Le Pêché de monsieur Antoine, <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Sand-Antoine.pdf> p. 381

#### Extrait 33.

*Fin du Pêché de monsieur Antoine. Fondation d'une commune.*

En vain l'orage passera sur les générations qui naissent ou vont naître ; en vain l'erreur et le mensonge travailleront pour perpétuer le désordre affreux que certains esprits appellent aujourd'hui, par dérision, apparemment, l'ordre social ; en vain l'iniquité combattrà dans le monde : la vérité éternelle aura son jour ici-bas. Et si mon ombre peut revenir, dans quelques siècles, visiter ce vaste héritage et se glisser sous les arbres antiques que ma main a plantés, elle y verra des hommes libres, heureux, égaux, unis, c'est-à-dire justes et sages ! Ces ombrages où j'ai promené tant d'ennuis et de douleurs, où j'ai fui avec épouvante la présence des hommes d'aujourd'hui, abriteront alors, ainsi que les voûtes d'un temple sublime, une nombreuse famille prosternée pour prier et bénir l'auteur de la nature et le père des hommes ! Ceci sera le jardin de la commune, c'est-à-dire aussi son gynécée, sa salle de fête et de banquet, son théâtre et son église : car, ne me parlez pas des étroits espaces où la pierre et le ciment parquent les hommes et la pensée : ne me parlez pas de vos riches colonnades et de vos parvis superbes, en comparaison de cette

architecture naturelle dont le Créateur suprême fait les frais ! J'ai mis dans les arbres et dans les fleurs, dans les ruisseaux, dans les rochers et dans les prairies toute la poésie de mes pensées. N'ôtez pas au vieux planteur son illusion, si c'en est une ! Il en est encore à cet adage que Dieu est dans tout, et que la nature est son temple.

*Le Pêché de monsieur Antoine*, <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Sand-Antoine.pdf> p. 858-859

***Les Mystères de Paris, un roman qui tourne au plaidoyer :***

**Extrait 34.**

*Amélioration de la condition de vie ouvrière :*

Dieu donne à tous des organes impérieux, des appétits énergiques, le désir du bien-être ; c'est à la société d'équilibrer et de satisfaire ces besoins. L'homme qui n'a en partage que force, bon vouloir et santé, a droit, souverainement droit, à un labeur justement rétribué, qui lui assure non le superflu, mais le nécessaire, mais le moyen de rester sain et robuste, actif et laborieux... partant, honnête et bon, parce que sa condition sera heureuse. Les sinistres régions de la misère et de l'ignorance sont peuplées d'êtres morbides, aux cœurs flétris. Assainissez ces cloaques, répandez-y l'instruction, l'attrait du travail, d'équitables salaires, de justes récompenses, et aussitôt ces visages maladifs, ces âmes étiolées renaîtront au bien, qui est la santé, la vie de l'âme.

*Les Mystères de Paris*, La Bibliothèque électronique du Québec Collection À tous les vents Volume 357 : version 3.0 T2 pp. 692- 693

**Extrait 35.**

*La punition du notaire véreux Ferrand : l'établissement avec sa fortune d'œuvres de charité :*

ÉTABLISSEMENT DE LA BANQUE DES TRAVAILLEURS SANS OUVRAGE et Mont de piété Gratuit.

Préambule : « Aïmons-nous les uns les autres, a dit le Christ. Ces divines paroles contiennent le germe de tous devoirs, de toutes vertus, de toutes charités. Elles ont inspiré l'humble fondateur de cette institution. »

*Les Mystères de Paris*, La Bibliothèque électronique du Québec Collection À tous les vents Volume 357 : version 3.0 T2 p 1054

**Extrait 36.**

*Les ouvriers sans travail se retrouvent place de Grève/mesures sociales :*

Car il n'y a pas ici, comme à Londres, un établissement charitable (1) où un étranger sans ressource trouve au moins pour une nuit un toit, un lit et un morceau de pain... Car les ouvriers qui vont en Grève chercher du travail et attendre les embauchements n'ont pas même pour se garantir des intempéries des saisons un hangar pareil à celui qui, dans les marchés, abrite le bétail en vente (2). Pourtant la Grève est la Bourse des travailleurs sans ouvrage, et dans cette Bourse-là il ne se fait que d'honnêtes transactions, car elles n'ont pour fin que d'obtenir un rude labeur et un salaire insuffisant dont l'artisan paye un pain bien amer...(.)

Notes de l'auteur :

(1) M. le comte d'Orsay, qui continue à cette noble et digne œuvre son patronage aussi généreux qu'éclairé.

(2) Nous connaissons l'activité, le zèle de M. le préfet de la Seine et de M. le préfet de police, leur excellent vouloir pour les classes pauvres et ouvrières. Espérons que cette réclamation parviendra jusqu'à eux, et que leur initiative auprès du conseil municipal fera cesser un tel état de choses. La dépense serait minime et le bienfait serait grand. Il en serait de même pour les prêts gratuits faits par le Mont-de-Piété, lorsque la somme empruntée serait au-dessous de 3 ou 4 fr., je suppose. Ne devrait-on pas aussi, répétons-le, abaisser le taux exorbitant de l'intérêt ? Comment la ville de Paris, si puissamment riche, ne fait-elle pas jouir les classes pauvres des avantages que leur offrent, ainsi que je l'ai dit, beaucoup de villes du nord et du midi de la France, en prêtant soit gratuitement, soit à 3 ou 4 pour cent d'intérêt ? (Voir

l'excellent ouvrage de M. Blaise, sur la Statistique et l'Organisation de Mont-du-Piété, ouvrage rempli de faits curieux, d'appréciations sincères, éloquentes et élevées.)

*Les Mystères de Paris*, La Bibliothèque électronique du Québec Collection À tous les vents Volume 357 : version 3.0  
T2 p 1336- 1337

## II

### Extrait 37.

C'est « une fort jolie grisette ». Eugène Sue lui a prêté le caractère charmant, humain de la grisette parisienne. Seulement, par dévotion pour la bourgeoisie et sous l'effet de sa propre exaltation, il lui a fallu idéaliser moralement la grisette. Il lui a fallu émousser ce qui fait la pointe de sa vie et de son caractère, à savoir son irrespect du mariage formel, ses rapports naïfs avec l'étudiant ou l'ouvrier. C'est précisément par ces rapports qu'elle offre un contraste vraiment humain avec l'épouse hypocrite, mesquine et égoïste du bourgeois, avec tout le milieu bourgeois, c'est-à-dire avec tout le milieu officiel.

Marx, *La Sainte Famille*.

### A. Une poétique du travail ?

#### EUGÈNE SUE, DU DANDY LÉGITIMISTE À L'INTELLECTUEL SOCIALISTE

(source : l'éducation sociale d'un romancier, le cas d'Eugène Sue, Anne Marie Thiesse)

### Extrait 38.

*420 lettres déposées par ses lecteurs dont on trouve trace dans le déroulé des Mystères*

Ce début annonce au lecteur qu'il doit assister à de sinistres scènes ; s'il y consent, il pénétrera dans des régions horribles, inconnues ; des types hideux, effrayants, fourmilleront dans ces cloaques impurs comme les reptiles dans les marais. [...]

Les barbares dont nous parlons sont au milieu de nous ; nous pouvons les coudoyer en nous aventurant dans les repaires où ils vivent, où ils se rassemblent pour concerter le meurtre, le vol, pour se partager enfin les dépouilles de leurs victimes.

Ces hommes ont des mœurs à eux, des femmes à eux, un langage à eux, langage mystérieux, rempli d'images funestes, de métaphores dégouttantes de sang. [...]

Eugène Sue, *Les mystères de Paris*

### Extrait 39.

*Encore dandy, fréquentant les salons, E. Sue imagine son roman comme une plongée dans l'immoralité, dans la barbarie.*

*Ces lignes où Sue expose le projet d'un ouvrage qu'il n'a jamais rédigé :*

Il m'a paru d'un salubre enseignement de démontrer par mon propre exemple, une nouvelle preuve de cette singulière et progressive évolution de l'âme et de la pensée, grâce à laquelle, cédant à l'unique et irrésistible attraction du juste, du bien, du vrai, l'on peut parcourir l'immense distance qui sépare deux pôles radicalement opposés : en d'autres termes, comment appartenant à l'opinion «légitimiste et catholique» en 1830, j'ai eu l'honneur insigne, en 1850, d'être le candidat du 'conclave républicain-socialiste.

Avant-propos d'*Une page de l'histoire de mes livres*, 2ème édition, Turin, 1857

### Extrait 40.

*Il se transforme par son écriture, interpellé par ses lecteurs et embrasse les idées socialistes (sous l'impulsion notamment de courriers de disciples de Fourier, Proudhon et Saint-Simon)*

(...) Maintenant, quelques mots sur la scène précédente. Malheureusement, il faut l'avouer, l'indignation du misérable frère de Jeanne Dupont avait été légitime... Oui... en disant que la loi était trop chère pour les pauvres il disait vrai. Plaider devant les tribunaux civils entraîne des frais énormes et inaccessibles aux artisans, qui vivent à grand' peine d'un salaire insuffisant. (...) Lorsque des gens sont trop pauvres pour pouvoir invoquer le bénéfice d'une loi éminemment préservatrice et tutélaire, la société ne devrait-elle pas, à ses frais, en assurer l'application, par respect pour l'honneur et pour le repos des familles ?

*Les Mystères de Paris*, p. 698

**Extrait 41.**

*Exemple de l'engagement social qui se dégage de son roman, le recours à la loi.*

Notre unique espoir est d'appeler l'attention des penseurs et des gens de bien sur de grandes misères sociales, dont on peut déplorer, mais non contester, la réalité. (...) Cet ouvrage, que nous reconnaissons sans difficulté pour un livre mauvais au point de vue de l'art, mais que nous maintenons n'être pas un mauvais livre au point de vue moral, cet ouvrage, disons-nous, n'aurait-il eu dans sa carrière éphémère que le dernier résultat dont nous avons parlé (certaines personnes ont été convaincues de la nécessité de la charité), que nous serions très-fier, très-honoré de notre œuvre. Quelle plus glorieuse récompense pour nous que la bénédiction de quelques pauvres familles qui auront dû un peu de bien-être aux pensées que nous aurons soulevées !

*Les Mystères de Paris*, p. 424

**Extrait 42.**

*Le roman n'est plus seulement divertissant mais politique. Il fait encore ici appel à la charité individuelle qui se muera en examen systématique des causes de la misère sociale et en force de proposition.*

Jusqu'à présent, les faits que vous racontez, que malheureusement vous n'inventez pas ne se trouvaient que dans des ouvrages sérieux, et n'étaient connus que d'un petit nombre. J'espère, Monsieur, que grâce à l'intérêt de votre roman, vous serez lu par beaucoup, et que vous formerez l'opinion sur les causes et les désordres dont nous (souffrons ?), et que vous contribuerez à donner une bonne direction aux moyens de prévenir ces malheurs.

Lettre datée du 22 mars 1843, signée Mérieux -médecin à l'attention d'E. Sue.

Par vous l'ouvrier traite enfin avec les potentats du monde ! Par vous, le Peuple est libre ! Et fort dans sa réclamation !...

*Lettre collective des rédacteurs de la Ruche Populaire à Eugène Sue.*

**GEORGE SAND : CONSTRUIRE DES PERSONNAGES**

*George Sand n'adopte jamais dans ses romans le parler populaire des ouvriers. Son engagement dans des théories socialistes, principalement celles de Fourier et surtout Leroux, se lit dans ses personnages qui incarnent les forces en présence dans la société du XIXe.*

**Extrait 43.**

*L'ouvrier (le travail sculpte le corps)*

Pierre Huguenin, le fils du maître menuisier, était le plus beau garçon qu'il y eût à vingt lieues à la ronde. Ses traits avaient la noblesse et la régularité de la statuaire ; il était grand et bien fait de sa personne ; ses pieds, ses mains et sa tête étaient fort petits, ce qui est remarquable chez un homme du peuple, et ce qui est très compatible avec une grande force musculaire dans les belles races ; enfin ses grands yeux bleus ombragés de cils noirs et le coloris délicat de ses joues donnaient une expression douce et pensive à cette tête qui n'eût pas été indigne du ciseau de Michel-Ange. Le père Huguenin, qui, lui-même, était un superbe vieillard, et qui ne manquait pas de bon sens, ne s'était pas toujours douté de la haute intelligence et de la beauté idéale de son fils. Il voyait en lui un garçon bien bâti, laborieux, rangé, un bon aide en un mot ; mais quoiqu'il eût été un réformateur dans son temps, il n'était nullement épris des jeunes idées libérales, et il trouvait que Pierre donnait beaucoup trop dans l'amour des nouveautés.

George Sand, *Le compagnon du tour de France*, p. 11

**Extrait 44.**

Les yeux de la marquise se portèrent alternativement du Corinthien à l'Ami-du-trait, ne sachant lequel était le plus beau de celui qui ressemblait au chasseur antique avec son air mâle et sa force élégante, ou de l'autre qui rappelait le jeune Raphaël avec sa grâce pensive, sa pâleur et ses longs cheveux.

Le vieux comte, qui avait le goût et le sens du beau, fut frappé aussi du noble trio de têtes grecques que complétait le père Huguenin avec son large front, sa chevelure argentée, les lignes accusées de son profil et son œil plein de feu.

- On dit que le peuple n'est pas beau en France, dit-il à sa petite fille en étendant sa béquille comme s'il lui eût fait remarquer un tableau. Voilà pourtant des échantillons de belle race.
- C'est vrai, répondit Yseult en regardant le vieillard et les deux jeunes gens avec le même calme que s'ils eussent été là en peinture

G. Sand, *Le compagnon du tour de France*, p115-116

*G. Sand construit l'image d'un ouvrier rêvé, tant dans la beauté du corps que dans sa gestuelle. Être aux prises avec la matière, effectuer un travail manuel n'est pas qu'un travail sur le réel, mais sur l'homme lui-même. Peut-on y voir un écho de la pensée rousseauiste, transposée dans le monde ouvrier plutôt que dans la nature ?*

#### LE GESTE OUVRIER (LA RÉPÉTITION DU GESTE ALIÉNANT ET LE GESTE CRÉATEUR)

##### Extrait 45.

Il faut bien dire aussi que le Corinthien n'était pas sans avoir ressenti plus d'une fois déjà les chatouillements de l'ambition. Il avait trop de talent pour n'être pas un peu sensible à la gloire ; et si, dans un mouvement d'enthousiasme généreux, il revenait aux idées évangéliques dont l'avait nourri la pieuse Savinienne, bientôt après les séductions de l'art et de la renommée reprenaient leur empire naturel sur cette âme d'artiste et d'enfant, candide, ardente, et mobile comme les nuages légers d'un beau ciel au matin.

George Sand, *le compagnon du tour de France*, p. 91

##### Extrait 46.

*Il y a chez Sand une candeur de l'ouvrier, une innocence ou une naïveté qui l'exonère des vices de la bourgeoisie comme l'envie ou la vénalité. L'ambition reste pure, naturelle reconnaissance du talent.*

– Je vous demande pardon si je vous ai fait venir, dit le comte ; mais je suis trop vieux et trop goutteux pour me déplacer. J'ai vu ce matin que la réparation des boiseries allait fort vite, et je voudrais savoir de vous si vous croyez pouvoir vous charger d'y mettre les ornements de sculpture.

– Ce n'est pas ma partie, répondit Pierre ; mais avec l'aide de mon compagnon, à qui j'ai vu exécuter des ornements très délicats et très difficiles, je crois pouvoir copier fidèlement ceux dont il est question.

– Ainsi vous voudrez bien vous en charger ? dit le comte. Mon intention était d'abord de faire venir des sculpteurs en bois ; mais d'après ce que vous m'avez dit ce matin, et sur ce que j'ai vu de votre travail, l'idée m'est venue de vous confier aussi la sculpture. C'est pourquoi j'ai voulu vous voir seul, afin de ne pas blesser votre compagnon au cas où, dans votre conscience, vous jugeriez cet ouvrage au-dessus de ses forces.

– Je crois que vous serez content de lui, monsieur le comte. Mais je dois vous dire d'avance que ce travail prendra beaucoup de temps ; car aucun de nos apprentis ne pourrait nous y aider.

G. Sand, *le compagnon du tour de France*, pp.120-121

##### Extrait 47.

*Le travail ouvrier se pare de tous les talents, « l'ami-du-trait », l'artiste. L'ouvrier déborde sa condition.*

– Ah ! mon ami, s'écria-t-il, que la destinée est bonne d'envoyer cette diversion à ma tristesse ! Je n'ai pas eu la force de te dire mon admiration pour cette belle boiserie, et l'effet qu'elle a produit sur moi la première fois que je l'ai regardée. Voilà qu'enfin je vais pouvoir dire à mon tour : Et moi aussi je suis artiste ! Je vais faire de la sculpture, je vais créer des êtres, je vais donner la vie ! et mon imagination, qui faisait mon supplice, va faire ma joie et ma puissance !

Le délire du Corinthien causa quelque surprise à son ami. Pierre ne connaissait pas encore toute l'exaltation de cette jeune tête, qui avait dévoré bien des livres et caressé bien des songes dorés dans ses voyages. Il l'embrassa avec une admiration mêlée d'attendrissement, et l'engagea à se calmer pour prendre un peu de repos. Mais le Corinthien ne put dormir, et il était levé avant le jour. Il ne songea point à déjeuner ; et, quand son ami arriva à l'atelier, il le trouva occupé à sculpter une figure.

George Sand, *le compagnon du tour de France*, p. 124-125

**Extrait 48.**

À la fois geste et outil, organisés en chaîne par une véritable syntaxe qui donne aux séries opératoires à la fois leur fixité et leur souplesse

Leroi-Gourhan, *La libération de la main*, 1964, p. 164

### B. Transfiguration vertueuse et ingénuité ouvrière.

**Extrait 49.**

Marie (désormais nous donnerons ce nom à la Goualeuse), grâce aux soins de Mme Georges, n'était plus reconnaissable. Un joli bonnet rond à la paysanne et deux épais bandeaux de cheveux blonds encadraient la figure virginale de la jeune fille. Un ample fichu de mousseline blanche se croisait sur son sein et disparaissait à demi sous la haute bavette carrée d'un petit tablier de taffetas changeant, dont les reflets bleus et roses miroitaient sur le fond sombre d'une robe carmélite qui semblait avoir été faite pour Marie. Sa physionomie était profondément recueillie ; certaines félicités jettent l'âme dans une ineffable tristesse, dans une sainte mélancolie.

Rodolphe ne fut pas surpris de la gravité de Marie, il s'y attendait. Joyeuse et babillarde, il aurait eu d'elle une idée moins élevée. Avec un tact parfait, il ne lui fit pas le moindre compliment sur sa beauté, qui brillait pourtant ainsi du plus pur éclat. Rodolphe sentait qu'il y avait quelque chose de solennel, d'auguste, dans cette espèce de rédemption d'une âme arrachée au vice.

On voyait sur les traits sérieux et résignés de Mme Georges la trace de longues souffrances, de profonds chagrins ; elle regardait Marie avec une mansuétude, une compassion presque maternelle, tant la grâce et la douceur de cette jeune fille étaient sympathiques.

—Voilà mon enfant... qui vient vous remercier de vos bontés, monsieur Rodolphe, dit Mme Georges en présentant Marie à Rodolphe.

À ces mots de «mon enfant», la Goualeuse tourna lentement ses grands yeux vers sa protectrice et la contempla pendant quelques moments avec une expression de reconnaissance inexprimable.

Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*

**Extrait 50.**

Cet artisan, restant si malheureux et si probe auprès de ce trésor, ne représente-t-il pas l'immense et formidable majorité des hommes qui, voués à jamais aux privations, mais paisibles, laborieux, résignés, voient chaque jour sans haine et sans envie amère resplendir à leurs yeux la magnificence des riches ! N'est-il pas enfin que noble, consolant, de songer que ce n'est pas la force, que ce n'est pas la terreur, mais le bon sens moral qui seul contient ce redoutable océan populaire, dont le débordement pourrait engloutir la société tout entière, se jouant de ses lois, de sa puissance comme la mer en furie se joue des digues et des remparts ! Ne sympathise-t-on pas alors de toutes les forces de son âme et de son esprit avec ces généreuses intelligences, qui demandent un peu de place au soleil pour tant d'infortune, tant de courage, tant de résignation !

*Les Mystères de Paris*, p. 288

*Bien que dépeints initialement comme des barbares, les ouvriers, artisans, hommes et femmes du peuple sont finalement dépositaires de toutes les vertus, découvertes par la souffrance, plus authentiques que tout apprentissage bourgeois.*

**Extrait 51.**

– Amaury ! s'écria-t-il, d'une voix étouffée, en saisissant le bras de son compagnon, tu voulais savoir de quoi je souffre ; je te l'ai dit, et il me semble que tu dois me comprendre. Je ne suis ni un fou ni un rêveur, ni un ambitieux, ni un traître ; mais j'aime les hommes de ma race, et je suis malheureux parce qu'ils se haïssent.

À cause de cette candeur qui réside au fond des âmes incultes, la parole de Pierre Huguenin rencontrait peu d'obstacles dans les bons esprits de sa trempe, et celui de son ami le Corinthien ne se révolta point dans une âcre discussion. Il l'écouta longtemps en silence ; puis il lui dit en lui serrant la main : – Pierre,

Pierre, tu en sais plus long que moi sur tout cela, et je ne trouve rien à te répondre. Je me sens triste avec toi, et ne sais aucun remède à notre mal.

George Sand, *Le compagnon du tour de France*, p. 64

*L'ingénuité, l'ignorance tient lieu ici de norme du beau, du vrai et du vertueux.*

#### V. INSTRUCTION, INVENTION, AVENTURE : UN TRAVAIL RÉDIMÉ

##### Extrait 52.

Il voyait bien qu'il y avait des théories plus sûres et plus promptes que la routine patiente suivie par son père et par les anciens du pays. Un compagnon tailleur de pierres, qui avait passé dans le village, lui avait fait entrevoir les avantages de la science en exécutant devant lui, sur un mur, des dessins qui simplifiaient extraordinairement la pratique lente et monotone de son travail. Dès ce moment, il avait résolu d'étudier le trait, c'est-à-dire le dessin linéaire applicable à l'architecture, à la charpenterie et à la menuiserie. Il avait donc demandé à son père la permission et les moyens de faire son tour de France. Mais il avait rencontré un grand obstacle dans le mépris que le père Huguenin professait pour la théorie. Il lui avait fallu presque une année de persévérance pour vaincre l'obstination du vieux praticien. Le père Huguenin avait aussi la plus mauvaise opinion des initiations mystérieuses du compagnonnage. Il prétendait que toutes ces sociétés secrètes d'ouvriers réunis sous différents noms en Devoirs n'étaient que des associations de bandits ou de charlatans qui, sous prétexte d'en apprendre plus long que les autres, allaient consumer les plus belles années de la jeunesse à battre le pavé des villes, à remplir les cabarets de leurs cris fanatiques, et à couvrir de leur sang versé pour de sottes questions de préséance la poussière des chemins.

G. Sand, *Le compagnon du tour de France*, p. 12

##### Extrait 53.

Enfin, Pierre revint par une belle journée de printemps. C'était trois semaines avant la visite et la communication de M. Lerebours. Le père Huguenin, un peu vieilli, un peu cassé, bien las de travailler sans relâche, et surtout attristé d'être toujours en lutte dans son atelier avec des apprentis grossiers ou indociles, mais trop fier pour se plaindre, et affectant un enjouement qui était souvent loin de son âme, vit entrer chez lui un beau jeune homme, qu'il ne connaissait pas. Pierre avait grandi de toute la tête ; son port était noble et assuré ; son teint clair et pur, que le soleil n'avait pu ternir, était rehaussé par une légère barbe noire. Il était vêtu en ouvrier, mais avec une propreté scrupuleuse, et portait sur ses larges épaules un sac de peau de sanglier bien rebondi qui annonçait un beau trousseau de hardes. [...]

Depuis trois semaines que l'enfant prodigue était rentré dans les habitudes paisibles du toit paternel, le vieux menuisier sentait une douce joie mêlée de quelques bouffées de chagrin et d'inquiétude. Il voyait bien que Pierre était sage dans sa conduite, sensé dans ses paroles, assidu au travail. Mais avait-il acquis cette supériorité de talent dont il avait nourri le désir ambitieux avant son départ ? Le père Huguenin souhaitait ardemment qu'il en fût ainsi ; et pourtant, par suite d'une contradiction qui est naturelle à l'homme et surtout à l'artiste, il craignait de trouver son fils plus savant que lui. D'abord, il s'était attendu à le voir étaler sa science, trancher du maître avec ses élèves, – 15 – bouleverser son atelier et l'engager d'un ton doctoral à troquer tous ses antiques et fidèles outils contre des outils de fabrique nouvelle et d'un usage inconnu à ses vieilles mains. Mais les choses se passèrent tout autrement ; Pierre ne dit pas un mot relatif à ses études, et lorsque son père fit mine de l'interroger, il éluda toute question en disant qu'il avait fait de son mieux pour apprendre, et qu'il ferait de son mieux pour pratiquer ; puis, il se mit à la besogne le jour même de son arrivée et prit les ordres de son père comme un simple compagnon. Il se garda bien de critiquer le travail des apprentis et laissa la direction suprême de l'atelier à qui de droit. Le père Huguenin, qui s'était préparé à une lutte désespérée, se sentit fort à l'aise ; et triomphant dans son esprit, il se contenta de murmurer entre ses dents à plusieurs reprises que le monde n'était pas si changé qu'on voulait bien le dire, que les anciennes coutumes seraient toujours les meilleures, et qu'il fallait bien le reconnaître, même après s'être flatté de tout réformer. Pierre feignit de ne pas entendre ; il poursuivit sa tâche, et le père fut forcé de déclarer qu'elle était faite avec une exactitude sans reproche et une rapidité extraordinaire.

- Ce que j’aime, lui disait-il de temps en temps, c’est que tu as appris à travailler vite et que l’ouvrage n’en est pas moins soigné.
- Si vous êtes content, tout va bien, répondait Pierre.

G. Sand, *Le compagnon du tour de France*, p.15

#### Extrait 54.

*Le père Huguenin travaille selon la tradition, avec amour du métier mais sans passion ; il effectue son labeur quotidien pour subvenir aux besoins essentiels sans fantaisie (mais avec talent). Son fils se détache du besoin par désir de connaissance et par l’étude, embrassant les différentes dimensions de son art, aussi bien techniques que sociales et politiques.*

*En quête de statut – prendre la place, organiser le travail, la fierté ouvrière*

Ce qui conserve dans les provinces l’importance du compagnonnage, c’est l’instruction, l’ardeur belliqueuse, l’esprit d’association et l’habitude d’organisation régulière infusée à une masse de jeunes gens qu’y jettent un caractère entreprenant, l’amour du progrès, le besoin d’échapper à l’isolement, à l’ignorance et à la misère. Les uns y sont poussés par le despotisme grossier de la famille qui les opprimait et les exploitait ; les autres, par l’absence de famille et de premier capital. Une position perdue, un amour contrarié, un sentiment d’orgueil légitime, et par-dessus tout le besoin de voir, de respirer et de vivre, y poussent chaque année l’élite d’une ardente jeunesse. Le tour de France, c’est la phase poétique, c’est le pèlerinage aventureux, la chevalerie errante de l’artisan. Celui qui ne possède ni maison ni patrimoine s’en va sur les chemins chercher une patrie, sous l’égide d’une famille adoptive qui ne l’abandonne ni durant la vie ni après la mort. Celui même qui aspire à une position honorable et sûre dans son pays veut, tout au moins, dépenser la vigueur de ses belles années, et connaître les enivres de la vie active. Il faudra qu’il revienne au bercail, et qu’il accepte la condition laborieuse et sédentaire de ses proches. Peut-être, dans le cours de cette future existence, ne retrouvera-t-il plus une année, une saison, une semaine de liberté. Eh bien ! il faut qu’il en finisse avec cette vague inquiétude qui le sollicite ; il faut qu’il voyage. Il reprendra plus tard la lime ou le marteau de ses pères ; mais il aura des souvenirs et des impressions, il aura vu le monde, il pourra dire à ses amis et à ses enfants combien la patrie est belle et grande : il aura fait son tour de France. Je crois que cette digression était nécessaire à l’intelligence de mon récit. Maintenant, beaux lecteurs, et vous, bons compagnons, permettez-moi de courir après mes héros, qui ne se sont pas arrêtés ainsi que moi sur la chaussée de la Loire.

George Sand, *Le compagnon du Tour de France*, pp. 67-68

#### Extrait 55.

Il parla aussi des dépenses qu’on allait faire pour ce concours. On allait priver de travail un certain nombre de concurrents. Il faudrait les soutenir pendant ce temps, et les indemniser ensuite sur le fonds commun. Il faudrait aussi nourrir et payer, pendant les cinq ou six mois que durerait la confection du chef-d’œuvre, les gardiens préposés à la claustration des concurrents. C’étaient là des dépenses qui endetteraient certainement la société pour plusieurs années. Pierre prouva ses assertions par des chiffres.

Il s’abandonna aux sentiments et aux idées qui depuis longtemps fermentaient dans son cœur, en leur démontrant le tort moral que de semblables luttes causaient de part et d’autre aux sociétés. – N’est-ce pas, leur dit-il, une grande injustice que nous commettons, lorsque nous disons à des hommes laborieux et nécessaires comme nous : Cette ville ne saurait nous contenir tous, et nous faire vivre au gré de notre orgueil ou de notre ambition ; tirons-la au sort, ou bien essayons nos forces ; que les plus habiles l’emportent, et que les vaincus s’en aillent pieds nus sur la route pénible de la vie, chercher un coin stérile où notre orgueil dédaigne de les poursuivre ? Direz-vous que la terre est assez grande, et qu’il y a partout du travail ? Oui, il y a partout de l’espace et des ressources pour les hommes qui s’entraident. Il n’y en a pas, non, l’univers n’est pas assez grand pour des hommes qui veulent s’isoler ou se disperser en petits groupes haineux et jaloux. Il leur conseilla de tenter, au lieu d’une épreuve douteuse, une paix honorable. Les Dévorants, las de querelles, commençaient à s’adoucir. Il serait peut-être plus facile qu’on ne pensait de les amener à reconnaître le droit des Enfants de Salomon. Pourquoi, si ces derniers étaient capables d’écouter la raison, de comprendre la justice, les Dévorants ne le seraient-ils pas aussi ? N’étaient-ils donc pas des hommes ? et, au risque de n’être pas écouté, ne devait-on pas essayer de les ramener à des sentiments humains, plutôt que d’envenimer leur haine par un défi d’amour-propre ? Enfin ne serait-on

pas encore à temps de reprendre la décision du concours, s'il venait à être bien démontré que c'était le seul moyen d'éviter de nouveaux combats ? Mais que ne fallait-il pas entreprendre avant d'abandonner les chances de paix et d'alliance !

Lorsqu'il cessa de parler, il se fit un long silence. [...]

Mais peu à peu les passions contenues reprirent l'essor. Leur règne n'était pas encore près de finir ; et le peuple des travailleurs n'avait gardé du grand principe d'égalité fraternelle proclamé par la révolution française, qu'une devise au lieu d'une foi, quelques mots glorieux, profonds, mais déjà aussi mystérieux pour lui que les rites du compagnonnage. Les murmures succédèrent bientôt à la muette adhésion de quelques-uns, à la stupeur profonde du grand nombre ; et ceux dont le cœur avait tressailli involontairement rougirent tout aussitôt d'avoir senti cette émotion ou de l'avoir laissée paraître.

George Sand *Le compagnon du tour de France*, pp. 84-85

#### Extrait 56.

*Ce n'est pas par une intervention extérieure, venue d'en haut que l'ouvrier gagnera sa liberté, mais par lui-même, par son travail et l'idéal d'une fraternité en acte. On retrouve ici la pensée de Leroux, dont Pierre est la transposition littéraire.*

Ce n'est donc qu'en considérant les outils humains comme des instruments de l'activité de travail de l'homme que nous découvrons la véritable différence qui les sépare des outils des animaux. Dans son outil, l'animal ne trouve qu'une possibilité naturelle de réaliser son activité instinctive, par exemple de rapprocher un fruit de soi. L'homme voit dans l'outil une chose qui porte en elle un moyen d'action déterminé, élaboré socialement »

Léontiev, *Le développement du psychisme*, 1976, p. 74

### B. Réception et critique du romantisme social en Allemagne

#### Extrait 57.

HEINRICH HEINE, LA REVUE DES DEUX MONDES

C'est là une affreuse histoire. C'est une chose terrible quand les corps que nous avons créés nous demandent une âme ; mais une chose plus affreuse, plus terrible, plus saisissante, est d'avoir créé une âme, et de l'entendre vous demander un corps et vous poursuivre avec ce désir. La pensée que nous avons fait naître dans notre esprit est une de ces âmes, et elle ne nous laisse pas de repos que nous ne lui ayons donné son corps, que nous ne l'ayons réalisée en fait sensible. La pensée veut devenir action, le verbe devenir chair, et, chose merveilleuse ! l'homme, comme le Dieu de la Bible, n'a besoin que d'exprimer sa pensée, et le monde s'ajuste en conséquence : la lumière ou l'obscurité se fait, les eaux se séparent de la terre, ou bien encore des animaux féroces apparaissent. Le monde est la transfiguration de la parole.

Le vieux Fontenelle disait pour cette raison : « Si j'avais dans ma main toutes les vérités du monde, je me garderais bien de l'ouvrir. » Moi, je pense tout le contraire. Si j'avais toutes les vérités du monde dans la main, je vous prierais peut-être de me couper à l'instant cette main, mais dans tous les cas, je ne la garderais pas longtemps fermée. Je ne suis point né geôlier de pensées ; par Dieu ! je leur donnerais la liberté. Qu'elles se transforment en faits effrayants, qu'elles se ruent dans tous les pays comme une bacchanale effrénée, quelles brisent avec leurs thyrses nos fleurs les plus innocentes, qu'elles fassent irruption dans nos hôpitaux et arrachent de son lit le vieux monde malade... mon cœur en saignera sans doute, et moi-même j'en souffrirai aussi préjudice ; car, hélas ! je fais partie aussi, moi, de ce vieux monde malade, et c'est avec raison que le poète dit : On a beau se moquer de ses béquilles, on n'en marche pas mieux pour cela. Je suis le plus malade de vous tous, et d'autant plus à plaindre que je sais ce que c'est que la santé ; mais vous ne le savez pas, vous, hommes que j'envie ! vous êtes capables de mourir sans vous en apercevoir.

...

À dire vrai, vous autres Français, vous avez été doux et modérés, comparés à nous autres Allemands : vous n'avez pu tuer qu'un roi, et encore vous fallut-il en cette occasion tambouriner, vociférer, et

trépigner à ébranler tout le globe. On fait réellement à Maximilien Robespierre trop d'honneur en le comparant à Emmanuel Kant. Maximilien Robespierre, le grand badaud de la rue Saint-Honoré, avait sans doute ses accès de destruction quand il était question de la royauté, et il se démenait d'une manière assez effrayante dans son épilepsie régicide ; mais s'agissait-il de l'Être suprême, il essayait l'écume qui blanchissait sa bouche, lavait ses mains ensanglantées, sortait du tiroir son habit bleu des dimanches avec ses beaux boutons en miroirs, et plantait une botte de fleurs devant son large gilet.

...

Nous eûmes des émeutes dans le monde de la pensée aussi bien que vous autres dans le monde matériel, et nous nous échauffâmes à la démolition du vieux dogmatisme autant que vous à l'assaut de la Bastille.

Heinrich Heine, *La revue des deux mondes, De l'Allemagne*, tome 4, 1834, pp. 633-678

#### LA SAINTE FAMILLE

Extraits de Marx et Engels, *La Sainte Famille*, Edition électronique de l'uqac « les classiques des sciences sociales »

#### Extrait 58.

Du talent qui, sur le plan de l'économie politique, réclame, chez les fouriéristes et les saint-simoniens, une rétribution exagérée et prend pour mesure de la valeur d'échange de ses produits l'idée qu'il se fait de sa propre valeur infinie, Proudhon répond absolument comme l'économie politique répond à qui demande un prix bien supérieur au prix dit naturel, c'est-à-dire aux frais de production de l'objet offert : il répond par le libre commerce. » p. 54

#### Extrait 59.

D'après l'histoire non-critique telle qu'elle a existé jusqu'ici, l'histoire non conçue au sens de la Critique absolue, il faut distinguer exactement jusqu'à quel point la Masse s'est « intéressée » à des buts, et jusqu'à quel point elle s'est « enthousiasmée » pour ces buts; « l'idée » a toujours échoué lamentablement dans la mesure où elle était distincte de l'« intérêt ». D'autre part, on comprend aisément que tout « intérêt » de la Masse en s'imposant dans l'histoire ne peut manquer, dès sa première apparition sur la scène mondiale, de dépasser de loin, dans l'« idée » ou la « représentation », ses limites réelles et de se confondre avec l'intérêt humain tout court. Cette illusion constitue ce que Fourier appelle le ton de chaque époque historique. Dans la Révolution de 1789, l'intérêt de la bourgeoisie, bien loin d'être « raté », a tout « gagné » et a eu « un résultat tout à fait effectif », bien que le « pathos » se fût dissipé et que se fussent fanées les fleurs « enthousiastes » dont cet intérêt avait couronné son berceau. Cet intérêt fut tellement puissant qu'il triompha de la plume d'un Marat, de la guillotine des hommes de la Terreur, du glaive de Napoléon, comme du crucifix et du sang bleu des Bourbons. La Révolution n'est « ratée » que pour cette Masse qui, dans l'« idée » politique, ne possédait pas l'idée de son « intérêt » réel, pour cette Masse dont le véritable principe vital ne coïncidait donc pas avec le principe vital de la Révolution et dont les conditions effectives d'émancipation diffèrent essentiellement des conditions dans lesquelles la bourgeoisie pouvait s'émanciper elle-même en émancipant la société. Si donc la Révolution, qui peut symboliser toutes les grandes « actions » de l'histoire, fut ratée, elle le fut parce que la Masse dont elle modifia les conditions de vie sans, pour l'essentiel, dépasser les limites de cette Masse, était une Masse exclusive, n'embrassant pas l'universalité, une Masse limitée. Si la Révolution fut ratée, ce ne fut pas parce que la Masse « s'enthousiasmait » pour elle ou s'y « intéressait », mais parce que la partie la plus nombreuse de la Masse, celle qui était distincte de la bourgeoisie ne possédait pas, dans le principe de la Révolution, son intérêt réel, son principe révolutionnaire propre, mais simplement une « idée », donc simplement un objet d'enthousiasme momentané et d'exaltation purement apparente. p. 88-89

#### Extrait 60.

La Critique parle ici, - si tant est qu'elle parle ailleurs de quelque chose, - du fouriérisme, et spécialement du fouriérisme de la Démocratie pacifique<sup>9</sup>. Mais celui-ci est bien loin d'être la « théorie sociale » des Français. Les Français n'ont pas une théorie sociale, mais des théories sociales, et le fouriérisme édulcoré

<sup>9</sup>La Démocratie pacifique, quotidien des fouriéristes, 1843-1851, sous la direction de Victor Considérant.

que prône la Démocratie pacifique n'est que la doctrine sociale d'une partie de la bourgeoisie philanthropique; le peuple est communiste, divisé en une foule de fractions différentes; le véritable mouvement et la véritable élaboration de ces diverses nuances sociales, loin de s'être épuisés, ne font que commencer. p. 157

#### **Extrait 61.**

Les expressions dont Rodolphe se sert dans son entretien avec Clémence : « faire attrayant », « utiliser le goût naturel », « régler l'intrigue », « utiliser les penchants à la dissimulation et à la ruse », « changer en qualités généreuses les instincts impérieux, inexorables », etc., ces expressions, non moins que les instincts attribués ici par préférence à la nature féminine, trahissent la source secrète de la sagesse de Rodolphe : Fourier. Il a eu entre les mains un exposé populaire de la doctrine de Fourier. p. 197

#### **Extrait 62.**

Le moyen magique grâce auquel Rodolphe opère toutes ses rédempptions et toutes ses guérisons miraculeuses, ce ne sont pas ses belles paroles, ce sont ses espèces sonnantes. Voilà comme sont les moralistes, dit Fourier. Il faut être millionnaire pour pouvoir imiter leurs héros. La morale, c'est « l'impuissance mise en action ». Toutes les fois qu'elle s'attaque à un vice, elle a le dessous. Et Rodolphe ne s'élève même pas au point de vue de la morale autonome, qui repose du moins sur la conscience de la dignité humaine. Sa morale repose, au contraire, sur la conscience de la faiblesse humaine. Il est la morale théologique. Les exploits qu'il accomplit avec ses idées fixes, ses idées chrétiennes, celles qui lui servent à jauger le monde : la « charité », le « dévouement », l'« abnégation », le « repentir », les « bons » et les « méchants », la « récompense » et la « punition », les « châtiments terribles », l'« isolement », le « salut de l'âme », etc., nous les avons suivis jusque dans le détail en démontrant que ce ne sont que bouffonneries. Ici, il ne nous reste à nous occuper que du caractère personnel de Rodolphe, la « révélation du mystère de tous les mystères » ou le mystère dévoilé de la « Critique pure. p. 205

### **SOCIALISME UTOPIQUE ET SOCIALISME SCIENTIFIQUE**

#### **Extrait 63.**

Les philosophes français du XVIIIe siècle, eux qui préparaient la Révolution, en appelaient à la raison comme juge unique de tout ce qui existait. On devait instituer un État raisonnable, une société raisonnable; tout ce qui contredisait la raison éternelle devait être éliminé sans pitié. Nous avons vu également que cette raison éternelle n'était en réalité rien d'autre que l'entendement idéalisé du citoyen de la classe moyenne, dont son évolution faisait justement alors un bourgeois. Or, lorsque la Révolution française eut réalisé cette société de raison et cet État de raison, les nouvelles institutions, si rationnelles qu'elles fussent par rapport aux conditions antérieures, n'apparurent pas du tout comme absolument raisonnables. L'État de raison avait fait complète faillite, le Contrat social de Rousseau avait trouvé sa réalisation dans l'ère de la Terreur; et pour y échapper, la bourgeoisie, qui avait perdu la foi dans sa propre capacité politique, s'était réfugiée d'abord dans la corruption du Directoire et, finalement, sous la protection du despotisme napoléonien; la paix éternelle qui avait été promise était convertie en une guerre de conquêtes sans fin. La société de raison n'avait pas connu un sort meilleur. L'opposition des riches et des pauvres, au lieu de se résoudre dans le bien-être général, avait été aggravée par l'élimination des privilèges corporatifs et autres qui la palliaient, et par celle des établissements de bienfaisance de l'Église qui l'adoucissaient; l'« affranchissement de la propriété » de ses entraves féodales, une fois inscrit dans les faits, se manifestait, pour le petit bourgeois et le petit paysan, comme la liberté de vendre la petite propriété écrasée par la concurrence trop puissante du grand capital et de la grande propriété foncière, et de la vendre précisément à ces puissants seigneurs; cet affranchissement se transformait ainsi pour le petit bourgeois et le petit paysan en affranchissement de toute propriété; [...]. p. 36

#### **Extrait 64.**

Cette situation historique domina aussi les fondateurs du socialisme. À l'immaturité de la production capitaliste, à l'immaturité de la situation des classes, répondit l'immaturité des théories. La solution des problèmes sociaux, qui restait encore cachée dans les rapports économiques embryonnaires, devait jaillir du cerveau. La société ne présentait que des anomalies; leur élimination était la mission de la raison pensante. Il s'agissait à cette fin d'inventer un nouveau système plus parfait de régime social et de

l'octroyer de l'extérieur à la société, par la propagande et, si possible, par l'exemple d'expériences modèles. Ces nouveaux systèmes sociaux étaient d'avance condamnés à l'utopie. Plus ils étaient élaborés dans le détail, plus ils devaient se perdre dans la fantaisie pure. Cela une fois établi, ne nous arrêtons pas un instant de plus à cet aspect qui appartient maintenant tout entier au passé. Que des regrattiers livresques épluchent solennellement des fantaisies qui ne sont plus aujourd'hui que divertissantes; laissons-les faire valoir la supériorité de leur esprit posé en face de telles «folies». Nous préférons nous réjouir des germes d'idées de génie et des idées de génie qui percent partout sous l'enveloppe fantastique et auxquels ces philistins sont aveugles. p. 37

### III

#### La rhapsodie : un art de l'insurrection ?

##### Extrait 65.

Le dix-neuvième siècle est le siècle de la Rhapsodie, comme il est le siècle des nationalités. Le principe des nationalités et le « principe de la rhapsodie » sont presque synchrones, celui-là préside à l'effritement de la monarchie hambourgeoise et à l'émancipation linguistique des nations asservies, celui-ci qui désagrège le monolithisme d'une tradition symphonique fixée pour toujours par le Conservatoire de Vienne.

...

L'historisme implique le sens du passé et le goût de la couleur : le rhapsode consulte les archives de sa nation, mêle les annales à la légende et la chronique à l'épopée ; les poèmes symphoniques de Liszt, les drames de Victor Hugo sont à cet égard deux phénomènes romantiques de même sens, deux témoignages sur le siècle du transformisme, du devenir et de l'histoire. — le pittoresque dont le rhapsode est épris tient à la couleur locale non moins qu'à la couleur temporelle. Le géographisme exprime la relativité climaterique, topographique et spatiale des grandes œuvres de la culture ; l'homme en soi de Descartes cède la place à l'homme fortement marqué par une typologie ethnique et par des originalités dialectales. A l'universalisme impersonnel et abstrait de la Symphonie, la Rhapsodie substitue le principe de localisation nationale ou provinciale. — Par sociologisme enfin, il faut comprendre l'origine collective de ces grandes créations qu'on appelle : une épopée, une mythologie, un droit, un folklore, un fablier. Vico et Herder sont à l'origine de ce populisme ; toute une paradoxologie romantique se plaît à souligner ici le rôle de la spontanéité et de l'inconscient populaires, et la thèse de la « polyhomérie » au début du siècle allait précisément dans ce sens : l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée n'est pas Monsieur Untel, homme de lettres ; non, c'est le génie profond de l'Hellade qui inspire ces deux fois vingt-quatre chants : l'Odyssée et l'Iliade ne sont pas une œuvre de cabinet, mais la production d'un multi-rhapsode humblement anonyme. « De la chanson qui est l'auteur ? » Demande la foule au troisième acte de la Nuit de Noël de Rimski-Korsakov. « La chanson a été composée par le peuple ».

Vladimir JANKELEVITCH, *La rhapsodie. Verve et improvisation musicale*, Edité par Flammarion, 1955, pp. 6-7

##### Extrait 66.

Liszt lui-même, dans son livre sur les *Bohémiens et leur musique en Hongrie* les compare à cette plante des steppes privée de racines qu'on appelle la « fiancée du vent » : car ils ne sont serfs d'aucune glèbe... D'autre part, son amitié pour les parias portait François Liszt, d'un élan naturel, vers le paria de toujours, vers le prolétaire de vocation, toujours en rupture de légalité, celui en qui Baudelaire dans *Les vocations* et Lenau dans *Die dreie Zigeuner* se plaisent à reconnaître la fière dignité de l'homme libre sous les haillons du clochard. Ces tribus disponibles par essence n'incarnent pas seulement le principe de l'errance infinie, mais celui de la totale dépossession. Plus gueux que la gueuserie même, les nomades de la musique ne possèdent rien, et pas même un folklore ; ils ne thésaurisent pas les thèmes ; ils inventent au fur et à mesure ce qu'ils chantent et ils l'oublient ensuite ; ils sont un prolétariat dans le prolétariat...

Vladimir JANKELEVITCH, *La rhapsodie. Verve et improvisation musicale*, Edité par Flammarion, 1955, p. 12

## Extrait 67

Il est donc bien vrai à la fois que la bacchanale rhapsodique institue un règne du chant A piacere, et fonde une civilisation où les Sicambres seront adoucis, les fauves apprivoisés, les vautours changés en rossignols. Elle improvise un ordre humain dans le chaos des disciplines scolaires. Dans la mesure où elle proclame la licéité du Rubato, où elle dit Ad libitum aux marches stupidement cadencées, elle signifie le Laxisme du beau désordre ; dans la mesure où elle calme les tempêtes, elle continue l'œuvre mélodieuse d'Orphée. La muse de la Rhapsodie et de l'Improvisation est donc aussi bien la muse de la libération ; elle plante son sauvage drapeau sur la première barricade du populisme insurgé. Liszt, à la tête du romantisme musical, a dû se reconnaître dans Aleko le proscrit de Pouchkine, qui abandonne les cités policées pour le bivouac des insoumis et rallie le camp des fils de la liberté (Volnost) ou du gré indomptable. « Volnost » : n'est-ce pas à peu près le dernier mot des sept *Ciganské melodie d'Anton Dvorak* ? Liszt, l'aède magnanime, unit en lui-même la vocation de François d'Assise à celle de Blanqui. Lui l'ami généreux et le donneur-de-sang de Wagner, il a fait plus qu'une génération entière pour débarrasser l'Europe de la scarlatine wagnérienne. On définirait volontiers l'esprit rhapsodique qu'il représente par un certain état de verve, c'est-à-dire de cumulation torrentielle et de jaillissement éruptif ; le « balai ivre », comme il servit de pinceau à Delacroix, est aussi passé par les deux Dante de Liszt, la *Danse-symphonie* et la « Dante-sonate », ces deux fresques immenses qui ne sont ni sonate ni symphonie, mais rhapsodies, hymnes révolutionnaires, cantiques d'actions de grâce...

Ibid., p. 53

## Rêve ouvrier et fausse conscience du travail

### A. FAUT-IL SAUVER LA FAUSSE CONSCIENCE ET LE RÊVE OUVRIER ?

Extraits de Rancière, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981, 451 p.

#### Extrait 68.

Dans le labyrinthe de leurs parcours imaginaires et réels, on a justement voulu suivre le fil d'Ariane de deux questions : par quels détours ces transfuges, désireux de s'arracher à la contrainte de l'existence prolétaire, ont-ils paradoxalement forgé l'image et le discours de l'identité ouvrière ? Et quelles formes nouvelles de méconnaissance viennent-elles affecter cette contradiction quand le discours des prolétaires épris de la nuit des intellectuels rencontre le discours des intellectuels épris des jours laborieux et glorieux du peuple ? Question à nous adressée, mais aussi vécue au présent dans les rapports contradictoires des prolétaires de la nuit avec les prophètes – saint-simoniens, icariens ou autres – du monde nouveau. Car, si c'est bien la parole des apôtres « bourgeois » qui provoque ou approfondit cette cassure dans le cours quotidien des travaux par où des prolétaires sont entraînés dans la spirale d'une autre vie, le problème commence lorsque les prédicateurs veulent faire de cette spirale la ligne droite menant aux matins du Travail nouveau, fixer leurs fidèles dans la bonne identité de soldats de la grande armée militante et de prototypes du travailleur de l'avenir. Dans le bonheur d'entendre la parole d'amour, les ouvriers saint-simoniens ne vont-ils pas perdre un peu plus encore cette identité de travailleurs robustes que requiert l'apostolat de l'industrie nouvelle ? Et les prolétaires icariens pourront-ils, à l'inverse, la retrouver autrement qu'au détriment de la paternelle éducation de leur chef ?

Pour que le prolétaire se dresse contre « ce qui s'apprête à le dévorer », ce n'est pas la connaissance de l'exploitation qui lui manque, c'est une connaissance de soi qui lui révèle un être voué à autre chose que l'exploitation : révélation de soi qui passe par le détour du secret des autres, ces intellectuels et ces bourgeois avec lesquels ils diront plus tard — et nous répéterons à leur suite — qu'ils ne veulent rien avoir à faire, et surtout pas la distinction des bons et des mauvais. Comment n'être pas frappé pourtant par la gratitude avec laquelle est reçue l'offre d'amour des prédicateurs saint-simoniens, par l'intérêt porté aux plans de tous ceux qui assurent avoir trouvé le remède aux maux de la société en général et de la classe pauvre en particulier, par l'amour voué aux grands poètes et aux romanciers du peuple ? Le monde des bourgeois, comme celui des prolétaires, se divise en deux : il y a ceux qui vivent d'une existence végétative, ces riches qu'une image insistante représente mollement allongés sur un sofa ou sur un édredon, avec moins de colère peut-être contre l'oisif que de mépris pour l'être animal, réagissant seulement à l'odeur de ses intérêts, incapable d'éprouver les passions de qui aime, souffre, risque, se dévoue. Mais il y a les autres, ceux qui désertent le culte domestique de Baal pour partir à la recherche de l'inconnu : les inventeurs, les poètes, les amoureux du peuple et de la République, les organisateurs des cités de l'avenir et les apôtres des religions nouvelles. De tous ceux-là le prolétaire a besoin, non pour acquérir la science de son état, mais pour entretenir ces passions, ces désirs d'un autre monde que la contrainte du travail rabote continuellement au niveau du seul instinct de subsistance qui fait du prolétaire abruti de travail et de sommeil le serviteur complice du riche bouffi d'égoïsme et d'oisiveté.

Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981, 451 p. (ISBN 2-213-00985-6) ; réédition avec un avant-propos modifié, Paris, Pluriel, 2012 (ISBN 978-2-8185-0296-9, Introduction

### LA FIGURE DU « REBELLE » : LE TRAVAIL AUX PIÈCES, LA PASSION D'UN TRAVAIL INUTILE

#### Extrait 68

*Gauny devient ouvrier parqueteur travaillant aux pièces, « dans des maisons où il œuvre à ses heures, sans maître, surveillant ni collègues. Sans doute cette liberté du tâcheron se gagne-t-elle difficilement, car la concurrence est rude, et se paie-t-elle cher : »*

On l'accable de non-valeurs et d'indifférence ; c'est lui que l'entrepreneur sacrifie à ses journaliers, c'est-à-dire qu'avant tout il leur prépare de l'ouvrage en négligeant le tâcheron dont le temps perdu n'a rien qui le lèse. Si quelque corvée improductive se présente, il en charge cet ouvrier et c'est toujours lui qu'il satisfait le dernier, tout en l'enclavant dans les exigences d'un travail parachevé, sans souci des heures et des soins qu'il y dépense. Mais au travail qu'il respire à son aise et qu'il est chez lui 13.

Ce parqueteur, en donnant de l'air à sa pensée, chaque jour macère de plus en plus son corps. Il faut qu'il fonctionne avec emportement car le travail à la tâche n'a que des rétributions laminées. Beaucoup d'ouvriers, voulant s'affranchir, s'essaient à cette spécialité de la menuiserie et lui font concurrence. Ce métier voûte cet homme sous des fatigues violentes que l'on ne peut comprendre qu'en les expérimentant, car c'est en se traînant sur les genoux qu'il pose ce parquet dont le travail le harcèle, dont la liberté l'enchant ! Il mortifie son corps pour donner la volée à son âme ; à son insu, ce tâcheron s'apparente par ses renoncements aux pères du désert !

Cet ouvrier que l'exactitude de l'heure n'a pas essoufflé considère un instant sa tâche en se disposant à poursuivre son bon achèvement. Ses outils n'ont rien qui le rebute, c'est avec une sorte d'amitié qu'il les touche. S'abandonnant aux richesses de sa liberté, les lieux du travail, le temps qu'il doit y passer ne l'assombrissent jamais [...] il ne craint pas le regard exécré du maître, ni le signal des heures qui force les autres ouvriers à rompre leur entretien pour courir sous le joug. A la tâche, un effort en passionne un autre, les mouvements se succèdent avec rectitude et l'esprit, attiré vers les conclusions de l'œuvre, s'occupe avec attrait en tuant l'ennui : cet effroyable cancer qui ronge l'âme du journalier [...] enfiévré d'action, les heures roulent vite pour lui ; sa tâche qu'il féconde en l'accélégrant est un magnétisme qui, du matin au soir, domine sa pensée et fait qu'il dévore le temps quand l'homme à la journée en est dévoré.

Se croyant chez lui, tant qu'il n'a pas achevé la pièce qu'il parquette, il en aime l'ordonnance; si la fenêtre s'ouvre sur un jardin ou domine un horizon pittoresque, un instant il arrête ses bras et plane en idée vers la spacieuse perspective pour en jouir mieux que les possesseurs des habitations voisines. »

« Le travail à la tâche », fonds Gauny, Ms. 134.

In Rancière, Jacques. *La nuit des prolétaires : Archives du rêve ouvrier* (Pluriel) (French Edition) (p. 106). Fayard/Pluriel.

## Extrait 69

UN POÈME DE GAUNY CITÉ PAR EMILE SOUVESTRE DANS LA REVUE DE PARIS, P.267

Je voudrais dans la nue  
M'envoler ;  
Dans la grotte inconnue  
M'isoler ;  
N'être plus qu'un bruit tendre,  
Qu'un zéphir ;  
Ne chanter et n'entendre  
Qu'un soupir !  
O désert! dans les bois  
Peuplés de mélodies;  
O voûtes arrondies  
Où chantent tant de voix !  
O nature adorable ,  
Répands sur nos destins ,  
Comme au long des chemins,  
Ta splendeur ineffable !  
S'égarer c'est jouir.  
L'esprit, dans les mystères  
Des forêts solitaires,

Aime à s'épanouir...  
 Oh ! c'est bien là qu'on nage  
 Dans les rêves du ciel ;  
 C'est le pèlerinage  
 D'un désir éternel !

Oh ! l'excellente chose  
 Que de rêver toujours  
 En respirant ses jours  
 Comme une jeune rose i

#### Extrait 70.

J'aurais voulu être peintre. En faisant mes messages, je ne pouvais m'empêcher de m'arrêter et de m'extasier devant les magasins de tableaux et de gravures. Vous ne sauriez croire combien Gérard, Gros, Bellangé, Horace Vernet m'ont valu de coups.

J.-P. Gilland, *Les Conteurs ouvriers*. Paris, 1849, p. XII.

#### Extrait 71.

*L'écrivain raté François-Auguste Ledreuille laisse aller sa plume, en imaginant le discours d'un cordonnier résolu à quitter son état pour celui de peintre :*

Je te ferai des bois qui n'existent pas, des lettres qu'on ne saurait lire, des images dont les modèles n'ont jamais existé, toujours en l'air comme les oiseaux, enivré de soleil, causeur, chantant à tous les échos des appartements vides, passant des lambris dorés à la mansarde, de la campagne à la ville, ne sachant la veille où l'on travaillera demain ; toujours nouveaux compagnons et nouvelles figures, des bienvenues à tous les coins de rues, des tables servies à toutes les barrières, des connaissances à tous les étages et de bonnes journées toujours.

*Discours prononcés aux réunions des ouvriers de la Société de Saint-François-Xavier à Paris et en province par M. l'abbé François-Auguste Ledreuille, recueillis et publiés par M. l'abbé Faudet, Paris, 1861, p. 277.*

In Rancière, Jacques. *La nuit des prolétaires : Archives du rêve ouvrier* (p. 106). Fayard/Pluriel.

### C. LE FILS DU CHARPENTIER, L'ADHÉSION À LA RELIGION SAINT-SIMONIENNE

#### Extrait 72.

Le divin socialiste du passé, Jésus de Nazareth. Ce nom que j'écris me rappelle qu'une méchante gravure, au point de vue de l'art, a longtemps montré dans les associations la belle tête traditionnelle du fils du charpentier, avec ces mots naïfs qui suffiraient à marquer d'un caractère religieux le mouvement que [j']essaie de vous peindre. Dans ces seuls éléments que je viens d'énumérer, il y a toute une histoire, dont les plus précieux documents ne gisent point dans les journaux qui, pendant plusieurs mois, furent pleins pourtant du récit des fêtes socialistes. À qui voudra l'écrire, cette sainte histoire, il faudra interroger le souvenir encore vibrant dans les âmes émues, aller de porte en porte comme les anciens légendaires et interroger les fidèles sur les faits et gestes de ce grand confesseur des confesseurs de la foi, de ce grand martyr des martyrs : le peuple.

Pauline ROLAND, « Associations pour la production et la consommation », loc. cit., p. 12, in Riot-Sarcey, Michèle. *Le procès de la liberté* La Découverte. (pp. 91-92).

C'était vers la fin de l'année 1831 nous avions alors beaucoup de travail, et j'étais souvent occupé à faire des livraisons dans divers quartiers de Paris.

Un jour, pendant une de mes courses, j'avisai sur les murs du Palais-de-Justice une affiche dont l'entête portait ce titre étrange. « Religion saint-simonienne ». Ces mots imprimés attiraient tous les yeux, et chacun en gros caractères faisait des commentaires sur l'exhibition baroque du mot religion accolé au nom d'un saint qui ne rappelait rien d'extraordinaire ni de particulier aux autres canonisés de l'Eglise catholique.

La plupart de ceux qui, ainsi que moi, venaient de prendre connaissance de ce manifeste en entier, s'accordaient à considérer cet appel public à des enseignements religieux comme une manœuvre des jésuites, et à penser que c'était le parti prêtre qui faisait un essai de son influence sur le peuple de Paris

Jules Vinçard, *Mémoires d'un vieux chansonnier saint simonien*.

### Extrait 73.

La pose sévère du serrurier donne lieu à d'admirables études; les écoles flamande et hollandaise nous ont montré le parti qu'en tiraient les Rembrandt et les Van Ostade. Mais nous ne pouvons oublier que les ouvriers servant de modèle à ces admirables tableaux perdent l'usage de leurs yeux à un âge peu avancé et cela détruit une partie du plaisir que nous éprouvons en regardant les œuvres de ces grands maîtres.

Pierre Vinçard, *Les Ouvriers de Paris*, Paris, 1851, p. 122.

### UNE STRATÉGIE BIEN PENSÉE :

### Extrait 74.

#### (Lettre de George Sand à Vinçard)

« Ne pouvant vous remercier séparément, permettez, frères, que je vous remercie collectivement, en m'adressant à Vinçard.

« Vous avez eu pour moi de la sympathie et des bienveillances pleines de charme et de bonté. Je ne méritais pas votre attention, et je n'avais rien fait pour être honorée à ce point. Je ne suis point de ces âmes fortes et retrempées qui peuvent s'engager par un serment dans une voie nouvelle; d'ailleurs, fidèle à de vieilles affections d'enfance, à de vieilles haines sociales, je ne puis séparer l'idée de République de celle de régénération. Le salut du monde me semble reposer sur nous pour détruire, sur vous pour rebâtir. Tandis que les bras énergiques des républicains feront la ville, les prédications sacrées des saint-simoniens feront la cité. Je l'espère ainsi je crois que mes vieux frères d'armes devront frapper de grands coups et que vous revêtus d'un sacerdoce d'innocence et de paix, vous ne pouvez tremper dans le sang des combats vos robes lévétiques. Vous êtes les prêtres; nous sommes les soldats'. A. chacun son rôle, à chacun sa grandeur et ses faiblesses le prêtre s'épouvante parfois de l'impatience belliqueuse du soldat, et le soldat, à son tour, raille la longanimité sublime du prêtre.

« Soyons tranquilles pour l'avenir nous tomberons tous à genoux devant le même Dieu, et nous unirons nos mains dans un saint transport d'enthousiasme, le jour où la vérité luira pour tous; la vérité est une. Ces temps sont loin; nous avons, je le pense, des siècles de corruption à traverser, et, tandis qu'il arrivera souvent encore à votre phalange sacrée de chanter dans des solitudes sans écho, il nous arrivera peut-être bien à nous autres de traverser en vain la mer Rouge et de lutter contre les éléments, le lendemain du jour où nous croirons les avoir soumis. C'est le destin de l'humanité d'expier son ignorance et sa faiblesse par des revers et par des épreuves. Votre mission est de la ranimer par des conseils et de lui verser le baume de l'union et de l'espérance.

« Accomplissez donc cette tâche sacrée, et sachez que vos frères, ce ne sont pas les hommes du passé, mais ceux de l'avenir. Vous avez eu un seul tort en ces jours-ci, un tort grave à mes yeux, et je vous le dirai dans la sincérité de mon cœur, parce que je vous aime trop pour vous cacher une seule des pensées que vous m'inspirez. Vous avez cherché à vous éloigner de nous; ce tort, nous l'avons eu à votre exemple, et les deux familles, les enfants de la même mère, de la même idée, veux-je dire, se sont divisés sur le champ de bataille. Cette faute retardera la venue des temps annoncés elle est plus grave chez vous, qui êtes des envoyés de paix et d'amour, que chez nous, qui sommes des ministres de guerre, des glaives d'extermination.

Quant à moi, solitaire jeté dans la foule, sorte de rhapsode, conservateur dévot des enthousiasmes du vieux Platon, adorateur des hymnes du vieux Christ, admirateur indécis et stupéfié du grand Spinoza, sorte d'être souffrant et sans importance qu'on appelle un poète, incapable de formuler une conviction et de prouver autrement que par des récits et des plaintes le mal et le bien des choses humaines, je sens que je ne puis être ni soldat, ni prêtre, ni maître, ni disciple, ni prophète, ni apôtre je serai pour tous un frère débile, mais dévoué. Je ne sais rien, je ne puis rien enseigner; je n'ai pas de force, je ne puis rien accomplir; je puis chanter la guerre sainte et la sainte paix, car je crois à la nécessité, de l'une et de l'autre. Je rêve, dans ma tête de poète, des combats homériques que je contemple, le cœur palpitant, du haut d'une montagne, ou bien au milieu desquels je me précipite sous les pieds des chevaux,

**LE CHANT DU TRAVAIL.**  
POUR VOIX DE BARYTON  
PAROLES et MUSIQUE de VINCARD aîné.  
Prix net 20 cent.  
Paris, L. VIEILLLOT, Éditeur, rue Notre Dame de Nazareth 32.

**REPRIN**

*Marche*

C'est moi qui suis le Tra-vail! C'est moi qui crée et vi-vi-  
-fi - e C'est moi qui suis l'épou-van - tail De la — paresse im-  
-pi - e! Sous les ef-forts de mon grand corps Toute œuvre est accom-pli - e. C'est  
moi qui suis le Tra-vail, C'est moi, qui suis la vi - e! C'est  
moi qui suis le Tra-vail, C'est moi qui suis la vi - e! A sou la-  
-heur mon cœur ne fail-lit pas: Ta-che hé - mi - e, im-men-se, glo-ri-  
-en-se! De Dieu puissant la main mysté-ri-eu-se. Trace ma voie et dirige mes  
pas; Jusques à lui j'é-le-ve la ma - fi - re. Ainsi qu'à  
Pas - ser accomplissant son cours Il m'a dit: Mar-che et je marche tou-  
jours; Vers l'in-fi - ni je poursuis ma car - riè - re. C'est

1861

28 5402

L.V. 41666

2. A mon aspect tout se ment, tout grandit,  
L'homme inspiré, que mon ardeur pénètre,  
A la nature ose ordonner en maître,  
Et la nature en esclave obéit.  
Pierres, métaux, sous mes doigts tout respire,  
Temples, palais, ateliers et bazars  
Glasier divin, des sciences, des arts,  
Donne le ton aux cordes de mon lyre.  
C'est moi qui suis le Travail, etc.

3. Peuple, à ma voix accours et prends ton rang;  
Viens conquérir ton droit d'indépendance,  
Titre sacré qu'à chacun je dispense,  
Et qui jamais ne fut taché de sang!  
Des temps haineux dépouille les vieux langes,  
Dieu ne veut plus de frères ennemis  
Sous mon drapeau, qu'importe le pays,  
Ralliez-vous pacifiques phalanges!  
C'est moi qui suis le Travail, etc.

4. Entendez-vous retentir dans les airs  
Ce saint accord de transports magnifiques? Suivez ma trace, et de vos mains habiles,  
C'est le signal d'effortements sublimes  
Que mon amour prépare à l'Univers.  
Moteur géant, Vapeur, hennis et gronde;  
Volants, pistons, râlez, clamez, hurlez!  
J'aime vos cris; par eux vous proclamerez  
Que mon pouvoir envahira le monde!  
C'est moi qui suis le Travail, etc.

5. Qui tout ploiera sous mon autorité!  
De ja mon bras qui jamais ne se lasse,  
A pour dompter et le temps et l'espace,  
L'eau, le feu, l'air et l'électricité.  
Plus d'étrangers! la distance est brisée;  
Télégraphie, annonce l'avvenir;  
Va dire à tous que je veux les unir  
Dans l'action, comme dans la pensée!  
C'est moi qui suis le Travail, etc.

6. A l'œuvre, à l'œuvre, enfants, êtes-vous prêts?  
La terre attend un élan intrépide,  
Piochez, creusez; ses flancs les plus arides  
Vont sous vos coups se changer en guérets.  
Nouvelles hutes, et nouvelle victoire!  
Jusqu'en son sein, feuille, bardi minoir,  
Pour qui me donne et ses bras et son cœur,  
J'ai des trésors de bonheur et de gloire!  
C'est moi qui suis le Travail, etc.

7. Puis, franchissant et les monts et les mers,  
Faites surgir des missions et des villes,  
Du pôle arctique aux africains déserts  
Que sous nos pieds les routes s'ajournent;  
Que nos wagons rapides voyagent,  
Sément partout les fruits de nos labeurs,  
Et qu'en tout les peuples ne boient ni,  
C'est moi qui suis le Travail, etc.

8. Ouvrier, chante et grandis en espoir!  
Ton nom triomphe; il n'est plus une insulte;  
En érigeant un temple pour mon culte  
La France élève un trône à ton pouvoir.  
Je t'ai promis de saintes récompenses;  
Dis au vieux monde un éternel adieu,  
Voici venir la justice de Dieu,  
Son règne arrive et je tiens ses balances!  
C'est moi qui suis le Travail, etc.

Paris, imp. Martinet, rue Lamartine 34.

ivre d'enthousiasme et de sainte vengeance. Je rêve aussi, après la tempête, un jour nouveau, un lever de soleil magnifique, des autels parés de fleurs, des législateurs couronnés d'olivier, la dignité de l'homme réhabilitée l'homme affranchi de là tyrannie de l'homme, la femme de celle de la femme, une tutelle d'amour exercée par le prêtre sur l'homme une tutelle d'amour exercée par l'homme sur la femme, un gouvernement qui s'appellerait conseil. et non pas domination persuasion et non pas puissance. En attendant, je chanterai au diapason de ma voix, et mes enseignements seront humbles, car je suis l'enfant de mon siècle; j'ai subi ses maux, j'ai partagé ses erreurs, j'ai bu à toutes ses sources de vie et de mort et, si je suis plus fervent que la masse pour désirer son salut, je ne suis pas plus savant qu'elle pour lui enseigner le chemin. Laissez-moi gémir et prier sur cette Jérusalem qui a perdu ses dieux et qui n'a pas encore salué son Messie.

Ma vocation est de haïr le mal, d'aimer le bien, de m'agenouiller devant le beau. Traitez-moi donc comme un ami véritable; ouvrez-moi vos cœurs, et ne faites point d'appel à mon cerveau Minerve n'y est point et n'en saurait sortir, ]ion âme est pleine de contemplation et de vœux, que le monde raille, les croyant irréalisables et funestes. Si je suis portée vers vous d'affection et de confiance, c'est que vous avez en vous le trésor de l'espérance et que vous me. le communiquez, au lieu d'éteindre l'étincelle tremblante au fond de mon cœur.

« Adieu Je conserverai, vos dons comme des reliques je parerai la table où j'écris des fleurs que les mains industrieuses de vos soeurs ont tissées pour moi. Je relirai souvent.le beau cantique que Vinçard m'a adressé<sup>10</sup> et les douces prières de vos poètes se mêleront dans ma mémoire à celles que j'adresse à Dieu chaque nuit. Mes enfants seront parés de vos ouvrages charmants, et les bijoux que vous avez destinés à mon usage leur passeront comme un héritage honorable et cher.

« Tout mon désir est de vous voir bientôt et de vous remercier par l'affectueuse étreinte des mains; toute à vous de coeur. »

Jules Vinçard, *Mémoires épisodiques d'un vieux chansonnier saint-simonien*, Chapitre 5, Lettre de George Sand à Vinçard (1836)

## Improvisation et inachèvement : les expériences d'association

### Extrait 75.

#### LA COMMUNAUTÉ DE BOUSSAC

L'économie politique mise en échec à Boussac

*Leroux proteste contre Victor Borie, ici appelé de Tulle, qui a fréquenté Boussac, et prétend, dans quelque journal, le déposséder de la paternité du Circulus au profit d'un fermier anglais. C'est l'occasion de rappeler l'expérience de Boussac et le nom de ceux qui y participèrent.*

Quelle injustice, en effet, non pas envers moi seul, mais envers tant de nobles amis qui, sous ses yeux, se sont livrés aux travaux réputés les plus vils pour instruire l'ignorance humaine ! quel mépris du témoignage de tous ceux qui participèrent à cette expérience : mes trois frères, Ulysse Charpentier, Grégoire Champseix, Louis Nétré, Ernest Lebloys, Adolphe Berteault, Luc Desages, Auguste Desmoulins, Alfred Frézières, Pauline Roland, sans compter ceux qui vinrent souvent vivre des mois entiers auprès de nous : Philippe Faure, les deux frères Soudan, Marcellin Dussoubs, Paul Rochery, Émile Aucante, Henri Touchet, Collet le tisserand, etc., etc. ; et ceux qui, nés dans le pays même où nous faisions notre expérience, se joignirent à nous, comme Victor Vincent ; sans parler aussi de notre amie George Sand, dont le Nohant joignait presque Boussac. Quand Victor de Tulle ira visiter à Nohant cette noble amie que nous lui fîmes connaître, qu'il fasse quinze lieues de plus, qu'il pousse jusqu'à Boussac, et il y retrouvera ceux de nos compagnons que nous fûmes obligés d'abandonner dans cette solitude de la Creuse, quand les sbires de la République vinrent dissoudre notre établissement, et qui continuent encore aujourd'hui à apprendre aux Marchois le secret de leur profonde misère. Ô pauvre Fichte, généreux Hylas, d'ouvriers des villes devenus journaliers dans les campagnes pour y professer la théorie du Circulus, combien vous me semblez supérieurs à ce professeur d'agriculture qui vous dédaigne !

Nous passâmes quatre ans dans un désert, sur une montagne aride, pour montrer que l'économie politique avait une autre issue que l'éternel prolétariat ; - que la loi de Malthus était fausse ; - qu'il y avait un cercle naturel antérieur et supérieur à la circulation des économistes ; - que, de par la nature, tout homme était producteur, et même exactement reproducteur de sa consommation.

Bruno Viard, *Anthologie*, p.431

<sup>10</sup> Voir « le chant du travail » de Vinçard

## B. LES ASSOCIATIONS, DIALECTIQUE DE L'EXPÉRIENCE ET DE L'ÉCHEC

### Extrait 76.

Un jour ils se rencontrent quatre. Les Ateliers nationaux, dernier refuge contre la faim, ont été dissous. Que faire? Le montant total de leurs capitaux réunis s'élève à deux francs [...]. Que peut-on constituer avec deux francs ? demandera le millionnaire qui, cent fois par jour, dépense cette somme. Ce qu'on peut faire, le voici : Acheter une bûche.

Ensuite? Travailler cette bûche, en extraire un certain nombre de formes, les vendre. Encore ? Acheter deux bûches; pendant ce temps-là, manger peu ou pas du tout, travailler. Enfin? Créer la plus grosse maison de commerce de ce genre, laquelle compte soixante-dix associés et fait 80 000 francs d'opérations annuelles<sup>13</sup>.

Emile Jay, « Visite aux associations », *Le Bien-Être universel*, 3 août 1851.

Rancière, Jacques. *La nuit des prolétaires : Archives du rêve ouvrier* (Pluriel) (p. 60). Fayard/Pluriel.

### Extrait 77.

« J'ai toujours pensé que l'association émanciperait les travailleurs et qu'elle seule devait être soutenue et préconisée. J'y ai fait de grands sacrifices. Après avoir prêché, j'ai expérimenté. J'ai beaucoup perdu pour arriver à des résultats nuls, mais je n'en persiste pas moins à rêver et à demander l'association<sup>13</sup>.

Gilland, *Les Conteurs ouvriers*, op. cit., pp. XIX-XX.

### Extrait 78.

Assurer sans violence le relais de l'industrie privée à l'association des producteurs, c'est aussi l'esprit du projet présenté dès le mois de mai au Comité du travail par les délégués des ouvriers porcelainiers de Limoges. Et s'il faut en croire le préfet de la Vienne, cette population ouvrière, « profondément travaillée » déjà par le socialisme, est mieux placée que toute autre pour réaliser cette transition : « Nulle part l'épreuve de l'association ne serait accueillie avec plus d'enthousiasme par les ouvriers, suivie avec plus d'attention, conduite avec plus de dévouement [...]. Je ne crois pas que dans aucune autre industrie l'on puisse rencontrer un groupe d'ouvriers plus intelligents, plus convaincus de la grandeur de la tâche qu'ils entreprennent, plus dévoués à son succès ». L'esprit fraternel et la haute moralité de cette association se manifestent encore par les prolongements qu'elle entend donner à son œuvre industrielle : boucherie et boulangerie coopératives, jardins pour la culture des légumes, instituteur pour les enfants et comité de neuf membres chargés de surveiller, avec leur éducation, les manières et le langage de leurs parents. Ce souci éducatif caractérise aussi le projet conçu dès 1837 et mis au point en mai 1848 par le tailleur bordelais Deluc avec cinq maîtres et plus de cent associés : à l'organisation du travail doit s'adjoindre une organisation de l'habitat commun où la salle à manger « pourrait être convertie le soir après le travail en salle d'études où chacun, à peu de frais, pourrait suivre des cours élémentaires de sciences et de lettres ».

Rancière, Jacques. *La nuit des prolétaires : Archives du rêve ouvrier* pp. 318-319. Fayard/Pluriel.

### Extrait 79.

Et puis, ..., il y a ces hommes qui, aux yeux du serrurier Gilland et de bien d'autres, sont l'image même de la révolution fraternelle de Février : ces deux mille tailleurs venus d'un peu partout—même, assure la police, de Belgique, d'Allemagne ou d'Italie—se retrouver dans les locaux désaffectés de l'ancienne prison pour dettes de Clichy, transformée en siège de l'Association fraternelle des tailleurs, où ils confectionnent les uniformes de la Garde mobile. Là, sous la direction d'un ancien ateliériste, Philippe Bérard, on n'applique à vrai dire aucun plan d'organisation du travail, on se contente de pratiquer la fraternité évangélique. Il n'y a point de chefs, mais seulement des « délégués pour les services spéciaux ». Tous les sociétaires, quelle que soit leur capacité—et leurs responsabilités—, touchent la même somme de 2 francs par jour et la porte est ouverte à tous ceux et à toutes celles » qui ont besoin de travailler pour échapper à la misère ou au déshonneur : ainsi ces femmes envoyées par les mairies des douze arrondissements qui touchent également leurs 2 francs, même celles qui ne savent pas faire des pantalons

et dont les tailleurs fraternels doivent ensuite découdre et recoudre l'ouvrage. Lorsqu'ils auront fini de travailler pour la Ville de Paris, ils entendent se consacrer à un projet qui leur est cher : confectionner pour leurs frères travailleurs des habits de bonne qualité à bon marché. N'ont-ils pas raison de souligner, à l'appui de leur demande, que le courage déployé et la fraternité pratiquée dans leurs épreuves sont le meilleur gage de succès ?

Rancière, Jacques. *La nuit des prolétaires : Archives du rêve ouvrier*, pp. 319-320, Fayard/Pluriel.

### Extrait 80.

#### LES RAISONS PARADOXALES D'UN ÉCHEC :

J'ai eu la naïveté un jour d'emboîter le pas des moralistes et de morigéner cet ouvrier type dont l'esprit vagabond ne veut pas demeurer dans le terre à terre de l'atelier et s'absorber dans la confection d'un bâton de chaise, ou d'un revêtement de chapeau, ou d'un paquet de composition, ou d'un soulier, ou de n'importe quelle division ou subdivision du travail... Je n'avais pas encore saisi son secret. J'étais dans une disposition à ne pas me rendre compte de ce grand et légitime besoin de vie extérieure qui caractérise l'ouvrier de Paris [...]. Le travail quotidien n'est [...] pour notre ouvrier que la corvée de chaque jour ; et n'ayant généralement point d'amour sérieux et durable pour son travail, il n'y consacre que la moindre partie de sa valeur intellectuelle. Les produits qui font le plus d'honneur à l'atelier parisien sont loin encore d'attester l'emploi de toutes les facultés du travailleur. Celui-ci n'est pris tout entier que passagèrement, pour une difficulté à vaincre. Il opère par-dessous la jambe, pour ainsi dire. D'ailleurs il est une foule de travaux qui rebutteraient son esprit si, de lui-même, il n'était prodigieusement enclin à courir le monde [...]. Si cet ouvrier avait pu se faire tel que je le voulais, il n'y serait parvenu très probablement que par l'étouffement de ses grandes aspirations et serait descendu descendu dans la troisième catégorie de la classe moyenne du peuple, à moins qu'il n'eût pris rang dans la bourgeoisie, ce qui, à notre point de vue, revient au même. Quand par exception l'ouvrier type est résolu à faire ses affaires, il est bien rare que ses généreuses aspirations persistent.

Corbon, *Le Secret du peuple de Paris*, Paris, 1863, pp. 184-185.

### Extrait 81.

C'est sans aucun doute à ces dispositions singulières et persistantes qu'il faut attribuer l'insuccès des associations ouvrières[...]. A part le moment d'entraînement de 1848, quand on offre au travailleur parisien ce moyen de s'émanciper par essais, il le reçoit avec un empressement plus apparent que réel. Il semble qu'une voix intime lui dise qu'il ne se rendrait capable de pratiquer l'association qu'en perdant une capacité d'un autre ordre et d'un ordre supérieur. Certainement il ne se rend pas compte de sa répugnance instinctive; mais nous qui commençons à mieux voir au fond de son âme, nous nous rendons mieux que lui compte de ce qui se passe en lui. [...] Il ne veut pas bâtir sa maison comme on le lui conseille et sur le terrain qu'on lui propose d'acquérir. Il préfère camper sous la tente, comme s'il entrevoyait vaguement, dans le lointain, l'objet de ses ardentes aspirations, la cité radieuse où règne son idéal de justice [...]. Et comme il y a, au fond des choses présentes, toute une révolution à opérer dans les conditions intimes de la société moderne et que notre peuple est la force instinctive qui y pousse, son secret est de demeurer disponible.

Ibid., pp. 185-186.

In Rancière, Jacques. *La nuit des prolétaires : Archives du rêve ouvrier*, p. 355, Fayard/Pluriel.

#### ÉCOLOGIE DE L'INDUSTRIE : PRODUIRE PLUS - SANS CAPITALISER

### Extrait 82.

AUX ÉTATS DE JERSEY SUR UN MOYEN DE QUINTUPLER, POUR NE PAS DIRE PLUS, LA PRODUCTION AGRICOLE DU PAYS (Londres, Jersey, 1853)

*Au moment où les membres de l'État de Jersey discutent de leur budget, Leroux leur soumet une idée qui leur permettra de révolutionner l'agriculture de leur île. Cette idée est née en 1834, au*

*moment de l'échec du premier phalanstère fouriériste, et a reçu des applications couronnées de succès à Boussac : le Circulus, réfutation en acte de la loi de Malthus.*

Nos sécrétions sont destinées à d'autres êtres

J'ai donc prouvé :

Que la nature a établi un cercle dont la moitié s'appelle production et l'autre moitié consommation, l'une de ces moitiés n'existant pas sans l'autre, et l'une étant égale de l'autre.

Que ce cercle constitue la vie physiologique de chaque être, et même de chaque organe dans chaque être : nutrition et sécrétion.

Que ce cercle constitue également la vie externe des êtres, les relie, et en fait des anneaux d'une même chaîne, chacun donnant et recevant à son tour.

Que cette loi est plus générale que celle que tout le monde admet (à savoir que la mort entretient la vie, en ce sens que les êtres se nourrissent les uns les autres) ; plus générale, dis-je, puisque les cadavres et les détritiques des différents êtres peuvent être assimilés à des produits préparés pour la subsistance d'autres êtres, et que, dans une infinité de cas, la vie entretient la vie par des produits qui, pour être utilisés, n'entraînent pas la cessation d'existence de ceux qui la donnent.

Que l'alimentation des êtres par la mort d'autres êtres, loin d'être toute la loi, n'est ainsi qu'un aspect d'une loi plus générale, à savoir l'alimentation des êtres par la vie des autres êtres ; et que la nature, qui, sans la connaissance de cette loi, paraît un labyrinthe obscur où la vie et la mort se combattent, n'est en réalité que le réseau multiple et plein d'entrelacements variés à l'infini de cette loi unique : nutrition et sécrétion pour servir à la nutrition d'autres êtres.

Appliquant donc cette loi au problème de l'homme, qui occupe les économistes, j'ai prouvé :

Que conformément à ce cercle établi par la nature, et dont l'homme ne saurait sortir, il s'empare des plantes et des animaux, de tous les produits de la vie que la terre lui donne, et que sa vie en est entretenue ; mais qu'il ne peut se les assimiler sans restituer à la terre par des sécrétions un équivalent capable de rendre cette terre fertile et productive.

Que ces sécrétions sont réellement, au point de vue de la nature, le prix de sa subsistance, étant destinées à d'autres êtres, au même titre que les sécrétions d'autres êtres lui sont destinées.

Mais l'herbe, que mange-t-elle ?

Les physiologistes ont eu tort de distinguer les excréments (inutiles, comme l'urine) et les sécrétions (comme le lait ou le miel). « Les savants ont la vue bornée ; ils considèrent l'objet qu'ils examinent indépendamment de sa relation avec l'univers. » Le caecum des animaux est un véritable deuxième estomac destiné non à les nourrir, mais à nourrir les plantes. Ainsi se trouve expliquée la longueur du gros intestin que Bichat, comme les autres physiologistes, avoue ne pas comprendre. De même, les phytologistes voient que les vaches mangent de l'herbe, « mais l'herbe, que mange-t-elle ? ».

Est-il un botaniste qui ait émis cette loi, que le règne végétal, pris dans sa généralité, emprunte sa nourriture au règne animal, comme le règne animal emprunte sa nourriture au règne végétal ? [...]

Les physiologistes n'avaient pas vu que la moitié du système digestif des animaux n'a pas rapport à ces animaux directement, mais est tournée directement vers la plante ; c'est-à-dire que l'animal ne digère pas pour lui seul, mais si je puis employer cette expression, digère pour préparer l'alimentation de la plante.

Ibid., p. 402

### Extrait 83.

#### LA GRÈVE DE SAMAREZ

C'était l'heure de la marée montante. L'île en ce moment devient toute sonore. J'aime cette voix qui s'élève et s'abaisse alternativement comme le flot, mais qui ne s'abaisse jamais au point de discontinuer son éternel murmure. Cette sonorité du rivage me rappelle Homère et Leibniz : le premier qui parle si souvent de la mer retentissante ; le second pour qui ce bruit de la mer est une des clefs de la philosophie : « Quand on entend le bruit de la mer, dit-il, on n'entend qu'un seul bruit, et cependant on entend le bruit de chaque flot et de tous les flots : il en est ainsi de toute la nature ; elle se réfléchit tout entière dans chacune de ses parties. »

Je marchais donc comme le père de la belle Chryséis, « silencieux le long du bord de la mer retentissante : akéon para thina polyphloisboïo thalassès... »

Comme cette langue des Grecs, me dis-je, est sonore elle-même, et quelle différence avec le jargon sourd et ténébreux que j'entends ici !

Cette réflexion en amena une autre.

La mer retentissante ! continuai-je en moi-même. Les traducteurs n'ont rien su trouver de mieux, et tout à l'heure je répétais, comme eux, la mer retentissante ! Il s'agit bien de cela ! Il s'agit précisément de la remarque de Leibniz, que le bruit de tous les flots se mêle et se concentre en un seul bruit. Le poète dit la même chose que le philosophe, quand il nous montre Chrysès « morne et sans voix devant la mer, dont la voix puissante réunit la voix de tous ses flots ». Car c'est véritablement ce qu'exprime le mot composé polyphloisboïo. Je n'invente rien. Voilà un exemple curieux de ce que c'est que la réflexion comparée à l'intuition, et du rapport qui les unit ! Leibniz, en analysant le bruit de la mer, y découvre l'unité et la multiplicité : il ne songe pas qu'il ne fait que répéter l'épithète homérique ; mais à son tour il vient de me faire comprendre Homère.

Le même mot signifie être et manger

Regardez cette mer... Comme elle est charmante ! Elle est douce comme un mouton, caressante comme un chien ; elle vient jusqu'à mes pieds, les lèche, et se retire ; Dieu lui a dit : « Tu iras jusque-là, tu n'iras pas plus loin. » Eh bien, l'autre jour, il m'a pris fantaisie de m'avancer en bateau jusqu'à ce rocher noir que vous voyez là-bas, près des Minquiers, là où le flot brise et jaillit en écume. Qu'ai-je trouvé ? Les cadavres de deux hommes qu'une troupe d'affreux homards était en train de dévorer. La mer s'était mise en colère, et avait englouti je ne sais combien de navires.

Est-ce donc pour apprêter une nourriture abondante et délicate aux homards que la mer s'est irritée ?

Mais cette nourriture, c'est de la chair humaine : est-il dans l'ordre que les hommes soient dévorés par les poissons ? Voilà le désordre sur la terre ! Et puis ces hommes n'étaient pas d'abominables scélérats punis de Dieu pour leurs crimes. Aux lambeaux qui restaient de leurs vêtements, il était facile de reconnaître que c'étaient des matelots ou des pêcheurs. Voilà l'injustice dans le monde !

Et puis enfin ces deux pauvres hommes avaient peut-être des enfants ; ou bien ce sont leurs vieux parents qui les ont attendus et pleurés. Voilà la cruauté !

Où donc est le Dieu sage, bon, et miséricordieux ? [...]

Ô mystère ! la moitié de l'humanité est athée, l'autre moitié est croyante.

Un siècle est croyant, celui qui le suit est athée. Newton croit fermement en Dieu, ses disciples raillent la foi de leur maître. Après l'athée Lucrèce, le croyant Virgile ; après Milton, qui chante Dieu, Byron, qui le cherche et qui ne le trouve pas.

Nous sommes comme la planète que nous habitons : un hémisphère voit le soleil pendant que l'autre est dans l'obscurité. Notre vie, à cet égard comme à tant d'autres, est une alternative : c'est comme la systole et la diastole du cœur, comme la veille et le sommeil, comme l'acte d'inspirer l'air et l'acte de l'expirer. Nous inspirons Dieu, si j'ose ainsi parler, et nous l'expirons tour à tour. [...]

Car enfin, voilà le fond du problème. Vous ne pouvez vivre sans manger, et tous les êtres sont comme vous : tous ! je ne dis pas seulement les animaux, je dis les plantes ; je ne dis pas seulement les plantes, je dis les pierres ; je ne dis pas seulement les pierres, je dis les éléments.

Porphyre est plaisant avec sa plainte pythagoricienne contre ceux qui mangent de la chair ; les brahmanistes, les bouddhistes, et les légumistes actuels, sont étranges. Je les conçois, néanmoins : ils veulent faire le moins de mal possible ; ils sont sensibles, et ils ne veulent manger rien de ce qui leur paraît avoir de la sensibilité. Mais feront-ils que la loi n'existe pas ? feront-ils que le vitriol ne mange pas le cuivre ?

C'est cependant de cette loi de manducation, et, par suite, de destruction universelle et de carnage réciproque, que tout doit être sorti, le monde physique et le monde moral, la nature et l'humanité. Car cette loi est, il n'y a pas à en douter ; elle est générale, absolue ; elle est primordiale, elle est divine.

Manger, voilà la loi primitive, l'origine et la clef de tous les phénomènes. Les Anciens l'ont bien compris, et leurs langues l'ont bien exprimé. ESSE, être, disent toutes ces langues ; ESSE, manger, ajoutent-elles. Le même mot signifie à la fois être et manger.

Mais manger, c'est tuer, c'est dévorer, c'est être cruel, c'est être assassin. Donc exister, c'est être cruel et assassin. Tous les poètes répètent cette plainte : « Je ne puis faire un pas, je ne puis respirer sans donner la mort à une foule d'êtres. »

De Maistre (c'est un poète aussi que de Maistre) ne voit dans l'univers entier qu'un charnier, une boucherie, une cuisine ; il n'y voit pas même la salle à manger, où l'odeur du meurtre a disparu, où l'on n'a plus que le goût des mets sans les préparatifs.

## ANNEXE

### **Enjeux et organisation du séminaire A: la vision romantique du travail ouvrier** dans la littérature de la première moitié du XIXe siècle et son inscription dans la réflexion politique de l'époque

Notre séminaire a un objectif pédagogique et didactique : il s'agit de réfléchir à ce que peut apporter un ancrage littéraire et historique à une réflexion sur le travail, notion au programme de philosophie de terminale générale, et réciproquement, à ce que peut apporter à un cours d'humanité, littérature, philosophie, qui aborderait la question du romantisme, une réflexion sur l'organisation sociale du travail. Il s'agit donc également de réfléchir à l'articulation possible d'un cours d'humanités à un cours de philosophie.

En ce qui concerne le premier point, on partira de ce constat que le travail reste pour les élèves une notion « abstraite », dans la mesure où il n'ont pas l'expérience du monde du travail, ou seulement très partiellement, mais aussi parce que ce que nous entendons souvent par travail, c'est le « travail abstrait », principalement caractérisé comme salarié. Une analyse d'œuvres romanesques du XIXème siècle que les élèves lisent volontiers, peut conduire à mettre en évidence la diversité des aspects du travail, des métiers, des conditions sociales qu'il implique, y compris parmi les ouvriers. Pourquoi alors choisir la période « romantique », qui nous renvoie à un monde du travail à bien des égards désuet ? Et pourquoi Sand et Sue plutôt que Zola ? Céline Escolan insistera sur l'engagement des deux premiers, en particulier sur la place qu'ils accordent à la parole des ouvriers, à une conscience populaire du travail.

Réciproquement, aborder l'époque romantique à partir de la question sociale permet donc de mettre en évidence les relations entre une culture populaire et une culture savante, le processus par lequel une forme de reconnaissance d'un travail souvent méprisé ou ignoré, se conquiert et se construit dans la parole prise ou donnée.

#### Sue, Sand et la question du travail

L'enjeu est d'aborder le thème du travail à partir des œuvres de deux écrivains globalement considérés comme romantiques qui ont différemment marqué la période de l'avant 1848 par leurs romans et leurs engagements auprès des travailleurs au sein de la nébuleuse socialiste, à laquelle l'influence de leur entourage ou leurs écrits sur la condition des travailleurs et du peuple vont les rallier. Il s'agira ainsi plus précisément des romans socialistes de George Sand écrivain dont l'œuvre connaît un regain d'intérêt actuellement et des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, et de son incroyable succès qui a contribué au développement du roman-feuilleton, mais au-delà semble avoir largement participé à une prise de conscience sur la condition du peuple et singulièrement du travailleur.

S'il peut paraître décalé, d'un point de vue littéraire, de mettre en parallèle « La grande dame de Nohant » et un écrivain populaire sans ambition d'écriture ni de style comme Eugène Sue, dans l'entrée qui nous intéresse, les points de rencontre ne manquent néanmoins pas. Sand comme Sue ont eu pour objectif de donner la parole dans leurs œuvres à un peuple qui ne bénéficie pas encore de représentation politique. Ils participèrent aussi tous deux à la publication d'œuvres d'ouvriers poètes, la parole poétique contribuant à pallier ce manque. Sand comme Sue vont, au-delà, participer à la construction de lieux de travail mettant en pratique leurs réflexions sur la condition ouvrière et le travail, ce seront les ateliers de Boussac et la ferme de Bordes.

Si les œuvres de Sue et de Sand ont une dimension ouvertement utopique, en ce qu'elles posent la possibilité d'un rapport heureux au travail - moyennant sa réorganisation sociale et économique, elles ont aussi une dimension idéologique, à bien des égards réactionnaire, comme le souligne Marx à propos de Sue, dans *La Sainte Famille*. Dans la mesure où ces œuvres rencontrent réellement leur public, un public populaire, leur analyse conduit à s'interroger sur les ambiguïtés de ce que l'on a appelé longtemps « la culture ouvrière », un imaginaire du travail, entre l'idylle du travail artisanal et la puissance du travail industriel, qui doit beaucoup à la fiction romanesque autant qu'aux socialismes utopiques relus à son prisme.

Œuvre romantique et formes d'expression populaire : du travail au rêve

Dans un deuxième temps nous nous interrogerons sur la relation des œuvres littéraires à l'idéologie entendue comme idéologie dominante. De ce que les positions politiques de Sand et de Sue relèvent d'une forme de pensée finalement réactionnaire, peut-on en conclure que la conscience du travail ouvrier qui leur est liée est elle-même une fausse conscience ?

On pourrait considérer que la reconnaissance de la dignité du travail ouvrier va de pair avec une forme de pacification des revendications et de réconciliation des forces antagonistes ; la magnification du travail est aussi une manière de le rendre désirable, ainsi que le montrera Anne Sobiecki.

Le caractère rhapsodique des œuvres romantiques témoigne plutôt en faveur d'une nécessaire critique de la notion d'idéologie dominante. On doit à Jankélévitch une belle lecture de la rhapsodie qui montre comment un nouveau rapport à l'espace et au temps, qui relèvent désormais de l'histoire, de la géographie, du social, de la pluralité qu'ils impliquent, modifie profondément le statut de l'œuvre musicale ou littéraire. Ce n'est plus une totalité achevée, mais un recueil de formes d'expression hétérogènes. On découvre dans l'œuvre romantique une esthétique du fragmentaire, de l'inachevé, une polyrythmie qui laisse ouverte la possibilité d'effractions, de surgescences, une dynamique de l'insurrection.

Lorsqu'il prennent la parole, les ouvriers saint-simoniens, les insurgés de 1830 et 1848, empruntent volontiers au lyrisme de l'œuvre romantique. S'ensuit-il que leurs rêves relèvent d'une fausse conscience, d'une acceptation d'un travail magnifié qui pourrait être une expérience de la fraternité ? Jacques Rancière analyse longuement les archives du rêve ouvrier pour montrer comment leur relation au travail relève toujours d'une forme d'échappement au travail, de la construction d'une forme de disponibilité pour autre chose. Les associations qui se constituent après l'échec de 48 en vue de réaliser le projet d'une organisation fraternelle du travail, procèdent de cette logique : improvisées, on peut dire pourtant qu'elles « fonctionnent », jusqu'au moment où le projet d'une augmentation de la production se heurte à une résistance irrépressible au travail lui-même.

Que le travail puisse se développer sans contrainte et conflit dans la société industrielle, on peut évidemment en douter. Plus généralement, peut-on s'enthousiasmer pour la puissance et la beauté du travail collectif au point d'éviter contrainte et conflit ? rien n'est moins sûr.

Pierre Leroux est l'exemple le plus étonnant d'un ouvrier typographe devenu un théoricien prolifique, rhapsodique à sa manière. Plaçant au cœur de son activité politique la question de la réduction du temps de travail, il est aussi un utopiste actif (communauté de Boussac) et un visionnaire pressentant les principes d'une économie du don, d'une écologie baroque de la production et de la consommation. Une rapide incursion dans sa pensée montre que les utopies du XIX<sup>ème</sup> ne relèvent pas toute d'une morale de la réconciliation et du plaisir partagé : que George Sand ait soutenu les idées de Leroux et contribué à la possibilité de l'expérience de Boussac témoigne du caractère radicalement ouvert et polymorphe de sa pensée et de son engagement.

Ouvrir la question des rapports du romantisme au travail, c'était ouvrir un monde de questions, parcourir les milliers de pages d'écrivains prolifiques, de revues littéraires et ouvrières. C'est beaucoup pour un seul séminaire : nous souhaitons donc présenter comme autant de pistes les fragments que nous avons retenus de ces œuvres et archives et construire avec vous quelques montages possibles de questions et de textes.

Comme cela a été souhaité par les organisateurs, chaque intervention se présentera comme l'amorce d'une réponse à certaines des questions posées, pour donner la parole à l'ensemble des participants.